ZIDANE

Le roman d'une victoire

RECIT PAR DAN FRANCK



ROBERT LAFFONT/PLON

LE ROMAN D'UNE VICTOIRE

ZINÉDINE ZIDANE   DAN FRANCK

LE ROMAN D'UNE VICTOIRE

Éditions Robert Laffont-Plon

ISBN 2-221-09019-5

La première fois, c'était à Clairefontaine. Un jour de mars, sous le soleil. Il avait fallu s'arrêter devant la maison de surveillance, à quelques mètres du portail en bois. Un gardien faisait les cent pas, armé d'un talkie-walkie. Il avait répondu à la demande. Puis il s'était approché et avait dit : « M. Zidane n'est pas là.

– Il est arrivé d'Italie hier.

– Il ne peut pas être arrivé puisqu'il n'est pas là.

– C'est une erreur... Vérifiez.

– Il faut partir.

– Pourriez-vous rappeler le Centre ? »

Il n'y avait rien eu à faire. Seulement profiter d'une diversion pour forcer le passage. Filer sur le petit chemin, à travers les arbres, jusqu'à l'esplanade et le parking, à droite. Descendre. Emprunter l'allée, passer devant la sculpture géante de la Coupe du monde, se faufiler parmi une foule de visiteurs autorisés – journalistes, officiels, parents. Accélérer devant le bâtiment administratif, ses verrières, ses arceaux verdâtres.

Un vigile montait la garde au coin du parvis. Sans doute avait-il été prévenu. Il fit un pas.

« Il faut circuler.

– M. Zidane...

– M. Zidane n'est pas là. »

Il restait une ressource : le portable. 00 39 33 53... Passer par l'Italie pour entrer en communication avec un fantôme qui se cachait probablement à quelques pas.

Deux minutes plus tard, il apparaissait sur la terrasse du château. Semblable aux images que la presse du monde entier distillait. Replié, scrutateur. La ligne du front très basse. Épiant. Les épaules un peu rentrées. Aucun débordement dans le geste. Mieux : le désir de s'effacer au plus vite, de n'être pas reconnu.

Il leva la main. Non pas pour saluer, mais pour qu'on le suive. Lorsqu'il se fut assuré qu'il avait été compris, il tourna les talons sans s'attarder. Il boitait légèrement.

Il attendait à l'intérieur du château, dans un vaste hall refait à neuf. Il tendit la main.

« Bonjour. »

L'accent de Marseille. Pas d'amabilité excessive. Il portait un sweat Adidas échancré et des chaussures de sport délacées. Une barbe de deux jours.

« Venez par là. »

Il quitta le hall pour une première pièce où trois personnes étaient assises. Il hésita quelques secondes, puis s'aventura dans une deuxième pièce contiguë. Il ne voulait pas être vu. Il ne voulait pas déranger. De hautes fenêtres ouvraient sur le parc de Clairefontaine. Au centre, trônaient un billard et un baby-foot. Un peu à l'écart, il y avait une table longue, en formica.

« On va se mettre là. »

Il s'est assis à l'angle. Il avait un regard bleu-vert, incroyablement lumineux.

« J'ai été blessé à Athènes, pendant les quarts de finale de la Ligue des champions. Je ne peux pas jouer... »

Une tristesse. Comme un vague à l'âme.

« Je ne crois pas que j'aurai la forme pour jouer contre l'Ukraine. »

C'était quatre jours plus tard.

« Et l'Arménie, je ne sais pas... »

C'était la semaine suivante.

Un type en survêtement blanc s'est approché. Il a demandé à Zidane s'il avait mal.

« Ça va...

– Donne-moi ta jambe. »

L'homme en blanc a remonté le pantalon jusqu'à la rotule, et il a fixé une sorte de bande très large sur la peau. Zidane a frémi. Pendant une fraction de seconde, il a serré les maxillaires et fermé les yeux.

« Garde-la une heure. Après, je reviendrai. »

Le type s'est éloigné. Il y a eu une sonnerie, comme un portable éloigné. Zidane ne s'en est pas préoccupé.

Il souffrait sans doute un peu. Était-ce la blessure, ou l'inconfort de se trouver là, au côté d'un interlocuteur bizarre, tenant d'un titre étrange, écrivain, aussi singulier que celui de footballeur l'était pour l'autre ? Deux mondes parallèles. Une perpendiculaire : Zinédine Zidane. Extraordinaire personnage.

De nouveau, la sonnerie. Il n'y a pas prêté attention. Il s'est penché sur sa jambe. Un joueur est passé, en

short et maillot jaune. Il a adressé un salut à Zidane avant de s'éloigner dans les profondeurs du sanctuaire. Il y avait un comptoir de réception au fond. Un escalier à barreaux s'envolait vers les étages. Le bleu pâle dominait. L'ensemble faisait hospice pour vieux riches, et le détail, clinique de luxe.

Le type en blanc est revenu. Il a lancé : « Zizou, ça va ?

– Je crois.

– Tu me préviens si tu as mal. »

Comment fallait-il l'appeler ? Ni Zizou, ni Zinédine, ni Yazid... *Monsieur Zidane*, c'était ridicule. Il n'était pas un « monsieur ». En costume-cravate, sur les photos, il semblait gourd et emprunté. Déguisé. Il n'était plus un jeune homme non plus. Peut-être un homme jeune. Comment doit-on appeler un homme jeune, une personne d'une extrême timidité que toutes les télévisions, les radios, des millions de fans recherchent, qui porte l'un des noms les plus prestigieux du monde, et qui est assis à un coin de table, sur un tabouret bancal, mal rasé, mal à l'aise, se demandant ce qu'on lui veut encore ?

Il a dit : « On pourrait commencer par le Mondial...

– Un peu avant. Quand vous êtes parti de Turin pour venir ici, à Clairefontaine. »

Il a répondu qu'il ne venait pas d'Italie, mais de Rodez. Didier Deschamps et lui avaient bénéficié d'une coupure de quatre jours après l'échec de la Juventus en Coupe d'Europe.

Il a ajouté : « J'étais mal. C'est terrible de perdre une finale. On était fatigués. Physiquement et moralement. J'étais déçu comme jamais je ne l'ai été... »

La sonnerie, une fois de plus, a retenti.

« Votre portable sonne.

– Ce n'est pas mon portable. »

Il a montré la bande sur son genou. Elle était couverte d'électrodes.

« C'est ce machin. »

Mercredi 20 mai 1998

Il est dans l'avion. Il n'a pas envie de parler de la Coupe d'Europe que la Juventus vient de perdre. Il n'a envie de parler de rien. Il ne veut voir personne, sauf les siens. Il arrive à Rodez, dans l'Aveyron, pays de sa femme. C'est comme s'il se mettait au vert. « Mais ce n'est pas cela, dit-il. Je ne suis pas un guerrier au repos. »

Lorsque l'appareil se redresse après avoir viré sur l'aile, Zidane aperçoit son reflet dans la transparence du hublot. Il a les traits tirés.

Le pilote lâche les trains d'atterrissage. Un. Deux. Trois. Ceinture bouclée, tablette redressée.

« La première fois que j'ai pris l'avion, j'avais treize ans et je partais pour une sélection avec les minimes de l'équipe de France. Monter si haut, si vite, me foutait la trouille. J'essayais de me rassurer, pensant que si on tombait, je n'empêcherais rien. »

Naguère, il serrait les fesses. Là, il tend les jambes. Il est devenu une vraie grande personne : il n'a plus peur

en avion. C'est à peine s'il s'attache au fil noir suspendu, la piste d'atterrissage. Il imagine l'horizon qui l'attend. Le seul qui compte. Le reste est parti dans la fumée des nuages.

L'appareil touche le béton, ralentit brutalement, puis va, comme un canard, vers le long bâtiment de l'aéroport. Zidane a touché lui aussi la terre ferme. C'est la fin d'un voyage.

Il se déplie. Il quitte son siège. Il prend sac et blouson dans le coffre à bagages. Il marche vers la porte, file dans le passage articulé, couloirs, il double, tête baissée, sourire aux lèvres – mais personne ne le voit. Il se demande si ce sera l'une, l'autre, le troisième, les deux, tout le monde, son beau-père, une surprise...

« Mon fils, Enzo. Il était vissé sur place, le regard accroché à la vitre, fouillant les voyageurs. Il se tenait très droit. Il avait les yeux clairs de sa maman, les cheveux bien peignés, ses petits poings fermés, sur ses gardes, comme toujours lorsque nous nous retrouvons après une longue absence. Mon gamin. Mon petit gamin. Nous allions passer quatre jours ensemble. Lui, son frère, sa mère... Ma famille. Les miens. »

Il accélère le pas.

« Je ne les avais pas vus depuis si longtemps ! »

Enzo est intimidé. Il est fou de joie. Il ne sait pas le dire, il ne le montre pas. Mais son père le connaît par cœur. Depuis l'extrémité du couloir, il a repéré le bout de sa langue qui pointe au coin des lèvres.

« Quand il est ému, Enzo tire la langue. Et il sourit. Enzo sourit toujours. Il m'attend. J'accélère le pas. Il lâche la main de son papy pour venir vers moi. Je me

baisse un peu. Il est dans mes bras. Il est contre mon cœur. »

Jeudi 21 mai 1998

Rodez, c'est la ville de Mme Zidane et de ses parents. Elle est devenue la sienne, celle qu'il choisit lorsqu'il a besoin de se reposer. « Marseille est ma terre. Mais on ne se repose pas à Marseille. »

Ses beaux-parents habitent un quartier simple où vivent des gens simples. Ils travaillent, ils ont la parole et le geste discrets. Il les aime pour cela. Il est bien avec eux. Ils sont du même monde. Ici, Zidane peut se préparer à l'épreuve qui approche ; cet événement extraordinaire dont tout footballeur rêve : une Coupe du monde.

Il l'attend.

Il a donc découvert Rodez en même temps que sa belle-famille. Lorsqu'ils ont été présentés, les parents, la ville et lui, ils savaient que ce serait pour toujours.

« Ma femme ne m'a pas conduit chez les siens le premier soir. Et moi non plus. On a attendu d'être sûrs de nous, de nos projets, de notre amour. Avant moi, Véronique n'avait jamais amené de garçon chez elle. Et avant elle, je n'avais jamais amené de fille chez nous. Aujourd'hui, nous avons deux enfants ensemble. »

Enzo, trois ans. Luca, quelques jours. Le petit dernier est né le 13 mai, une semaine avant la Coupe

d'Europe. Une grande joie l'avait précédé : l'équipe de la Juventus était championne d'Italie.

L'enfant est venu au monde sous le soleil d'Aix-en-Provence. Trois semaines avant l'accouchement, Véronique est partie se reposer chez ses beaux-parents, à Marseille. Zidane s'entraînait à Turin. Il a rejoint la clinique un jour avant la naissance. Il est retourné en Italie deux jours après. Il a eu le temps d'embrasser son gamin et de prendre l'avion. À peine davantage.

Avant la naissance, il rêvait d'une fille. Après, il a rêvé de son garçon. Il ne l'a pas vu depuis onze jours.

« C'est trop. Déjà, il a changé. »

Enzo regarde son papa. Il a besoin de s'habituer de nouveau à lui. Il ne l'a pas emmené à l'école depuis plusieurs semaines. En temps normal, tous les jours, ils partent ensemble : l'un pour la classe, l'autre pour l'entraînement. Mais la Coupe d'Europe et le Championnat ont bouffé les heures, les jours, les semaines ; puis les interviews, puis le club, puis les photos, puis la publicité, puis les sponsors... Depuis trop longtemps, Zidane ne parvient plus à préserver ces heures sacrées qu'il voudrait garder pour les siens et seulement pour eux. Véronique ne dit rien. Mais il sait combien elle souffre des allées et venues, du monde, des coups de téléphone, des visites inopportunes.

« Quand elle n'est pas bien, les enfants ne vont pas mieux. Je me le reproche. J'aimerais faire plus. Être là plus souvent. Mais les matches n'attendent pas. Lorsqu'il faut partir, je prends mon sac et je quitte la maison. Ma famille m'est essentielle. Et je ne peux pas vivre sans le football. »

S'il devait choisir entre les deux, son cœur ne balancerait pas : il s'arrêterait.

Vendredi 22 mai 1998

Derrière la maison, il y a un jardin. Zidane a pris Enzo par la main et il l'a entraîné dehors.

« J'adore les jardins. Le jardin, pour moi, c'est plus important que la maison. Si je pouvais, je vivrais dehors. À Turin, nous sortons tout le temps. Lorsque j'étais enfant, mon père me disait : " Dès qu'il y a un rayon de soleil, il faut le prendre. " »

Il emmène ses enfants. Ils respirent, ils vivent.

« J'aime voir les yeux d'Enzo se plisser à la lumière du soleil. »

Il joue au foot avec lui. Chaque fois, il ne peut s'empêcher de penser au gamin qu'il était au même âge. Il se dit qu'il aidera ses deux garçons à grandir comme ils le souhaitent.

« J'espère qu'ils feront ce qu'ils choisiront avec autant de détermination que moi. »

Peut-être du foot. Sans doute autre chose.

« Mais d'abord, je les encouragerai à être meilleurs en classe que je l'étais moi-même. »

Il regarde Enzo. Lui, très grand, souple, le corps fin, se penche vers ce bout d'homme qui est le sien et qu'il aime passionnément. Il l'appelle, il lui sourit, il lui demande de raconter ce qu'il a fait pendant son absence.

« J'ai joué au ballon avec mon grand-père », répond l'enfant.

Il est tout petit, et déjà il ressemble à ses parents. C'est son père qui le dit, et il le dit avec fierté : « D'un côté, il ne se laisse pas faire. Comme sa maman. Mais, comme moi, il est d'un très grand calme, capable de faire le vide autour de lui et de rester seul. »

Il ricane doucement : « Ce n'est pas ce que je préfère en moi, et certainement pas ce que j'aimerais lui transmettre... »

Cependant, c'est ainsi. Lorsqu'il est déçu ou blessé, Zidane s'abstrait de tout et de tous, restant silencieux des journées entières, enfermé en lui-même. Ou alors, il regarde la télé sans discontinuer.

« Je ne veux pas que mes enfants fassent pareil. Pour moi, c'est la meilleure des détentes. Mais certainement pas la plus intelligente. Je préfère qu'ils s'occupent autrement. »

Il rit et ajoute : « De toute façon, j'aime mieux voir mes bons jours chez Enzo, lorsqu'il est joyeux, qu'il s'amuse avec ses copains. »

Mais il y a les valeurs, et certaines ont du poids. Elles viennent du grand-père paternel. Elles doivent être transmises. C'est une sorte de code.

« J'y crois. Je veux que mes enfants y croient aussi. Le plus important, c'est le respect de l'autre. Durant toute mon enfance, mon papa m'a répété qu'il fallait toujours respecter autrui. Dans ma vie, je n'ai cessé d'agir en fonction de cette règle, même lorsque je jouais au foot avec mes copains. Par exemple, je ne

crie jamais. Je ne m'énerve pas. Cela m'a aidé. Je voudrais qu'Enzo et son frère soient pareils. »

En revanche, il préférerait qu'ils soient un peu moins gentils que leur grand-père, lequel l'est un peu plus que son fils. « Je donne, mais moins que mon papa. »

Par chance, Véronique est là. « Elle apprendra à mes enfants à se défendre. »

Les rôles sont campés. Ils ne sont pas forcément ceux que l'on croit.

Samedi 23 mai 1998

Il repart demain.

Cette nuit, Luca a pleuré. Véronique s'est levée pour lui donner le biberon. Zidane n'a pas bougé. Il reconnaît que lorsque Enzo avait le même âge, il était beaucoup plus présent.

« Parfois, pendant des nuits entières, je ne dormais pas. Je quittais doucement notre chambre, et j'allais près de son lit. Je l'écoutais respirer. Je pouvais rester auprès de lui très longtemps, debout à le regarder. »

Mais c'était le premier-né. Après, on se rassure. Il n'empêche : « Être père, ça a tout changé dans ma tête. J'ai eu l'impression de devenir quelqu'un d'autre. Mes enfants, aujourd'hui, c'est ce qui compte le plus au monde... »

Ce matin, il a donné à manger aux deux garçons, il a changé les couches du plus petit, et toute la famille a

joué au foot. Puis Zidane s'est planté devant la vidéo et il a enfilé les films les uns derrière les autres. Il a commencé par *Le Silence des agneaux*, avec Anthony Hopkins et Jodie Foster. Au fur et à mesure que passaient les minutes, les images, les dialogues, un grand calme le gagnait. Il avait l'impression que sa vie s'effaçait. Il changeait de monde.

Le soir, il est descendu à Rodez avec Véronique. Ils ont dîné au restaurant, puis, de nouveau, ils sont allés au cinéma. Sa femme lui a demandé s'il était tendu, stressé, impatient. Il a dit que non. C'était sans doute un peu faux. Ils n'ont pas parlé de la Coupe du monde.

Ils sont revenus dans la nuit vers la maison. Ils ont traversé Rodez pour emprunter la route qui tourne et qui monte, après les Costes-Rouges, dans la direction d'Aulnay-le-Château. Zidane a songé qu'il reprendrait le même chemin le lendemain, mais dans l'autre sens. Il a guetté cette petite contraction de l'estomac qui lui vient habituellement lorsqu'il s'apprête à partir. Ce soir-là, il se sentait d'un calme singulier.

« Pour certains matches, il arrive que je n'aie aucune envie de partir. Je voudrais rester avec les miens. Je me reproche de trop jouer. Je me dis que cela suffit, qu'il faudrait changer de rythme. Pas cette fois-là. »

Il s'est penché vers Véronique, et il a murmuré : « Je vous quitte pour une aventure extraordinaire. »

Elle lui a pris la main.

« J'espère que nous irons le plus loin possible... »

Le Mondial, c'était encore pour après-demain. Avant, les Bleus devaient disputer trois matches amicaux. Mais

les deux premiers se jouant au Maroc et le troisième en Finlande, Zidane quittait sa famille sans espoir de retour avant longtemps.

À la maison, il est entré tout doucement dans la chambre des enfants. Enzo et Luca dormaient. Ils respiraient sans bruit. Il est resté penché sur eux pour s'emplir de leur souffle et de leur odeur d'enfants. Pendant quatre jours, il les avait eus tout à lui. Ils allaient lui manquer. Comme toujours. À la fin du Mondial, il ne reconnaîtrait pas Luca tant il aura changé...

En se couchant, il a dit à sa femme qu'il était heureux. Il a ajouté : « Nous avons fait une belle famille très discrète. »

Elle a éteint la lumière.

Dimanche 24 mai 1998

Il a rejoint Clairefontaine.

Le chauffeur du taxi qui le conduisait de l'aéroport à la base du Centre technique national du football lui a demandé un autographe pour son fils. Il a posé quelques questions sur la Coupe du monde puis, respectant le mutisme de son client, a conduit sans plus parler.

Ils ont traversé les banlieues ceinturant Paris. Les murs, les flancs des autobus, les panneaux plantés sur les trottoirs exhibaient la silhouette de Footix, la mascotte du Mondial. Chronique d'une Coupe du monde annoncée. Il en pleuvait des livres, des émissions de radio et de télé. Partout, sur les ondes et donc comme au ciel, les commentateurs, pythies, grands sages du ballon rond, sportifs, amateurs, voisins, voisines, eux et d'autres, prévoyaient tantôt le pire, tantôt le meilleur. La France irait-elle en finale ? Ou en quart ? Au moins en huitième ? Et Ronaldo aurait-il la forme ? Comment se

comporterait l'Allemagne ? Devait-on craindre l'Angleterre plus que l'Italie ?...

Assis à l'arrière du taxi, ses longues jambes à demi repliées pour cause d'exiguïté, Zidane n'y pense pas. Il regarde les plaines et les vallées qui ont succédé aux faubourgs. Casque aux oreilles, il écoute Pavarotti. Le chahut qui embrase le pays ne le trouble pas. Il ne se risque à aucun pronostic. « En général, je n'ai pas besoin de me répéter qu'il y a un match important pour le savoir. »

Il n'ignore rien de ce qui l'attend, rien de ce qu'on attend de lui... et rien de ce qu'il attend lui-même. Il se prépare : « J'aurai tout le temps un adversaire sur le dos. Depuis deux ans, on me marque. Ça ne m'amuse pas, mais je ne peux rien contre. »

Soupir. Il doit déjà payer la rançon de son talent : à l'époque où il roule vers Clairefontaine, dix jours avant l'ouverture de la Coupe du monde, Zidane n'est pas encore le meilleur joueur du monde. Le troisième, seulement. Et le premier Français.

Au Centre, la tension est montée trois jours plus tôt, lorsque Aimé Jacquet a convoqué les six qui devaient sortir de la liste des vingt-huit sélectionnés pour le Maroc – et donc pour la Coupe du monde. Il leur a annoncé que le rêve était fini. L'ambiance était assez lourde. Anelka, Ba, Djetou, Laigle, Lamouchi et Letizi sont remontés dans leurs chambres pour faire leurs bagages. Ensuite, des taxis sont venus les chercher.

Karembeu, Deschamps et Zidane sont arrivés les derniers. Les autres étaient là depuis huit jours. Quand le

taxi a emprunté la petite route sinueuse qui conduit au Centre, le départ des six était oublié. Le ciel était bleu azur, bleu électrique, bleu foot.

« Clairefontaine, c'est comme Rodez. La paix, le calme... »

Zidane y a à peine goûté. Le temps seulement de passer la barrière d'entrée, de prendre les clés à la réception, de monter dans la chambre qu'il partage avec Dugarry, et de découvrir le paquet-cadeau qui l'attend sur son lit : survêtements, shorts, tee-shirts. Après quoi, il a téléphoné à Véronique, à son père, il a rejoint les autres, et ils sont repartis pour le premier des deux courts voyages prévus hors des marques.

La première escale a mené les Bleus sous le soleil de Casablanca. Deux matches pour une semaine de piscine-thalasso avec vue sur la mer : l'Atlantique leur tendait les vagues. Mais les journalistes étaient à l'affût. Ils ont placé leurs filets autour de leur proie habituelle : Aimé Jacquet. Pour quoi faire ? Pour dire qu'il était hésitant. Maladroit. Velléitaire. Mauvais stratège. Pas brillant. Peu persuasif avec ses trois en défense, cinq au milieu et deux à l'attaque.

« L'attaque, s'amuse Zidane entre deux parties de hockey sur gazon, il paraît que c'est notre point faible : Trezeguet et Guivarc'h, c'est pas Ginola et Papin. Et nous, dans l'ensemble, on est décevants et pas bons. Avec, malgré tout, une excuse : on s'entraîne vraiment trop peu, et on ne se voit pas assez pour jouer correctement ensemble. Sympa ! »

La presse a braqué ses canons sur la composition de l'équipe jouant contre le Maroc. Première angoisse : pourquoi Dugarry et pourquoi pas Anelka ? Deuxième frayeur : pourquoi Barthez titulaire et pourquoi pas

Lama ? Et le 27 mai, après que Zidane eut marqué contre la Belgique à la soixante-troisième minute : pourquoi un « si petit but » ? Lot de consolation : soixante-dix mille personnes debout acclamant Zizou.

« C'était terriblement impressionnant. Un accueil incroyable. J'en ai eu des frissons pendant longtemps. Même les autres joueurs n'en revenaient pas. Ils me disaient : " Tu es marocain, toi ? ! " Je ne suis pas marocain. Je suis arabe. J'ai du sang arabe en moi. J'étais très fier... »

Deux jours plus tard, l'équipe de France a égalisé contre celle du Maroc : 2-2. La presse a échangé le canon contre le lance-missiles : l'équipe a perdu ses moyens quand les Marocains ont ouvert le score ; elle n'y croyait plus après avoir encaissé le but ; elle a raté plein d'occasions, s'est endormie trop vite, et si Djorkaeff a marqué, c'était un pur hasard...

Zidane, front buté, mains dans les poches, regard fixe : « À les entendre, on devrait changer de métier ! »

Au retour, il va mieux. Lorsqu'ils l'ont retrouvé, à la veille du départ pour le Maroc, ses compagnons l'avaient vu malheureux, très affligé par l'échec de la Juventus en Coupe d'Europe. Il avait besoin d'être entouré. Il n'était pas encore entré dans la peau d'un joueur s'apprêtant à disputer une Coupe du monde. Il était là parce que ses obligations l'y contraignaient. Sans désir, sans plaisir.

Les deux matches amicaux lui ont fait du bien. Les acclamations du public marocain l'ont revigoré.

Lorsqu'il repasse par Clairefontaine, il est devenu un autre personnage. Il a recouvré ce calme que les tensions italiennes lui ont appris à cultiver, dans ce pays où les pressions psychologiques quotidiennes préparent à n'importe quel Mondial.

Quelques heures seulement avant un nouveau départ pour Helsinki, où les Bleus doivent disputer un match amical contre la Finlande, un hélicoptère se pose sur le gazon de la pelouse Michel-Platini. L'hôte du château assiste à l'entraînement de l'équipe de France. Il serre toutes les mains. Au moment du dîner, on lui fait une place à table. Il est assis entre Laurent Blanc et Didier Deschamps. Il semble très décontracté. Optimiste, il déclare : « Je crois que je remettrai bientôt la Coupe Jules-Rimet à l'équipe de France. »

Il se trompe de trophée : la Coupe Jules-Rimet (du nom du fondateur de l'épreuve) a été volée au Brésil en 1983 ; la nouvelle Coupe du monde, cinq kilos d'or à dix-huit carats, est l'œuvre d'un sculpteur italien.

L'invité a bu sa bière. Entre le magret de canard et l'omelette norvégienne, il a raconté des histoires drôles. On lui a offert un poster, des chaussettes, un caleçon et un maillot. Zidane et Dugarry ont été photographiés à ses côtés. Après son départ, Zidane a dit à son copain : « La Coupe du monde, c'est peut-être stressant. Mais lui, tu crois qu'il n'a aucun problème ? Avec ce qu'il a à gérer... »

Il a un pays. Il est le président de la République française.

Le lendemain, les Bleus sont repartis pour Helsinki. Aimé Jacquet avait annoncé à la presse que l'équipe qui irait en Finlande serait très proche de celle qu'il alignerait contre l'Afrique du Sud le 12 juin.

Était-ce un présage ? À la quatre-vingt-quatrième minute, Trezeguet a marqué, apportant la victoire à la France. Score : 1-0.

Zidane, lui, s'est fait lâchement tacler par Wiss. Lorsqu'il est tombé, en un éclair, il a songé que le coup l'empêcherait peut-être de participer au Mondial. Il s'est relevé. Le protège-tibia avait giclé, et une marque de crampon griffait la jambe. À la mi-temps, le genou avait enflé. Comme il ne souffrait pas, il est revenu sur le terrain. Sa semelle a frotté la poitrine du Finlandais agresseur. Certains ont songé qu'il était trop nerveux. Qu'il se maîtrisait moins bien que d'habitude. Était-ce la conséquence de sa profonde déception d'avoir raté la Coupe d'Europe ? D'un excès de fatigue ?

« Je savais qu'un tel geste en Coupe du monde me poserait des problèmes. Mais je comptais sur les arbitres pour sanctionner les provocateurs. »

Le lendemain, il avait mal à la cheville : impossible de poser le pied ou de tirer. Diagnostic : entorse au niveau du cartilage.

Zidane n'a pas pu suivre l'entraînement. Un voile noir est passé sur lui. Un souvenir d'avant l'Euro 96 : une route, une voiture qui fonce contre le soleil, un brusque mouvement de volant, à cent à l'heure, pour l'éviter.

« J'ai été blessé. Après, je n'aurais pas dû jouer. J'ai raté la demi-finale face aux Tchèques. Depuis, je me suis juré qu'en cas de faiblesse je céderais ma place. »

Par chance, l'angoisse ne dure pas.

« Ce n'était pas méchant. J'ai été bien soigné. Je me suis vite remis. Et j'ai oublié. C'est la seule chose à faire. Les blessures arrivent toujours quand on y pense, quand on a peur. Celui qui a l'angoisse de la blessure ne joue plus. »

Pour lui, ça allait. Mais, le 8 juin, lorsque l'équipe de France a débarqué à Roissy-Charles-de-Gaulle, porte 1, hall B, du vol AF2865 en provenance de Finlande, Zidane a bien vu que le regard des quelques journalistes présents se portait aussitôt sur sa jambe droite. Pas sur le crâne de Barthez, la cigarette d'Emmanuel Petit, les portables des joueurs, surgis comme par magie des poches ou des sacs. Non. Sur lui. Zinédine Zidane. Le meneur de jeu de l'équipe de France. « Le patron », a lâché imprudemment un chroniqueur présent.

« Non ! »

Zidane récuse le mot.

« Le patron, c'est Deschamps. Moi, je suis capable d'être un leader, mais seulement sur le terrain. Je ne parle pas. Je suis trop timide pour ça. »

Il le dit avec douceur, sourire aux lèvres. Il écoute également les critiques, même s'il les connaît déjà : les joueurs ont lu la presse dans l'avion. Elles sont quasi unanimes. Certes, les Bleus ont gagné en Finlande ; mais sans gloire, sans rythme.

Comme les autres, Zidane enregistre la litanie des reproches. Il n'en pense pas moins, mais avec le sens de la mesure qui lui vient de son père : il pèse le pour et le contre.

Le pour, c'est qu'il admet le point de vue adverse : « Au cours des trois derniers matches amicaux, on n'a pas été flamboyants. On n'a pas convaincu tout le monde. D'accord. »

Le contre, c'est que la confiance du pays n'est pas au rendez-vous : « On va y arriver !... Il y a un trop grand décalage entre nos certitudes et les doutes de tous les autres ! Ayez un peu confiance en nous ! »

Il remonte la courroie de son sac sur l'épaule et s'éloigne en compagnie de ses coéquipiers. Le hall de l'aéroport est presque désert depuis que les pilotes d'Air France se sont mis en grève, quelques jours auparavant. La veille, les négociations entre les syndicats et la direction ont été rompues. Cette grève peut perturber le Mondial.

Qu'en pense Zidane ? Beaucoup de contre et un peu de pour : « C'est dur pour les gens qui veulent venir du monde entier. Et pas sympa pour le foot, sport populaire. »

Il hausse les épaules, tend les mains en un geste exprimant le doute et poursuit : « Mais, s'ils font grève, il y a bien une raison... »

Il n'y a pas de pilotes dans les cockpits, et donc pas de voyageurs à Roissy. Les longs couloirs blancs et déserts, la danse presque muette des escaliers mécaniques, les annonces oubliées, le pas des Adidas marquant le rythme d'une foulée claire et audible, tout cela offre un spectacle étrange dans un paysage qui a changé. La grève, oui. Mais aussi, en dépit du vide alentour, une tension nouvelle. Peut-être parce que des soldats et un escadron de CRS forment désormais une haie protectrice entre les joueurs et les autres. Peut-être parce que, dans toutes les villes de France, les trente-deux sélections nationales sont arrivées. Peut-être parce que le car blanc dans lequel monte Zidane est flanqué d'une décoration nouvelle, qui barre ses deux flancs : la Coupe du monde. Peut-être enfin parce que, désormais, les heures de départ et d'arrivée de l'équipe sont tenues secrètes.

Le premier match du Mondial, c'est pour après-demain.

Dans le car, Aimé Jacquet rappelle le code de bonne conduite qu'il a fixé à l'équipe : aucun joueur ne doit attaquer publiquement un membre du groupe. Ainsi, quelle que soit la perfidie des critiques, elle n'entamera pas la solidarité des Bleus. Nul ne doit diviser. Quant aux points de presse, les joueurs s'y rendront tous les trois jours, par roulement, accordant vingt minutes aux radios, vingt minutes aux télévisions et vingt minutes aux journaux. De la sorte, personne ne s'abandonnera, oubliant avec l'écoulement du temps la règle fondamentale : tous ensemble. Nul ne pourra laisser échapper un propos qu'il regretterait ensuite; culpabilité et mauvaise conscience pèseraient d'un poids trop lourd sur le bien-être général, donc l'équilibre, donc la qualité du jeu.

Aimé Jacquet a pensé à tout. Comme d'habitude.

Zidane le regarde. Il songe que s'ils pouvaient tous offrir le grand trophée à leur entraîneur, ils le vengeraient de blessures reçues pour la vie. Avec un courage et une ténacité invariables, Aimé leur répète que ceux

qui croient en eux sont plus nombreux que ceux qui les lynchent. Mais la critique qu'il subit dépasse le football. Elle est d'ordre personnel.

« Ce sont des méchancetés qu'il ne mérite pas. Et puis le toucher lui, c'est aussi nous atteindre, nous. Blesser un membre de l'équipe, c'est blesser l'ensemble. Nous sommes tous solidaires. Jamais nous n'avons lâché Aimé, et jamais nous ne le lâcherons. Il a été matraqué de partout. On lui a fait tellement mal qu'il n'oubliera pas. Jamais il ne pardonnera. Il est trop droit, trop sincère. »

Zidane souffre pour Jacquet. Il le connaît. Il sait qu'il a toujours donné son maximum, qu'il n'a pas dévié de son chemin. Il conclut, l'œil plus sombre, têtu et fidèle comme un Marseillais : « Aimé Jacquet, c'est un grand monsieur. »

Il comprend d'autant mieux les blessures d'Aimé que lui-même souffre et a souffert de nombreuses médisances. Aujourd'hui, ça va mieux parce qu'on est en France où la dent critique est moins carnassière qu'en Italie. « Là-bas, c'est cent fois pire. Lundi, mardi, mercredi, jeudi... tous les jours ! Les journalistes français sont des enfants de chœur à côté de leurs confrères italiens. À Turin, il vaut mieux fermer les yeux et se boucher les oreilles. Sinon, on déguste terriblement. »

Oui, mais que faire ?

« Rien. »

Légère hésitation.

« C'est vrai que quand on m'a bien taillé, j'aimerais répondre. Mais il ne le faut pas. »

Il s'abstient. Pas toujours. En Finlande, Wiss a pris un coup de semelle. Ce n'était pas la première fois. C'est la

loi du genre : Zidane n'est pas le patron, mais il reste la cheville ouvrière. Sur le terrain, il a du monde sur le dos. La patience a des limites, contenues entre les cartons jaunes et les cartons rouges des arbitres. Si ces derniers en jouent mal, les dérapages peuvent survenir.

« Je ne suis pas épargné par la critique. On me trouve nerveux. On dit que j'engueule les arbitres, que je marque violemment mes adversaires, que je rate les grandes occasions... »

Jusque-là, ça va. Zidane n'a plus quinze ans. Il a eu le temps de se blinder : « C'est obligé quand on est un professionnel. »

Il n'empêche que parfois il succombe. « Alors, je m'en veux. Mais c'est trop tard. »

Pour le provoquer, il suffit de reprendre le propos des gazettes, qui assurent que le n° 10 a imposé le n° 21 : Christophe Dugarry. La colère lui monte au front. Il s'empourpre littéralement. Son regard étincelle. On l'a bien taillé, il aimerait répondre. On s'attend à un déluge d'invectives, à mille scories argotiques, à un tacle vengeur, à un poing dans la gueule. C'est d'une voix tranquille que Zinédine Zidane répond : « Quand on me sort une vraie vacherie, je me dis ce que je me dis toujours dans ces cas-là : je prendrai ma revanche sur le terrain. »

Sur le terrain, c'est dans trois jours. France-Afrique du Sud, au stade Vélodrome de Marseille.

Le monde est rond comme un ballon de foot. Aux quatre coins de la planète, les regards sont tournés vers la France. Et la France finit de s'habiller. Elle a refait ses stades, élargi ses routes, préparé le terrain. Elle attend ses invités. Elle se maquille bleu, blanc, rouge. Au fil des jours, toutes ses autres passions se tarissent pour investir les terrains de foot. Le pays est devenu monomaniaque : il ne pense et ne parle plus que de cela. Les groupes, de travail, de pression, de copains, forment des cercles parfaits comme des ballons où n'entrent pas les grands handicapés du moment : les incompétents sportifs, les seuls à ne pas étreindre Footix dans leurs bras. Provisoirement. Car, lorsque, miracle, ils croisent des sans-point-de-vue de même nature, ils s'agrippent les uns aux autres, les premiers constituant les bouées des seconds, et réciproquement. Mais que font deux marins jetés hors du navire quand ils se retrouvent au milieu de l'océan ? Ils parlent de la mer. Ainsi ceux qui s'en désintéressent dissertent-ils en creux de ce qui fait le plein d'autrui : le Mondial. Et se posent la question universelle : depuis

la création de l'épreuve, en 1930, la France n'a jamais gagné ; elle s'est placée troisième en 1958 et 1986, et quatrième en 1982 ; fera-t-elle mieux cette fois-là ?

Même la grève des pilotes d'Air France est jugée à l'aune de la fête qui se prépare. Depuis dix jours, les aviateurs occupent la devanture de très nombreuses discussions. Tout le monde se moque bien de la légitimité de ce qu'ils nomment un combat. Nul ne se soucie des millions gagnés par ces saigneurs du ciel ou du milliard perdu par la compagnie. La seule question qui hante les consciences, meurtrit les espoirs, agite les dîners, les goûters, les déjeuners et les nuits, c'est celle du Mondial. Les nantis auront-ils l'audace de retenir les supporters, de bloquer les vols spéciaux, d'empêcher la tenue de cette fête populaire à laquelle non seulement le pays mais encore le monde entier se préparent depuis si longtemps ? Quels hôtes ferons-nous si nos hérauts – Spinetta, président ; Gayssot, Transports ; Jospin, Premier – ne font pas plier l'adversaire ? Étrange lutte de classes où les classes ne sont vraiment plus ce qu'elles étaient...

Le 2 juin, les négociations s'étaient achevées dans la carambouille. À J – 6, on parle pour rien. À J – 4, on palabre toute la nuit sans parvenir à s'entendre. À J – 3, le ciel reste vide.

Le pays, cependant, ne perd pas courage. On y arrivera. La SNCF fait des efforts démesurés, et les compagnies étrangères promettent leur soutien. La fête aura lieu quel qu'en soit le prix. On ne renoncera pas. En ces heures difficiles, les bonnes volontés montent la garde. Le gouvernement résiste. Dans les rues, le peuple

marche du même côté, levé face à la tempête. Bleu, blanc, rouge, tope là.

Enfin, le 9 juin, veille de Brésil-Écosse au Stade de France, le syndicat des pilotes appelle à la cessation des combats.

On a eu chaud.

Dès lors, les regards quittent les aéroports et les salles de négociations, traversent les plaines et les montagnes, les villes, les villages, filent sur les routes, empruntent l'A 10, direction Bordeaux, s'arrêtent au péage de Dourdan, première à droite vers Saint-Arnoult-en-Yvelines, tout droit jusqu'à l'entrée de Clairefontaine. En haut de la côte se trouve le camp retranché de ceux qu'on espère irréductibles. Le Centre sportix.

Barrière et gardes bloquent l'accès. Les journalistes font le pied de grue, attendant les points de presse. Les curieux sont efficacement chassés. Quelques rares voitures autorisées passent après avoir montré badge blanc. Les autres redescendent la pente, freins déçus. Les conducteurs rapporteront en bas les quelques nouvelles glanées à l'entrée, amplifiées par les voies non autorisées. Là-haut, c'est l'angoisse. Les joueurs sont à l'entraînement quasiment vingt-trois heures sur vingt-quatre. Le reste du temps, ils suivent sur des écrans vidéo tous les matches de toutes les équipes qui vont s'affronter au cours du Mondial. Ils ont le moral, mais c'est limite. Ils sont stressés. Leur vie est un enfer. On doit les protéger contre les agressions possibles. À l'intérieur, il y a des chiens. Et des policiers du Raid.

« Sûr, s'amuse Zidane. Ils sont en survêt pour passer inaperçus. Vous croyez que nous, on ne les remarque pas ? »

Il est assis à l'écart du château, où traînent deux ou trois caméras de télévision. Il regarde la cime des arbres, au-delà du petit chemin qui mène à la sortie.

« Aujourd'hui, c'est le 10 juin. Cette fois, on est dedans... »

Le soir, au Stade de France, le Brésil affrontera l'Écosse en match d'ouverture de la Coupe du monde. Pour fêter l'événement, Aimé Jacquet s'est fait couper les cheveux.

Zidane ignore à peu près tout de ce que la presse écrit sur l'équipe de France : Henri Émile, l'intendant, a reçu l'ordre de ne laisser entrer aucun journal dans l'enceinte de Clairefontaine. Ainsi les joueurs sont-ils préservés des piques et des banderilles. S'il connaissait les rumeurs circulant à propos des appréhensions, effrois, peurs, frayeurs, transes et épouvantes de l'équipe de France, Zizou pincerait les lèvres, hocherait la tête et murmurerait : « C'est n'importe quoi... »

Aujourd'hui sera comme hier.

Il s'est levé à 9 heures. Christophe Dugarry dormait encore. Il est descendu au rez-de-chaussée, dans la grande salle à manger. Sur les plateaux étaient disposés les céréales, les œufs, les yaourts et les fruits du matin. Aimé Jacquet était levé depuis longtemps. Il est le plus matinal de tous. Lorsque le gros de la troupe débarque, il a déjà fait son footing et avalé plusieurs tasses.

Zidane a bu un jus de fruits, puis il est descendu au sous-sol du château, dans les anciennes chaufferies converties en vestiaires. Il cherchait l'homme qui s'occupe du matériel.

Il n'était pas dans les salles de soins ni dans les deux pièces qui abritent pour l'une les maillots, pour l'autre les chaussures et les ballons de compétition. Il n'y avait

personne dans les longs couloirs carrelés en blanc et rouge. Seulement le pas élancé du joueur marchant sur le lino gris.

Il a poussé la porte des vestiaires. La pièce était plongée dans la pénombre. À travers l'unique fenêtre au verre dépoli, on apercevait les chaises de plastique serties dans le carrelage, au-dessus des tiroirs à chaussures. Chacun sa place, et une étiquette par tête de joueur. Le siège du n° 10 est à droite en entrant, à côté de celui de Dugarry. L'étiquette a disparu : les visiteurs la volent toujours. C'est la seule, mais le rite est immuable.

Les douches étaient vides, toutes les télés éteintes, les téléphones posés sur leur socle, et les tables des kinés faisaient songer à des bancs désaffectés. L'homme du matériel n'était pas dans son repaire. Zidane s'apprêtait à le retrouver à la laverie du Centre, où shorts et maillots sont soigneusement nettoyés après les matches. Mais le portable a sonné.

Il l'a ouvert. L'appareil était muet. Il a attendu quelques instants, puis il est sorti dans le parc et il a appelé Rodez.

« Deux jours sans ma famille, et déjà elle me manque. Lorsqu'ils ne sont pas là, je suis anxieux, inquiet de tout ce qui peut leur arriver. S'ils tombent, s'ils se blessent... »

Il marche de long en large tout en parlant à Véronique. Elle lui raconte ce qu'elle a fait la veille, ses projets pour le matin... Tout cela, il le sait : ils se téléphonent et se parlent au moins deux fois par jour.

« Tu me rappelles quand ? demande-t-elle après qu'ils se sont souhaité une bonne journée.

– Avant le déjeuner. »

Elle rit gentiment.

« Tu sais bien qu'on s'est presque tout dit.

– Je m'en fiche. J'ai besoin de t'entendre. De savoir ce que vous faites. »

Vers 10 h 30, après que les derniers flemmards ont été tirés du lit, tout le monde se rassemble pour la séance de photos avec les sponsors. Puis la parole est à Aimé Jacquet. C'est la réunion du matin. Jusque-là, les membres stressés et tendus de l'équipe de France sont plutôt apparus comme des potaches heureux de vivre, de s'amuser et d'être ensemble.

« La fête, quoi ! »

Avec quelques règles simples qu'il convient de respecter, faute de quoi la punition tombe : celui qui lit à table, qui arrive en retard aux réunions, qui remplit d'alcool le verre de son voisin, qui laisse sonner son portable de manière intempestive, est condamné à une amende de cinq cents ou mille francs. Moins pour l'exemple que pour la sérénité générale.

Autour de l'entraîneur, lors des causeries rituelles, ces sportifs de haute volée deviennent des élèves fort appliqués. Ils sont assis face à Aimé. Celui-ci se tient debout devant un tableau à feuilles blanches. Un prof. Il dresse le portrait des adversaires que les Bleus vont rencontrer, il commente les vidéos projetées... Il a passé les derniers jours à visionner les matches des équipes d'Afrique du Sud et d'Arabie Saoudite. Il s'est aussi penché sur l'Espagne et le Nigeria, au cas où les Français arriveraient en huitièmes de finale.

« Quand quelqu'un a quelque chose à dire, il peut parler, et c'est bien. Ça soude le groupe », confirme Zidane, précisant aussitôt : « Je n'aime pas garder un poids en moi. Je dis les choses. »

Pourtant, il s'exprime peu. Mais il écoute. Jacquet recommande à son auditoire de jouer collectivement, de se fixer des objectifs, d'être toujours solidaire. Il parle aux joueurs comme à des enfants. Il insiste, il enfonce le clou. Il dit : « Le foot, c'est simple. »

Il gronde, aussi. Lorsque le prof cède la place au surveillant général, les coups sur les doigts pleuvent.

À l'un : « Parle sur le terrain, pas aux journalistes. »

À l'autre : « Tu manques de concentration. »

À un troisième : « Muscle ton jeu. »

À Zidane : « En ce moment, tu exagères. Cinquante mille personnes criant " Zizou " ! au Maroc, ça t'a tourneboulé la tête. »

« Faux », se répond Zidane à lui-même. Mais il n'ouvre pas la bouche. Il attend la suite.

La suite dépend exclusivement de M. André Bisson, cuisinier en chef.

Pour quelques semaines, le restaurateur a abandonné son établissement de Rambouillet afin de se dévouer à la cause de l'équipe de France. Il accompagne les Bleus partout. Lorsqu'ils jouent dans un pays pauvre en approvisionnement, M. Bisson fait son marché avant de partir. L'avion qui emporte l'équipe emporte aussi son matériel et ses provisions.

Ils se jettent sur les repas. Zidane aussi vite que les autres. Chacun choisit sur le buffet en fonction de ses

préférences. Zidane boude les carottes. Lilian Thuram mange directement dans un énorme saladier...

« La bouffe, c'est très important. On se retrouve là mieux que nulle part ailleurs... »

Ça se voit. Ça s'entend. Toute l'équipe est réunie dans la salle à manger, au rez-de-chaussée du château. Les joueurs sont assis sur des chaises au dossier très haut, autour d'une immense table ovale où chacun a sa place attitrée. Zidane est devant la cheminée, en face de la grande glace, à côté de Dugarry.

Les rires fusent. Les plaisanteries aussi. Deschamps et Duga s'en donnent à cœur joie, comme Platini jadis. Les joueurs se chambrent gentiment les uns les autres. Mais on ne touche pas à Zidane. Jamais.

« Je ne sais pas pourquoi. J'aime autant les blagues que mes copains. Les faire ou qu'on m'en fasse... »

Pourquoi ? Parce qu'il inspire le respect. Parce que son statut de meneur de jeu le met à l'abri de toutes les chamailleries. Il ne perd jamais totalement cette réserve qui l'empêche, dans la vie (mais pas sur le terrain), d'être un leader.

Il rit plutôt que de faire rire.

Il mange en silence.

Le premier match approchant, les menus ont changé : les viandes et les poissons des jours précédents ont été remplacés par des pâtes aux fruits de mer ou aux champignons. Il y a moins de légumes et de glucides, plus de protéines. Les sucres lents abondent. Le temps est aux aubergines et aux poivrons farcis.

« Alcool ?

– Jamais d'alcool. »

Petit sourire, comme une excuse : « Seulement du vin. Et chacun se sert : ça évite les excès. »

Un demi-verre pour la forme, trois quarts pour le plaisir, un pour la sieste.

« Essentiel, la sieste », note Zidane.

Il quitte la salle à manger, emprunte un escalier derrière la réception, pousse une porte et débouche sur le couloir des chambres. Des coqs tricolores font tapisserie sur la moquette. Il règne là une pénombre tranquille, comme dans un hôtel de province un peu alangui.

Deschamps et Desailly sont au 24, Blanc au 20, Djorkaeff au 21, Barthez au 22. Zidane et Dugarry occupent la chambre 23, un ancien boudoir calfeutré dans un petit sas qui ouvre sur le long couloir. C'est une grande pièce très haute de plafond. Cabinet de toilette, double lavabo, armoire moderne, cheminée, téléviseur.

Zidane ouvre les fenêtres, fait un pas sur le petit balcon en pierre et regarde le stade couvert, en contrebas, puis le terrain Michel-Platini qui le prolonge. Ce jour-là, le château est plein : une trentaine de personnes qui s'égaillent dans les chambres, dans le parc, dans le salon du rez-de-chaussée où certains se servent une orangeade au bar. Dans le couloir, Thuram danse la java. Deschamps et Desailly se sont retrouvés dans la chambre du premier, celui-ci faisant le pitre, le second se plongeant dans un numéro de *L'Équipe* qu'il échangera contre *France Football*, trouvé on ne sait comment par Lama.

Zidane s'allonge sur son lit. Il coiffe les écouteurs de son walkman : « À l'époque, j'écoutais tout le temps les duos de Pavarotti avec Boccelli... »

Dugarry entre et se couche aussitôt. Zidane s'endort le premier. Et se réveille longtemps avant son copain. Il se lève doucement, prend ses chaussures, ouvre précautionneusement la porte et la referme sans bruit. Dans le couloir, il peut parler : « Si vous réveillez Dugarry pendant sa sieste, il fait un scandale. On en a pour la journée ! La sieste, pour lui, c'est sacré. »

Descendons, c'est plus prudent.

Kiné ou télé, il faut choisir.

« Plutôt la télé. Les massages, je n'aime pas trop... »

Ou alors, il rappelle Rodez. Mais ce jour-là, le préposé aux barrières a ouvert la porte à une section de douaniers qui sont venus présenter des maillots tricolores contrefaits saisis aux frontières. Après quoi, les vingt-deux s'étant réveillés, les journalistes ont investi le terrain.

« On a fait bonne figure. De toute façon, on n'avait pas vraiment le choix... »

Selon les accords conclus avec la FIFA, à quelques jours des rencontres, les joueurs doivent s'entraîner devant la presse.

« On a donné... »

Ils ont joué au jeu du taureau – un joueur, au centre, tente de récupérer le ballon que se passent les autres, groupés en cercle autour de lui. Puis ils ont couru dans les sous-bois de Clairefontaine, pour la plus grande joie des curieux qui surveillaient les taches rouges et jaunes des maillots frappés aux couleurs d'Opel et de Canal +. Zidane, coudes au corps, se hâtait modérément : « Souvent, on lève le pied... Si on se donne à fond,

l'entraînement devient vite épuisant. Il y a des jours avec et des jours sans... » Ce jour-là était un jour entre les deux.

Quand les journalistes sont partis, fonçant vers le Stade de France pour ne rien perdre de la cérémonie d'ouverture, les choses sérieuses ont commencé. Les avants sont restés avec Aimé Jacquet. Lemerre et son sifflet se sont occupés des arrières et des milieux. Lorsque, à Saint-Denis, l'arbitre a donné le coup d'envoi du premier match de la Coupe du monde, les Bleus s'entraînaient encore : Aimé Jacquet n'avait rien voulu changer aux habitudes du groupe.

Le soir, Zidane a rappelé Rodez. Puis il a discuté avec ses parents, à Marseille. Il leur a dit qu'il se sentait tranquille, confiant : « Peut-être à cause de l'équipe. J'ai retrouvé des copains... C'est mieux que d'habitude. »

Il est heureux. Les mauvais souvenirs de la Coupe d'Europe se sont perdus entre les arbres de Clairefontaine.

« Généralement, on en a un peu marre au bout d'une semaine. On s'ennuie. On a envie de rentrer chez nous. Pas là. »

Le soleil décline au-delà du parc. Zidane couche sa main sur le front, en visière. Il cherche l'horizon. Il fait les cent pas tout en parlant à son père.

« On vit comme des reclus, on ne sort jamais, on ne reçoit pas de visites, et personne ne s'en plaint. L'ambiance entre nous est exceptionnelle. Nous sommes incroyablement solidaires. Il se passe quelque chose. »

Il shoote dans un caillou, le regarde valser plus loin, plonge une main dans la poche de son pantalon. Il

joue le surlendemain une partie décisive de sa carrière, sans doute l'une des plus importantes, mais l'anxiété n'a pas prise sur lui.

À l'heure où il téléphone à Marseille, serein et encore préservé, quatre-vingt mille personnes se lèvent des gradins du Stade de France. Sur un corner de Bebeto, Cesar Sampaio vient de marquer le premier but de la seizième Coupe du monde de football.

Jeudi 11 juin 1998

Pour Marseille, le Mondial ne commence pas le 10 juin. Mais le 12. Lorsque, en ses murs, les Bleus affronteront les Bafana Bafana d'Afrique du Sud.

Le cœur de la cité phocéenne bat français, ce qui se comprend, et s'emballe pour l'un des joueurs, un enfant du pays parti trop tôt, qui revient aujourd'hui après avoir poussé en terre étrangère : Zinédine Zidane. Celui-là, on l'aime. Tous les gamins des quartiers nord connaissent son nom, sa silhouette, son histoire. Il n'est pas un modèle : il est au-delà, inaccessible. Mais il reste un espoir, un rêve.

Plus au sud, on le vénère tout autant. Du côté de la Corniche, on le croise aussi souvent qu'on y passe, douze mètres sur sept, comme un veilleur sur le port. On l'a collé en hauteur, sur un mur. Son visage appartient à Marseille.

Pour la ville, Zidane est un point cardinal à lui tout seul. Et, depuis le match contre la Finlande, l'objet de

toutes les préoccupations, l'unique souci des gens du bord.

Chacun se pose la même question : « Comment va sa jambe ? » Car, à Marseille, un froissement de muscle est une gangrène, un claquage est pire qu'une amputation, et une entorse vaut la mort. Depuis quatre jours, la ville s'arrache la presse. Les journalistes sont des oracles, les médecins, des sorciers. Mais la bonne nouvelle est tombée la veille. Depuis, le temps est au beau fixe : Zizou n'a plus mal.

C'est pour mieux le voir, pour l'applaudir tout son soûl, pour l'honorer comme il le mérite, que la ville a fait pousser ici et là des écrans géants qui retransmettront ce match tant attendu. Zidane en grand, en couleurs, partout, du château d'If à la Canebière, du Prado à Notre-Dame-de-la-Garde. On l'attend. On n'attend que lui.

Dans le car qui quitte Clairefontaine au petit matin, l'œil du héros est aux couleurs de sa ville. Vert Méditerranée.

Il y vient.

Il en rêve.

Les images se bousculent en lui. Celles d'aujourd'hui, qui pourraient être celles de bien des jours : un car allant de la campagne à un aéroport d'où le groupe s'envolera pour atteindre une ville éloignée ; des visages familiers ; des paysages habituels... Mais ce n'est pas tout à fait cela. D'abord, le car est frappé aux couleurs de la Coupe du monde. Ensuite, s'il observe au-delà des vitres, devant, derrière et sur les côtés maintenant que le car

tourne à gauche pour rejoindre l'autoroute, Zidane aperçoit une escorte bottée et casquée : des motards bleu nuit juchés sur leurs motos au carénage barré de tricolore. C'est comme en Italie, lorsque la Juve se déplace : les joueurs n'ont plus de contact avec le monde alentour. Les hommes de la sécurité entourent l'équipe et la protègent. Les supporters sont maintenus au loin ; à distance. On double en klaxonnant, quelques mains apparaissent derrière les pare-brise, mais le car file à travers des sinusoïdales, précédé par des sirènes et des sifflets qui sèment tous les poursuivants.

Zidane ne parle pas. Les autres non plus. La récré, c'est fini. Une vague est montée peu à peu depuis ces derniers jours, et elle recouvre la route, les voitures qui suivent, les panneaux indiquant l'aéroport qui approche comme approche l'événement. Ils sont dans son sillage. Cela s'appelle un compte à rebours.

Demain.

Marseille.

Stade Vélodrome.

Zidane songe à sa ville. Elle est comme une grande sœur qu'il s'apprête à rejoindre. Il l'a quittée très tôt, mais n'a jamais cessé d'y retourner.

« Mes racines sont là-bas. Quand je pense à Marseille, je vois le soleil, la mer, mes potes, le quartier. »

Récemment, il y a joué deux matches importants : contre la Norvège, en février, et le 4 décembre 1997, pour le tirage au sort de la Coupe du monde. Cette fois, il va défendre les couleurs de l'équipe de France pour le plus grand trophée qui se puisse concevoir. La chance

que tous espèrent depuis douze ans, Mexique, 1986, lorsque la France s'était classée troisième au Mondial.

« C'est énorme, pense-t-il. C'est extraordinaire... »

Une image lui vient. Puis d'autres, en vrac. Il les trie pour lui-même, comme il le ferait des clichés d'un album photos.

La première est celle du stade Vélodrome.

« J'étais minot... Je passais mes dimanches après-midi au Vel'. »

Il avait une tignasse noire qui lui descendait au ras des sourcils, les oreilles bien dégagées, l'œil rieur, le maillot rouge d'un club de foot sponsorisé par un Adidas de son âge, *JCM, électricité chauffage*. Il le comparait souvent aux couleurs blanches de l'OM.

« L'OM restera toujours le numéro un dans mon cœur. »

Dans son cœur de gamin, il y avait un homme brun aux yeux noirs qu'il vénérait et qui jouait avec les Marseillais. Ses posters étaient affichés sur tous les murs de sa chambre. Plus tard, Zizou lui rendra un formidable hommage.

« Enzo Francescoli... Le milieu offensif droit uruguayen de Marseille. Pour moi, c'était le plus grand footballeur du monde. J'aurais donné n'importe quoi pour avoir son maillot... »

Il hoche la tête avec un sourire rusé.

« Je l'ai eu. Sept ans plus tard. C'était en décembre 1996, sur la pelouse du Stade national de Tokyo. J'étais à Turin depuis quatre mois seulement. La Juve jouait pour la finale de l'Intercontinentale contre le River

Plate. J'avais mon idole en face de moi. Dans l'autre camp. C'est une émotion bizarre. On comprend, là, qu'on a grandi. On n'est plus dans sa chambre, en face de photos, ou sur les gradins d'un stade. On est sur la pelouse, en direct, avec un ballon qu'il faut prendre des jambes d'un type qu'on admire depuis toujours et qu'on doit battre. Drôle de truc... »

La Juve a remporté la coupe. Enzo Francescoli était triste. Zinédine Zidane s'est approché. Il lui a dit qu'il l'admirait depuis l'enfance, et qu'il avait appelé son fils Enzo en son honneur. C'est alors que son rêve s'est réalisé : Enzo Francescoli a retiré son maillot et l'a donné à celui qui venait de le battre.

« Aujourd'hui, on est copains... »

Francescoli, à son tour, louange le meneur de jeu de l'équipe de France. Il le voit comme un diable du foot. Il est fasciné par sa capacité à surprendre son adversaire, qui ne sait jamais si le ballon va filer à droite, à gauche, plus loin, en arrière... Il ne comprend pas comment fait Zidane pour contrôler la balle pied à l'envers, fermé, alors que tous les joueurs ouvrent. Il ne s'explique pas cette incroyable magie qui en confond plus d'un, par laquelle le ballon n'est pas devant le pied mais un peu au-dessus, entre les jambes du Marseillais, qui ne le regarde même pas pour le diriger. Il admire la générosité du 10 de la Juve qui ne cherche jamais l'exploit personnel mais toujours le jeu collectif.

« C'est la rue, ça », grommelle Zidane, sibyllin, expéditif.

Il reste dans ses images. France-Portugal, 23 juin 1984. C'est le jour de son anniversaire : il a douze ans.

Au stade Vélodrome, sous un soleil de plomb, la France joue contre le Portugal en demi-finale de l'Euro. Platini marque. Il porte le n° 10.

Deux ans plus tard. 21 juin 1986. À Guadalajara, Platini égalise contre le Brésil. C'est le jour de ses trente et un ans. Le 23, Zidane aura quatorze ans. Il explose de joie dans les bras de ses frères. Ils sortent de la maison familiale et font la fête avec leurs copains, dans les quartiers nord de Marseille.

« Demain, pense-t-il, ce sera mon tour. Et mes copains seront là. »

Il a usé de mille tours de passe-passe pour récupérer quinze places. Il les a distribuées à ses potes de toujours. Ils le regarderont, bien sûr. Et Véronique. Et Enzo. Et soixante mille supporters en folie. Et la France. Et le monde. Le n° 10, c'est lui.

À la fin de France-Portugal, Marseille avait allumé des feux de Bengale pour Platini. Que fera-t-elle quatorze ans plus tard ?

Dans l'avion qui emporte l'équipe de France vers son premier round, les uns lisent, les autres écoutent de la musique. Zidane joue aux cartes. Entre le valet de pique et la dame de trèfle apparaît le visage de Masinga qui défendra le lendemain les couleurs de l'Afrique du Sud. Zidane sait qu'il doit prendre garde à lui. Les deux hommes se sont déjà affrontés dans le championnat italien, l'un pour Bari, l'autre pour Turin. Masinga est costaud. À l'attaque, toujours. Aimé Jacquet l'a rappelé la veille. Aimé Jacquet qui se frotte les mains parce que la tension monte. Non pas celle de l'attente, mais celle du jeu. « C'est la plus belle », dira-t-il. Et lorsque l'avion sort ses trains d'atterrissage pour se poser sur la piste de Marignane, l'entraîneur exulte : loin d'être indifférent à ses passagers, le pilote leur souhaite bon vent, bon match... et bonne finale.

Le clou est enfoncé. Encore quelques coups de marteau et les pointes seront toutes chauffées à blanc.

Ils sont attendus au Moulin de Vernègues, un hôtel situé à Mallemort, entre Salon et Arles. Ils y arrivent pour déjeuner. Le temps est au soleil et au mistral. Sur la terrasse où le repas est servi, les autres clients du lieu les regardent. À distance : la sécurité veille à empêcher le contact.

Zidane, polo vert et veste blanche, distribue des saluts brefs. Comme les autres, il se demande quelle sera la composition finale de l'équipe : Aimé Jacquet a gardé le secret pour lui.

Dans l'après-midi, huit avions de la Patrouille de France passent au-dessus de l'hôtel. Ils sont en formation impeccable, sillages tricolores déployés. C'est un salut. Mais Zidane ne les voit pas. Au même moment, il est allongé dans une pièce du rez-de-chaussée, livré aux mains de Philippe Boixel, l'homme en blanc, le kiné de l'équipe.

« Un type super. Il est incroyablement doué, et il ne la ramène jamais... »

Une caméra s'introduit dans le lieu. Elle débusque le joueur. Il a un moment d'exaspération, rapidement contrôlé. Il est sur le dos, torse nu. Un sourire élargit son visage. Il dit : « Pas mal, le mec, hein ? »

Et il poursuit : « Pas pour parler. »

C'est lâché comme une plaisanterie. Il ne faut pas l'entendre ainsi. Surtout pas. Il s'agit d'un aveu. Comme un secret. Une manière de confession. Et, pour qu'on entende bien, Zidane ajoute : « Faut pas qu'il parle. »

Après quoi, il se tait, il ferme les yeux, il n'est plus là. Pour qui sait écouter, il a posé une question très simple dont il connaît évidemment la réponse : celui qui ferme la porte le fait-il pour empêcher autrui d'entrer, ou pour s'empêcher soi-même de sortir ?

Vendredi 12 juin 1998

La voix d'Aimé Jacquet enfle dans l'ancienne écurie de l'hôtel. Il a regroupé ses joueurs autour de lui pour une ultime leçon assenée à une classe extraordinairement attentive. Il est encadré par deux tableaux sur lesquels il a marqué l'emplacement des joueurs de l'équipe d'Afrique du Sud.

« La vraie chance, clame-t-il, c'est de jouer ici. À Marseille. »

Vêtu de blanc, mal rasé, maxillaires saillants, Zidane écoute.

« ... La gagne, c'est la mentalité, la solidarité, la générosité. La gagne, on va la chercher... Elle ne vient pas toute seule. On la provoque. »

Il pense, Zidane, que tous les éléments sont réunis pour que la rencontre soit grandiose. Il ne voit pas comment l'équipe raterait cette première manche. Encore que, lors de la dernière séance d'entraînement, les titu-

laires se soient fait moucher par les remplaçants. « On a pris le bouillon. Peut-être à cause du vent... »

La voix d'Aimé l'enlève à ses pensées : « ... Il faut mettre la pression. Obliger l'autre à être inquiet, à être nerveux, à faire une faute. »

Tout ne repose pas sur ses épaules. Évidemment pas. Le match se joue et se gagne à vingt-deux. Il se donnera à fond, mais les autres aussi. Il y croit. C'est un défi. Il le relèvera.

« Ce soir, conclut Aimé Jacquet, on a rendez-vous avec l'Histoire. »

Il regarde ses joueurs et reprend : « Oui, à 21 heures, on a rendez-vous avec l'Histoire. »

Une pensée traverse Zidane. Il la formule au futur, comme elle lui vient : « Ce soir, je serai fier d'être français. »

Quelques heures plus tard, dans le car qui les conduit vers le centre de Marseille, il ne songe plus à rien d'autre qu'au match. Assis à l'arrière, à la place centrale, il a abandonné Pavarotti au profit de Faudel. Devant, Lizarazu écoute de la musique classique, Lebœuf lit, Thierry Henry bat la mesure. Zidane serre un journal entre les mains. Il ne le regarde pas. Il se tient tête baissée. Il est tendu. « Cette fois, c'est l'angoisse. Pas trop, mais quand même... »

Il ne remarque pas ceux qui entourent le car, jouant du klaxon, sur l'autoroute. Ceux qui acclament les passagers pendant la traversée de la ville. Ceux qui grimpent sur les panneaux de stationnement, dans

les arbres, sur les bancs, pour mieux voir et mieux applaudir...

Comme tous les autres, Zidane sait que ce premier match est déterminant. Il faut le gagner à tout prix. Plus tard, il dira : « De toutes les rencontres, ça a été celle où la tension était la plus forte. Beaucoup plus importante qu'au moment de la finale. Parce qu'alors on se sentait forts. Quand on est arrivés à Marseille, on ne savait pas encore exactement où se situait l'équipe. Il fallait entrer le mieux possible dans la compétition. »

À 19 h 15, le car ralentit devant la boucle d'une foule agglutinée : c'est le stade Vélodrome.

« On l'a refait depuis mon enfance, mais, pour moi, il a à peine changé. Il faut dire quand même que j'étais rarement dans les coulisses. »

Aujourd'hui, il y va.

«Je ne pensais jamais qu'un jour je descendrais dans le vestiaire de l'OM. »

Il y descend pourtant, acclamé sur son passage.

«Je me demandais bien comment c'était... »

À gauche, il y a une salle réservée au médecin de l'équipe et aux kinés. À droite, une petite pièce où se réfugie Aimé Jacquet. Les joueurs restent au centre, découvrant les maillots et les tenues.

«Jusqu'à 20 h 15, on fait ce qu'on veut. Moi, je m'exerce avec le ballon à l'intérieur... »

Laurent Blanc fait de même, dans les douches collectives désertes. Didier Deschamps et Thierry Henry passent sous les mains des masseurs. Aimé Jacquet s'absorbe dans ses notes.

Fabien Barthez est monté sur le terrain. Il s'entraîne avec les gardiens remplaçants. Le mistral joue contre lui. Six ballons s'envolent et se perdent.

L'équipe le rejoint pour quelques mouvements en plein air. Les joueurs sondent la pelouse et choisissent leurs crampons. Puis c'est le retour dans les entrailles du stade. L'attente commence. Au-delà des murs, dans d'autres pièces, les Bafana Bafana d'Afrique du Sud se préparent eux aussi. On les entend chanter.

« Je ne me préoccupe jamais des joueurs de l'équipe adverse. Je ne pense qu'à moi et à mes dix camarades. Au jeu. À nous... Notre force est là : en nous-mêmes. »

Une caméra de télévision traîne. Zidane l'évite soigneusement. Il n'écarte pas le viseur, il ne demande pas qu'on le laisse en paix : il s'éloigne et se tourne vers le mur. Si on le serre d'un peu près, il baisse la tête. De tous les joueurs, il est celui qui s'expose le moins. S'il pouvait, il ne se montrerait pas.

« Je n'aime pas, c'est tout. »

Il ouvre une bouteille d'eau et boit au goulot. Alentour, les ballons frappent les murs et les carrelages comme un ballet de castagnettes. C'est le cœur des joueurs : il bat au rythme de leurs pieds, il cadence l'attente.

Et puis tout se précipite. On ne sait d'où vient l'ordre, ni même s'il y en a eu un. Deschamps avance vers le centre de la pièce. Il devient capitaine. Il donne ses consignes à chacun.

Zidane s'habille, comme les autres. Short blanc, maillot bleu. Laçage des chaussures. Du temps de Platini,

quelques minutes avant les matches internationaux, on remettait des petits pots de peinture aux joueurs; chacun d'eux devait raviver les trois bandes des chaussures Adidas. La contrainte a fait long feu.

Aimé Jacquet passe ses troupes en revue. Sa voix couvre les échanges particuliers. Il donne quelques indications, relayé par Deschamps. Zidane s'approche de Dugarry. Puis le ballet des gestes préparatifs s'achève, car, dans le couloir, l'arbitre pousse le coup de sifflet décisif.

Jour J, heure H.

Les onze sortent les premiers. Ils se frappent la main, certains s'embrassent. Christophe Dugarry, les yeux humides, murmure : « Ça y est! C'est le Mondial! » Il est heureux. Mais Zidane, qui le connaît si bien, et depuis si longtemps, sait qu'un voile obscurcit sa joie : il n'est pas sûr d'aller sur le terrain; il n'est que remplaçant.

On n'a plus le temps, même de parler. L'équipe de France marche dans les couloirs en direction du stade. Le pas est assez solennel. Au loin, on entend un air qui enfle, enfle, enfle... Ce sont les Bafana Bafana d'Afrique du Sud qui arrivent en chantant. Zidane ne les entend pas. Il ne les regarde pas.

« Après coup, j'ai trouvé ça génial qu'ils nous rejoignent en musique. Sur le moment, je ne l'ai même pas remarqué. Je préparais mon match. Le reste ne comptait pas. »

Ils montent ensemble vers le terrain. Ils empruntent un petit escalier, suivent un nouveau couloir et

débouchent sur le stade, à l'angle de la tribune nord. L'équipe de France précède l'équipe d'Afrique du Sud. Dans les tribunes, les cris explosent. Les couleurs volent au vent puissant du Midi. C'est un dais bariolé. Des carrés de tissu verts et jaunes, d'autres, bleus, blancs, rouges, tendus au-dessus des têtes par des spectateurs déchaînés. Le tricolore est partout : des masques, des taches, des perruques, des plumes, des drapeaux... Et au premier rang, braqués sur le terrain, attendent les longs téléobjectifs des appareils photo et des caméras. Le monde est là. Le monde entier...

Zidane embrasse son alliance.

« Ce n'est pas de la superstition. Simplement, quand j'arrive sur la pelouse, j'ai toujours une pensée pour ma femme. »

Il ne la voit pas. Ni ses parents. Ni ses potes. Rien, personne. La marée grondante, mouvante, chaleureuse, ne l'impressionne pas. Il la remarque à peine. Il sait seulement que le mistral n'est pas tombé et que le vent a fait fléchir la température. Il sait aussi qu'il est 9 heures moins deux hymnes nationaux.

L'Afrique du Sud est à l'honneur. Puis c'est la France. Les onze, debout, se tiennent par le bras, droits, rigides, pour entendre *La Marseillaise*. Laurent Blanc, gorge déployée ; Emmanuel Petit, la main sur la poitrine, à l'envers du cœur ; Thierry Henry, yeux fermés ; Lilian Thuram, en une vrille tonnante et généreuse.

« Thuthu et *La Marseillaise*, c'est un spectacle inouï... »

Zidane, lui, ne montre rien. Front bas, regard fixe, il demeure impassible sous la tempête qui s'est emparée du

stade. *La Marseillaise* sur Marseille. Une poignée de joueurs sur la pelouse. Une fanfare tonitruante, les foules, dans et hors le stade... Et le n° 10, immobile, lèvres closes.

Chante-t-il ?

« Oui. À l'intérieur... Je n'ai pas besoin que ça se voie. »

Il exprime ce qu'il montre, et seulement cela, debout face à soixante mille supporters qui l'acclament. Il est Zinédine Zidane, footballeur. Rien d'autre. L'homme n'a de comptes à rendre à personne, sauf à lui-même. Sa liberté est à ce prix. On ne le récupérera pas, lui ou son image. Nul n'utilisera ce qu'il dit, ce qu'il fait.

La porte du silence.

Stade Vélodrome, 21 heures

L'arbitre est brésilien. Il donne le coup d'envoi alors que le mistral balaie la pelouse, avec des pointes à cent vingt à l'heure.

Le match commence dans l'accélération, comme si le vent précipitait les joueurs, le ballon, la foule amassée sur les gradins, les tissus bariolés qui s'envolent. Zidane lui-même semble aspiré, poussé, chahuté par le souffle : il passe d'un bout à l'autre du terrain, du centre à un angle, de la ligne de touche aux filets adverses.

« Mon rôle m'oblige à pratiquement toujours toucher le ballon. Je suis là où il se trouve, le plus souvent au milieu du terrain. Je dois le récupérer, faire des passes, être là à la conclusion. C'est énormément d'efforts... »

Deux minutes seulement après la mise en jeu, Stéphane Guivarc'h, bousculé par un Vert et jaune, tire le premier coup franc. Vingt-cinq mètres. À côté des filets.

Puis la balle est à Thuram, à Djorkaeff, à Thierry Henry, à Zidane : extérieur pied droit, grand écart, pied droit encore, intérieur pied gauche, autre trajectoire, retour pied droit, feinte et magie, Zidane tire, Zidane rate : le vent s'est mêlé de ce qui ne le regarde pas.

« Et même... En général, je reste très lucide jusqu'à vingt mètres du but. Après, j'ai plus de mal. Je cherche surtout la passe, le meilleur geste... »

Les Sud-Africains remontent. Thierry Henry tacle, et la foule se déchaîne. Les applaudissements font une voûte sonore par où s'engouffrent les espoirs des Bleus.

Zidane encore. Il file, le ballon devant lui. Fish, n° 5, vient à sa rencontre, le prend de profil, le marque, le pousse, et le meneur de jeu bascule, tête en bas, ne quittant pas le ballon du regard, sauf quand il roule, coude en avant, sur le flanc, sur le dos.

Le vent fait gonfler les maillots, pousse des morceaux de papier sur le terrain, renvoie les clameurs du public, qui chante IAM. Zidane ne voit pas les enfants planqués sous le tableau d'affichage, dans le virage nord où lui-même se dissimulait quand il avait l'âge des minots. Les verrait-il qu'il n'y songerait pas.

« Je ne pense qu'au match. C'est surtout le jeu qui compte. Ce que nous faisons, ce que nous ferons. Même sur le terrain, l'équipe adverse ne m'importe pas. Je dois garder ma force intérieure. Alors, personne ne peut me battre. »

Coup franc.

Il se prépare : c'est lui qui tire. Il jauge, il mesure, il tend le bras, il recule, prend appui sur la jambe droite,

un pas, un autre, une courte foulée, pied gauche en extension, shoot. Le ballon s'envole. Zidane suit la trajectoire un court instant, puis il se détourne et remonte vers la ligne médiane.

« Je me suis planté. À cause du mistral. J'aurais dû mieux doser. Tirer un peu moins fort, un peu plus haut... »

Il jette un coup d'œil en arrière, déçu, amer. Vonk, le gardien des Bafana Bafana, renvoie la balle au centre. Lizarazu dégage. Petit est bousculé. Deschamps s'échappe et donne à Zidane. À la vingtième minute, Guivarc'h s'écroule. Il sort. Sur le banc de touche, les médecins l'observent tandis que les remplaçants attendent.

Le n° 21 se prépare. Il n'a pas eu le temps de s'échauffer. Il lace son short. Il regarde le terrain. Il y va, coudes au corps, en petite foulée.

« C'est mon pote. Dugarry... »

Zidane le regarde. Vite. Tête de Desailly. Augustine intercepte, Petit se précipite, se lance, pieds en avant, bouscule l'attaquant sud-africain, chute avec lui, se relève.

Sifflet.

L'arbitre marche vers le Français, bras levé. Carton jaune.

Balle pour Zidane, un peu avant le rond central. Il court à très longues enjambées, frappant le ballon une fois du pied gauche, une fois du pied droit, intérieur, extérieur, trois Bafana Bafana sur les talons.

« J'avais vu le 21, devant, Christophe, à cinq mètres de la surface de réparation, pris dans un brouillard de

taches vertes, jaunes, blanches. J'ai frappé. La balle a filé entre les crampons adverses, et Christophe l'a reprise, exactement où je voulais qu'elle soit. Vonk s'est avancé. Duel. Dugarry a lancé le pied. L'autre s'est jeté au sol. La balle est venue entre ses bras. Le public a sifflé. J'ai fait demi-tour pour remonter vers le centre. »

Coup franc tiré par John Moshoeu. Moshoeu porte le n° 10. Avant le match, il avait défié son homologue français : « Zidane va apprendre qui est John Moshoeu. »

Réplique de l'intéressé : « Je l'attends. Aucun problème... »

Zidane qui suit, navré, un ballon perdu par Dugarry.

« Dans le stade, il est hué. C'est terrible... Il faudrait plutôt l'encourager... Moi, je pourrais l'engueuler. Ça m'arrive rarement et seulement pour le bien de l'équipe. Ou le sien... »

Deschamps. Petit. Henry. Corner de Djorkaeff. Zidane guette, à la limite de la surface de réparation. Il récupère la balle. Pierre Issa l'envoie derrière la ligne de touche. Zidane tombe en roulé-boulé, se redresse.

Corner.

Trente-cinquième minute.

« Quand je tire un corner, je ne vois rien. Ce que je veux, c'est mettre le ballon à l'endroit où il faut pour qu'on marque. J'essaie toujours de tirer mes corners au même endroit. Il suffit de couper la trajectoire. Si je mets un bon ballon et que trois ou quatre joueurs foncent et coupent la trajectoire, on a une chance. On

est dangereux. Dans une bonne équipe, il faut que les autres sachent quelle sera la trajectoire. Mais, naturellement, c'est à moi de bien tirer. »

Il est à l'angle gauche du terrain. Desailly, Thuram, Henry et Blanc se placent près des buts. Devant eux : un mur de Bafana Bafana. Le gardien lève les bras. Le public descend dans la gamme, anticipant le geste à venir d'une clameur plus sourde.

Zidane recule de trois pas. Il a la tête baissée, le regard rivé au ballon. Les bras s'écartent du buste. Pied gauche en appui, écrasé sur l'herbe. Tension. Le souffle long. Il faut penser au mistral. Bien doser la puissance de la frappe.

Tous le regardent : vingt et un joueurs, l'arbitre et ses deux assesseurs, les remplaçants, les entraîneurs, debout devant le banc de touche. Et soixante mille personnes, en arrêt, brusquement immobiles, attendant comme lui-même attend, les crampons plantés dans la terre, s'élevant soudain, jambe gauche en extension, épaules ramassées, accompagnant cette danse du football que jouent les pieds, le gauche en avant, le droit vers l'arrière, le plus loin possible, tandis que le regard ne quitte pas le ballon, à l'angle du sol.

Zidane tire. Puis, par-dessus le coude, regarde.

« La balle est montée en une parfaite trajectoire. À vingt mètres, ils l'attendaient tous. Je voyais une grappe de joueurs en vert et jaune, Masinga, au bord de la surface. Et, derrière, mes copains, Blanc, Desailly et Christophe. Le gardien est sorti. Il avait les bras tendus. Jackson s'était posé à la limite de la ligne de but.

Fish était devant. Il a sauté, exactement en même temps que Christophe. Le ballon est passé à un centimètre de sa tête. Et Christophe, derrière, collé à lui, a basculé la nuque sur la gauche, expédiant la balle au-delà des gants de Vonk, à droite, en plein dans la lucarne. »

But.

France : 1 – Afrique du Sud : 0.

Ils se sont tous retournés vers les cages. Il y avait de l'effroi dans l'œil du gardien sud-africain, comme une perplexité chez Dugarry, un immense étonnement chez Fish, qui restait la bouche ouverte.

Christophe Dugarry a fait un tour sur lui-même. Puis il est parti en courant, bras levés en direction du public, grimaçant à l'adresse de cette presse qui n'avait pas voulu de lui. Derrière, Desailly, hilare, essayait d'attraper son maillot. Sur le banc, Aimé Jacquet en claquait son carnet.

Zidane regarde tout cela, un peu à l'écart. Quelques jours auparavant, son copain a déclaré à la presse qu'il n'était pas fait pour marquer des buts. Il se souvient aussi de toutes les critiques que sa sélection a suscitées, la presse, le public qui l'a hué quelques minutes plus tôt, les ignominies proférées par tous ceux qui ont assuré que c'était lui, Zinédine Zidane, qui avait imposé son ami.

« On a dit ce qu'on a dit, et on dira certainement encore beaucoup, mais c'est quand même Christophe qui a ouvert le score pour l'équipe de France... »

Et Dugarry court toujours, tirant la langue à ceux qui l'ont humilié. Comme une danse de Saint-Guy son-

nant la revanche. Ses amis viennent à lui, bleu, blanc, rouge, l'embrassent sous les hurlements de la foule, ces cris, ces chansons, ces vivats scandés partout dans Marseille, dans toutes les villes de France.

À la reprise, le mistral joue contre les tricolores. Au ras du sol, les joueurs contrôlent le ballon ; en hauteur, le vent prend la relève. On tombe davantage, les gestes sont plus nerveux, plus violents qu'au cours de la première période. Touches. Corners. Zidane distribue les ballons et s'efface aussitôt, courant ailleurs.

« C'est mon rôle. Je dois inspirer le jeu, créer, inventer quelque chose. »

À la cinquante-troisième minute, il fonce au-devant d'un joueur sud-africain, tend la jambe gauche latéralement, loin, le plus loin possible, touche le ballon de la pointe de la chaussure, le projette entre les jambes d'Issa, offrant la passe à Dugarry qui shoote et marque.

Hors-jeu : l'arbitre de touche avait levé son drapeau.

Les Bafana Bafana deviennent plus nerveux. On s'empoigne. On se tient. Zidane est scotché par le capitaine de l'équipe d'Afrique du Sud, pris au maillot, bousculé, renversé, culbuté en tous sens, s'étalant, perdant le ballon, debout à nouveau, hurlant à l'adresse des agresseurs, regard mauvais, l'indignation.

« Je prends des coups, d'accord, mais je les rends. »

L'arbitre s'approche, bras tendu. Carton jaune. Le public siffle. Les drapeaux des poteaux de corner claquent au vent mauvais. Colère.

Deux minutes plus tard, Zidane surveille, à quelques mètres de la surface de réparation. Touche. Lizarazu passe. Dugarry réceptionne, sert Djorkaeff. Tumulte. Djorkaeff tire. Pierre Issa tente d'intercepter le ballon. Il trompe son gardien et marque contre son camp.

But.

France : 2 – Afrique du Sud : 0.

Le gardien reste au sol, le visage dans les mains.

Quatre-vingt-douzième minute. Dugarry tire un corner en direction de Thierry Henry, aussitôt assailli par une nuée de Bafana Bafana. Henry file vers la ligne médiane après en avoir éliminé un, se rabat sur la gauche, se retrouve face au capitaine et deux autres joueurs, passe, fonce, tire au ras de la cuisse du gardien qui s'est avancé, bras tendus, se couchant sur la balle qui lui échappe, à dix mètres des buts où Pierre Issa, malheureux, tente d'amortir du pied gauche et fait rouler du pied droit.

Jeu de pieds, jeu de vilains.

« On ne peut pas lui en vouloir, l'excuse Zidane. Il n'y avait pas grand-chose à faire. La balle, de toute façon, elle y était. Il a essayé de la dégager, et il l'a mise dedans... »

France : 3 – Afrique du Sud : 0.

Au stade Vélodrome, dans les tribunes, on scande IAM : « Ce soir, on vous met le feu. »

Dans le tunnel menant aux vestiaires, Vincent Candela apostrophe les joueurs : « Les Bafana Bafana ont chanté avant. Nous, on va chanter après ! »

Et il entonne un air de Gloria Gaynor que les autres reprennent aussitôt après lui, qui deviendra l'hymne de l'équipe de France, la chanson-mascotte que les Bleus, puis des millions de personnes, chanteront après tous les matches : *I will survive.*

Dans les vestiaires, Zinédine Zidane s'est assis à côté de Christophe Dugarry.

« Il n'avait pas digéré... Pendant des semaines, il avait été un zéro, un moins que rien, et en une minute il devenait un joueur exceptionnel... Il arrivait exactement la même chose à Aimé Jacquet. Je comprenais qu'ils aient les boules... »

Les vingt-deux sont restés tard au stade Vélodrome. Le mistral avait baissé la garde. Les journalistes aussi. Ils attendaient, en grappes, micros ouverts, visages ravis. Zidane a répondu aux questions posées, sans débordement – comme chaque fois.

« Vous avez confiance pour la suite ?

– Oui.

– Vous vous sentez plus fort qu'avant ?

– Quand on gagne, on est mieux sur le terrain.

– Vous pensez que l'équipe de France a une chance de remporter la Coupe du monde ?

– Je crois surtout qu'on peut faire quelque chose de bien...

– Vous avez été nerveux au cours de ce match...
– Quand je reçois des coups, j'ai du mal à ne pas répondre.
– Beaucoup doutaient avant la rencontre.
– Pas nous.
– Les critiques étaient...
– ... C'étaient les vôtres.
– Tout de même : la première mi-temps a été assez pénible. Laborieuse, même...
– Je ne le crois pas. Je pense que nous avons bien joué.
– L'équipe d'Afrique du Sud a été décevante.
– Ce n'est gentil ni pour elle ni pour nous.
– Aujourd'hui, il semble que les Bleus aient conquis un public. Ça vous surprend ?
– Non. Nous, on y a toujours cru. Le reste, c'est votre problème. »

Zidane a adressé un petit sourire aux journalistes rassemblés, puis, blouson blanc sur l'épaule, il a marché vers le car où les autres se regroupaient. Dans l'air, il y avait un goût de Méditerranée, le sel de la mer, la houle des vagues. Un parfum de bonheur.

Il pensait qu'en dépit de toutes les critiques les Bleus avaient fait un bon match.

« Ce n'était pas si facile. En face de nous, on avait une équipe aguerrie. On l'a toujours dominée : on a eu le ballon presque tout le temps. Finalement, oui, je trouvais qu'on était entrés dans la compétition par la grande porte. »

À minuit, l'équipe a pris la route. On chantait dans le car. On dansait dans les rues. Marseille était à la fête.

Partout, des lumières, des cris, des danses, des applaudissements. Et Zidane pensait : « Tout ça, c'est pour nous... »

À Mallemort, les femmes attendaient les joueurs. Elles portaient des tee-shirts aux couleurs du Mondial. Elles avaient inventé un couplet qu'elles chantèrent sur l'air de *Champs-Élysées* :

On a chanté, on a crié, on a pleuré, on s'est gelé,
Et finalement après les larmes vous avez marqué.
Et on a gagné.
On sera toujours avec vous
Pour aller au bout.

Ils ont dîné dans les caves de l'hôtel. À 3 heures du matin, ils ne dormaient pas encore.

Le lendemain, l'encadrement a mis en pratique la règle de base édictée par l'entraîneur : une coupe du monde ne se gagne pas à onze, mais à vingt-deux. Tirant les leçons du Championnat d'Europe, qui avait permis de vérifier combien ceux qui n'ont pas joué perdent rapidement le rythme de la compétition, Aimé Jacquet a exigé que ceux qui étaient restés sur le banc disputent un match dès le lendemain de la rencontre. Ainsi remplaceraient-ils sans trop de dommages les blessés et les expulsés, s'il y en avait – et il y en eut. Au Maroc puis en Finlande, cette règle avait été scrupuleusement appliquée : chaque membre de l'équipe s'était retrouvé au moins une fois sur le terrain.

À Marseille, moins de douze heures après la compétition, les titulaires se sont entraînés sur le stade municipal devant deux mille personnes. Les remplaçants ont pris la suite dans l'après-midi. Ils ont joué contre l'AC Arles, qui se préparait pour l'occasion depuis deux semaines. Score : 5-0. Avec un gage imprévu et très dommageable : Trezeguet a hérité d'une entorse à la cheville. Pourrait-il jouer le jeudi suivant, quatre jours plus tard, contre l'Arabie Saoudite ?

Le dimanche, tandis que les femmes et les fiancées repartaient de leur côté, les vingt-deux ont pris le car pour Marignane. Direction : Clairefontaine.

Marseille puis ses contreforts se sont effacés. Le calme a succédé aux chaleurs des villes et des autoroutes. Cependant, même sur les chemins de campagne, loin des trottoirs encombrés, des rues pavoisées, du sel de Marseille, les klaxons de la victoire se faisaient entendre, trompant la quiétude et le silence. Calé dans son fauteuil, Zidane songeait que lorsque ses copains et lui avaient gagné, dans son enfance, dans sa jeunesse, ils ne fêtaient pas la victoire dans des autobus-pullmans, des hôtels quatre étoiles, sur ces routes qui le conduisaient d'un paradis à un autre. Quand ils allaient sur le port, depuis les quartiers nord de la Castellane, ils descendaient en bus, quarante minutes d'un voyage surchauffé, sans ticket la plupart du temps.

Zizou pensait à son père. Il pensait à sa mère. Il regrettait de ne pas les avoir vus. Il mesurait le chemin parcouru à cela : cette fois, il n'avait pas eu le temps de passer à la maison.

Il habite Turin.

Le taxi qui conduit le visiteur depuis l'aéroport jusqu'à la demeure du champion du monde connaît bien la ville, la route et l'hôte qui attend.

La ville, il l'aime moyen. C'est le siège de Fiat et de la Juventus. La famille Agnelli, fondatrice de l'une, alimente l'autre.

Les bagnoles, le taxi s'en fout. Mais pas de « la Vieille Dame » du Stadio Delle Alpi : un des meilleurs clubs de foot du monde, vingt-cinq fois champion d'Italie, multirécidiviste en Coupe d'Europe et ailleurs. Comme tous les Turinois, le taxi est un *tifoso* dans l'âme.

La route, il l'emprunte chaque fois qu'il faut aller chercher un nouveau venu.

L'hôte qui attend, il le vénère : c'est le meneur de jeu de la Juventus. Pendant la demi-heure que dure le trajet, depuis les autoroutes circulaires bordant les pistes jusqu'aux briques rouges des quartiers ouvriers, il ne parle que de lui. Il continue, imperturbable, pendant la traversée du centre, alors que vitupèrent les klaxons,

grondent les autobus, zigzaguent les Piaggio italiens. Lorsque les façades noircissent, à l'approche des usines, il renchérit avec force truculence et autant de gestes. Se calme à peine avec le passage du Pô, la traversée des ponts, la montée vers la verdure et les demeures particulières, à l'orée des beaux quartiers. Freine, pilant presque, alors qu'une petite voiture descend de la colline, et s'écrie, pouce dressé vers l'arrière : « *La signora Zidane e il suo bambino !* »

Puis s'arc-boute sur son volant pour arriver plus vite chez « *il mio amico e il migliore giocatore del mondo, Zinédine Zidane* ».

Tant pis si le passager ne comprend pas l'italien.

Le sésame est un portail en bois ouvrant sur plusieurs maisons nichées sous les arbres. La route en lacet meurt là, au cœur de la banlieue chic de la ville. Après, les pelouses glissent de palier en palier jusqu'à d'autres jardins qui se fondent plus bas, dans le brouillard d'un mauvais après-midi du mois d'avril. Il pleut. Il bruine.

Zidane ouvre la porte puis s'efface, comme d'habitude, mais pour une autre raison : il est au téléphone. Il disparaît dans une chambre, lit double très large, Tintin au mur, presque aussi haut que le portrait du n° 10 sur la corniche, à Marseille.

Mais c'est en bas que les choses se passent. Dans une vaste pièce aux baies vitrées donnant sur un jardin où les jouets d'enfant se répandent comme des feuilles, montent en balançoires, glissent en toboggans, se dispersent en cubes, en ballons, en peluches... À l'intérieur,

une grande télé s'encadre entre deux piliers supports vidéo remplis jusqu'à la gueule de dessins animés. Pour Enzo et Luca.

Dans un angle trône une vitrine pleine de coupes, de médailles, de rubans tricolores, de coffrets, or, argent, bronze. Pour Zidane.

Cette fois, il est sans marque : pantalon de ville beige, pull noir. Rasé de près. Disponible car jouant peu : depuis les quarts de finale de la Ligue des champions contre l'Olympiakos, à Athènes, il ne s'est pas remis de sa blessure.

« Il faudra peut-être qu'on m'opère... »

Il s'assied au coin d'une table, aussi discret chez lui qu'il l'avait été chez les Bleus, à Clairefontaine. Comme s'il devait se dissimuler, se faire oublier, répondre seulement au téléphone qui sonne sans interruption et qu'il décroche sans marquer la moindre exaspération.

Il dit « tu », il dit « vous », c'est un journaliste pour une interview, un ami, sa femme, Alain Migliaccio, l'agent fidèle, son copain taxi qui veut savoir à quelle heure décolle l'avion du retour, un type de la Juve, une erreur... Il répond, français, italien, bref, aimable, pas pressé alors qu'à l'évidence il souffre : cette vie-là n'est pas faite pour lui. Il s'efforce de donner à tous, il ne veut pas froisser, il ne monte jamais le ton. Mais comme cela devient impossible, il décide de ne plus décrocher. Le téléphone sonne dans le vide, sans cesse.

« Il va falloir que je change de numéro... »

Il se penche et, à voix très basse, avoue qu'il est un peu paumé parce qu'il déteste tout ce qui lui arrive.

« Ce bruit, ce mouvement autour de moi... Ce n'est pas ma nature. On me prend pour une star alors que je voudrais être le plus discret possible... »

Après le Mondial, alors que d'autres joueurs roulaient des patins aux objectifs des photographes, Zidane essayait de se planquer sur une île au large des côtes espagnoles. On l'a peu vu. Il passe la plupart de ses vacances en mer, sur des bateaux de location où les paparazzi ne peuvent monter à l'abordage. À Marseille, il est si attendu, si désiré, qu'il se montre à pas comptés.

« L'important, c'est mon métier. La notoriété ne m'intéresse pas. Il faut lui résister. Je m'efforce de garder la tête sur les épaules, de ne pas faire n'importe quoi. J'ai eu de la chance, voilà... L'opportunité d'être le meilleur... Mais c'est difficile de courir sans cesse pour récupérer du temps. Le temps, c'est ce qui me manque le plus. Je ne peux pas être footballeur professionnel, bien gagner ma vie, faire ce que je veux, aller où je veux, prendre le temps... »

Le plateau de la balance est plus bas que terre. Zidane se penche sur lui-même et rétablit l'équilibre : « Évidemment, je ne me plains pas... Ce qui m'arrive est vraiment extraordinaire. »

Il baisse le visage ainsi qu'il fait chaque fois qu'il réfléchit, hoche la tête sans parler, n'écoute plus, calfeutré en lui-même. Puis se redresse et ajoute seulement : « Quand on pense à d'où je viens... »

Années 80, Marseille, place Tartane

C'est une place en béton à la Castellane, dans les quartiers nord de Marseille. Cent mètres de long, trente de large. À gauche, une galerie ouverte ; des poteaux ocre ; une boulangerie fermée ; un magasin de presse fermé ; l'Association des jeunes de la nouvelle vague, fermée ; une pharmacie fermée ; une épicerie et ses fruits à l'étalage.

Un passage couvert, large et graffité (*Omar libre, Marabou Igor, Victoria*) conduit à des immeubles à volets bleus, paraboles et linge suspendu. Un parking, une voiture désossée. Des vallonnements en pierre pour le cross et le VTT. Des grilles à toutes les fenêtres des rez-de-chaussée. Partout, des enfants, des adolescents, blacks. À deux sur des scooters crapahutant. Assis sur la pierre. S'interpellant joyeusement.

De l'autre côté de la place Tartane s'élève une haie d'immeubles blancs.

« On a d'abord habité là, au 7. »

Plus loin, dans le sens de la longueur, une haute tour borde la route.

« D'habitude, ce sont les plus pauvres qui habitent les tours. C'est comme ça aux Minguettes. Chez nous, elle abrite les plus riches. »

Entre la place et la tour, bas sur pattes et grillagé de partout, s'élève le centre social de la Castellane. Plus loin, il y a une école. Et, à cinq cents mètres, la clinique où Zidane est né.

« J'ai grandi là. C'est mon quartier. Le plus important de Marseille : six mille habitants. »

Il y en a d'autres, très proches, mais ils sont plus petits. Ils n'ont pas la réputation de la Castellane.

« On disait que le nôtre était le plus difficile. À cause des histoires, des violences, des bagarres... Il y en avait, c'est vrai. Mais on retrouve les mêmes dans d'autres banlieues, celles de Lyon ou de Paris. Il suffit qu'une bande de six ou sept change de quartier ou aille au centre-ville. Pour une fête ou un tournoi de foot. Après, il arrive que ça dégénère. Les potes s'en mêlent. Puis les frères. Les familles, aussi. Alors, c'est la baston. Parfois, elle devient grave. Parfois, elle s'arrête aussitôt. »

Il a toujours vu venir les bagarres.

« Je suis attentif à tout. »

Il savait se défendre : il a fait du judo jusqu'à onze ans. Son prof voulait même qu'il devienne judoka. Pour autant, il évitait de se battre. Il détestait les histoires.

« Quand je n'aime pas les gens, j'en reste au " bonjour-bonsoir ". Je ne suis jamais méchant. Aujourd'hui, mais hier aussi, quand les occasions de castagne étaient

plus nombreuses, j'étais un élément modérateur. J'essayais de calmer les plus nerveux. »

Certains de ses potes étaient des « durs » : ils y allaient.

« Parfois, je suivais. Je n'étais pas le premier, et pas le dernier non plus. Entre les deux. Genre sixième sur dix... »

Ses meilleurs copains s'appelaient Baba, Malek, Doudou, Mohammed, Nasser, Jean-François... Copains de classe, copains de rue.

« Je n'ai jamais souffert du racisme puisque, quand j'étais petit, tous mes potes étaient maghrébins ou étrangers. Après, je n'étais pas dans des milieux où les gens étaient racistes. Aujourd'hui, j'en rencontre parfois. Quand on vient me demander un autographe, par exemple. Je sens les personnes racistes. Mais je signe quand même : je ne pense pas aux parents, mais aux enfants qui seront contents d'avoir ma signature... »

Il jouait avec ses copains de tous les pays à des jeux de quartier, qui parfois étaient violents. L'as balle, par exemple.

« La règle, c'était de ne jamais sortir de la Castellane. On prenait une balle de tennis. On tirait au sort le premier qui l'aurait. Après, tout le monde filait. Le joueur qui avait la balle devait en toucher un autre. Et celui qui la récupérait, pareil. Ensuite, c'était à son tour de chercher un mec de la bande et de le toucher avec la balle. Ainsi de suite, pendant deux heures. »

Au bout de deux heures, celui qui se retrouvait avec la balle entre les mains avait perdu.

« Il était mort. On le ramenait au point de départ, sur la place, on le mettait au centre et on le tabassait. Le massacre. Plus d'une fois, je me suis retrouvé au milieu. J'ai pris des sacrés coups. »

Il y avait aussi la cérémonie des nouvelles baskets.

« Quand on avait une paire de tennis neuves, il fallait qu'elles soient baptisées. On se retrouvait place Tartane, autour de celui qui avait les pieds neufs. On lui disait bonjour. Pas avec la main. Avec la semelle. Un coup sur la basket. On lui passait dessus à tour de rôle. Le but, c'était que la chaussure n'ait plus l'air impeccable. Au début, ça commençait toujours comme un jeu. Il arrivait que le jeu tourne à la bagarre. Parce que certains, au lieu de baptiser la basket, la massacraient carrément. Mais ce n'était jamais bien méchant... »

La vie de l'enfant Zizou, c'était passionnément la place Tartane, beaucoup le centre commercial Continent, un peu les Nouvelles Galeries (pour l'achat des baskets), et pas du tout l'école.

« Le collège était à cinq cents mètres. On y allait en bande. J'avais tellement le ballon dans la tête que la classe, ça me passait carrément au-dessus. Les maîtresses m'aimaient bien parce qu'elles me trouvaient mignon. Elles disaient que j'avais un regard attendrissant. Mais je ne travaillais pas. Si j'avais voulu, j'aurais pu bosser. Le problème, c'est que je ne voulais pas. Les profs de maths et de français le répétaient toujours à mes parents : " Ce n'est pas qu'il ne peut pas, c'est qu'il ne *veut* pas. " Je me laissais aller. J'aimais bien qu'on me remarque. J'étais moins timide, moins réservé qu'aujourd'hui. Le seul

moment que j'attendais, c'était la sonnerie de fin des cours pour retrouver mes copains sur la place. »

Il a dix ans, onze ans, douze ans... Un petit gamin au regard lumineux. Il n'est pas bien épais. Futé, malin, rigolard. Assis sur le béton, ses potes autour de lui. Il n'est pas chef de bande : dans la bande, il n'y a que des chefs.

« Quand on ne jouait pas, on parlait, on déconnait, on se bagarrait. »

Oui, mais ils jouaient presque toujours. L'après-midi, le mercredi, le temps des vacances. Ils partaient un peu en colo, pas trop, les jours d'été s'assoupissaient, traînaient en longueur. Les parents n'avaient pas de congés, les enfants restaient sur le carreau de la place Tartane. Deux mois et demi l'été. Le ballon rassemblait tout le monde. Les règles sont simples, on y joue seul, à trois, à six, à vingt-deux. Ce n'est pas cher. Le foot, c'est presque donné à tout le monde. Les enfants avaient le temps d'apprendre : ils sont devenus doués.

« J'avais suivi les traces de Nordine, mon frère, qui était un caïd du ballon... »

Quand ils jouaient à trois ou quatre, ils choisissaient un passage couvert donnant sur la place, contigu à l'immeuble.

« Si on était nombreux dans les équipes, on allait sur le béton de la place Tartane. Les pelouses, on ne savait même pas ce que c'était. On mettait des pots pour marquer les limites. Les cages, c'étaient des cailloux, des habits, n'importe quoi... Tout ce que j'ai appris dans le ballon, je l'ai appris là. Dans la rue. Avec mes

potes, on cherchait toujours à inventer une nouvelle feinte. Celui qui avait découvert quelque chose devait le montrer à tous les autres. Ce geste-là, on le répétait jusqu'à ce que chacun le fasse bien. C'était à qui réussirait le mieux. Moi, j'étais comme les autres : je prenais un ballon, et j'inventais des trucs. C'est ça, le football de rue. »

Au bord de la place Tartane, faisant face au centre social et à la grande tour, il y a trois petits immeubles de deux étages chacun. Le 26, le 28 et le 30. Après avoir habité au 7, les Zidane ont déménagé pour le 28. La fenêtre de la cuisine donnait sur le terrain de jeux. De leur observatoire, les parents surveillaient leurs enfants. Rien ne les rassurait plus que de les voir avec un ballon aux pieds.

« Quand on a le nez planté sur une balle, personne ne vous regarde de travers. Personne ne vous cherche. Dans les quartiers, il suffit parfois d'un coup d'œil pour que tout démarre. Après, ça va très vite... Comme je jouais toute la journée, je n'avais pas le temps de m'occuper d'autre chose. Le foot, ça m'a évité de faire des conneries. »

Les parents acceptaient que leurs enfants jouent en bas parce que s'ils voulaient les faire monter, il leur suffisait d'appeler par la fenêtre. Ils ne les laissaient jamais seuls dans le quartier.

« Quand ils allaient faire des courses, ils me disaient : " Toi, tu viens avec nous. " Ça ne me plaisait pas du tout. Je ne voulais jamais partir. Je me mettais à pleurer. La plupart du temps, je me retrouvais chez nous... »

L'appartement était assez petit. Il n'avait qu'un seul luxe : une porte blindée. À gauche de l'entrée, il y avait la cuisine, avec vue sur la place. Puis venait une minuscule pièce double séparée par une poutre au plafond : le salon-salle à manger. Après, le couloir faisait un angle. Nordine et Farid dormaient dans la même chambre. Zinédine était avec son frère aîné, Djamel.

« On avait deux petits lits, une commode, et des posters de Michel Platini et d'Enzo Francescoli. Ma sœur Lila avait une chambre pour elle toute seule. Elle était notre fille unique. Le centre du monde. »

Ils allaient au même collège. Comme Lila était très forte en classe, ses parents la laissaient s'occuper des devoirs de Zinédine – Yazid pour la famille.

« Pour moi, c'était une cata : elle refusait que je sorte tant que je n'avais pas fini. »

Il se vengeait sur le chemin de l'école.

« Je faisais des trucs avec elle, une vraie folie. Elle aussi, mais moins souvent. Une fois, à la sortie des classes, j'étais avec mes copains et elle avec une copine. Je lui ai tiré une tomate, ou une pomme pourrie, je ne me souviens plus très bien. En plein dans la tête. Elle s'est retournée et elle m'a vu. Je rigolais comme un malade. À la maison, ça a été terrible. Elle voulait me tuer ! »

Premièrement, parce qu'il lui avait balancé la tomate ; deuxièmement, parce qu'il avait ri ; troisièmement, parce qu'il lui avait balancé la tomate et qu'il avait ri devant tout le monde.

« Surtout ses copines ! »

Quand elle était seule à prétendre l'empêcher de sortir, Yazid tirait quand même sa révérence. Hélas, souvent, elle était soutenue par Farid, le grand frère.

« Il était très sévère. Il me disait : " Tu ne sors pas ", et je ne sortais pas. Il ne me faisait pas peur, mais je l'écoutais. Je le respectais. Je ronronnais dans mon coin, c'est tout. Je l'engueulais intérieurement. J'avais entre dix et treize ans, et je croyais que c'était injuste. Aujourd'hui, je sais qu'il avait raison. Et mes parents aussi. Je ne pensais qu'à jouer. Il fallait bien m'obliger à faire autre chose... »

Il a eu trois vélos. Le premier était minuscule. On avait acheté le deuxième cinquante francs d'occase à un copain. Le troisième avait été offert par le Père Noël du magasin où travaillait son père.

Les peluches : « Je ne savais même pas ce que c'était. »

Les petites voitures : « J'ai dû en faire rouler quelques-unes... »

Le ballon : « Il n'y a que ça qui m'intéressait. »

Et aussi, ce qui allait autour : les habits de footballeur, les chaussures.

« Une nouvelle paire de baskets, c'était le paradis... »

Il les soignait. Il les protégeait comme un trésor. Il refusait qu'elles s'endorment avec les autres chaussures, dans une armoire ou ailleurs. Il les cachait sous son lit, à portée de main.

« Les baskets, quand j'étais petit, c'était ce qu'il y avait de plus beau, le cadeau que je préférais. Mon papa m'en achetait de temps en temps. Cent cinquante

balles la paire. Puis, quand j'ai grandi, j'ai eu des chaussures de foot. Je me souviens d'une paire de Kopa que j'ai eue pour mes douze ans. Elles valaient quatre cent cinquante francs. Pour me les offrir, mon père a économisé pendant un an. Son porte-monnaie a eu mal ! Mais moi, je les ai reçues comme dans un rêve. Ces chaussures m'ont beaucoup marqué. »

À Noël, Yazid avait parfois un ballon. On le mettait sous l'arbre. Pas toujours, parce que quand il était tout petit, il n'y avait pas de sapin. C'est venu après. D'abord un arbre minuscule, puis un autre, un peu plus haut. Il a grandi avec les années et avec les enfants. Mais il n'a jamais atteint la taille adulte.

« Les cadeaux, il n'y en avait pas beaucoup : un pour chacun, basta. Ça me convenait : je ne sais pas pourquoi, mais je n'aurais pas aimé avoir tout quand j'étais petit... »

Le plus grand cadeau qu'ils aient reçu, ses frères, sa sœur et lui, c'est un type qui l'a apporté un jour qu'ils étaient tous réunis pour l'attendre. Une caisse imposante et très lourde. Yazid avait dix ans. Il suivait attentivement les gestes du vendeur qui déballait sa marchandise. Il avait hâte de savoir comment ça marchait, si c'était vraiment mieux que le noir et blanc auquel ils étaient habitués.

« Quand on l'a vue, la télé en couleurs, on est restés muets comme des carpes durant tout le temps qu'il a fallu pour brancher les câbles, mettre en marche, faire les réglages. »

Après, pendant des semaines, sitôt qu'il était tout seul, Yazid s'asseyait bien en face et il allumait la télé.

Il prenait la télécommande. Il choisissait le spectacle le plus coloré et il appuyait sur les boutons pour rougir encore plus les rouges, noircir les gris et voir disparaître les blancs.

« La télé, on l'avait mise dans le salon, à côté de la salle à manger. En face des canapés où on s'asseyait. Il y en avait trois, tous en tissu : deux de deux places et un de trois places. Les plus petits étaient pris par un de mes frères et par mon père – quand il était là. Ma maman s'asseyait dans le plus grand. Je me mettais à côté d'elle. Elle me berçait. Les autres s'installaient sur des chaises. On regardait la télé ensemble. C'était plus facile que de parler : chez nous, on ne discutait pas trop. Sauf le papa et le grand frère. »

Ils regardaient « Stade 2 » et toutes les émissions sportives. Quand c'était fini, ils passaient à table.

Ils ne mangeaient pas en même temps. Il n'y avait qu'une table, elle était ronde, trop petite pour eux tous.

« Comme on n'entrait pas à sept, on y allait à tour de rôle. Mon papa, toujours le dernier, sauf quand il devait se dépêcher pour repartir au travail. Ma maman, la dernière aussi. Mes frères et ma sœur, avant. Moi, toujours avec mon papa. Je m'asseyais à côté de lui, et quand j'avais fini, j'allais sur un canapé, devant la télé. On passait du canapé à la table, de la table au canapé, du canapé au lit. »

Dans la nuit, Yazid s'éveillait parfois en criant. Il avait chaud. Il sortait d'un cauchemar.

« Mon papa... »

Smaïl est arrivé d'Algérie le 17 septembre 1953, avant la guerre. Il voulait tenter sa chance en France.

« Il a toujours travaillé dur. Il faisait les trois-huit au magasin Casino, comme conducteur d'engin puis comme gardien. Il travaillait une semaine le matin, une semaine l'après-midi, une semaine la nuit. Le samedi, et aussi le dimanche. Il ne prenait qu'une journée de repos dans la semaine, parfois le lundi, parfois le mardi... Tout ce temps pour un peu plus que le salaire minimum. C'était très difficile. »

Souvent, le petit garçon allait voir son papa à l'entrepôt. Il restait avec lui dans sa cabine, au bord de la route. Puis il le laissait partir faire sa ronde, derrière les grilles.

« J'aimais bien le retrouver à Casino, savoir ce qu'il faisait, où il était. J'étais très inquiet pour lui. Quand je n'avais pas d'enfants, j'avais peur pour mes parents. Surtout mon père, car ma mère était à la maison. Elle, je la voyais beaucoup. Je passais mon temps à l'embêter – gentiment. Je l'écoutais moins que mon père. Elle se mettait plus souvent en colère. Lui, il était rarement avec nous. Je pensais sans arrêt à lui. Quand il travaillait la nuit, de minuit à 8 heures du matin, je ne dormais pas. Je faisais des cauchemars terribles. Souvent, je me réveillais en hurlant, et toute la maison m'entendait. Je criais : " À l'assassin ! " »

Pour Zidane, la place Tartane est le plus bel endroit de sa jeunesse, et son papa le plus beau personnage de son enfance.

« C'est un homme entier. Un vrai. Il est magnifique comme la vie. »

Les gens l'aimaient. Quand son fils l'accompagnait pour faire les courses à Casino, il était heureux de le voir avec ses collègues de travail : ils l'accueillaient toujours avec beaucoup d'amabilité.

« Mon père est maghrébin. Il aurait pu avoir des problèmes avec les autres. Or, cela ne s'est jamais produit. Il respectait tout le monde, et tout le monde le respectait. Parce qu'il était disponible et serviable... »

À la maison, il n'élevait pas la voix. Il criait encore moins. Il suffisait qu'il lève les yeux sévèrement pour obtenir ce qu'il voulait de ses enfants.

« Il n'a jamais porté la main sur moi. Lorsqu'il était très en colère, le pire qu'il ait fait, c'est de me pincer. Il m'attrapait par le bras pour m'empêcher de partir, et il me tenait la cuisse entre le pouce et l'index. Il me punissait ainsi lorsqu'il estimait que j'avais fait quelque chose de très grave. Mais c'était rare. »

Le plus grand plaisir de Smaïl, c'était de couper les cheveux de ses enfants. La mère était la spécialiste des ongles. Le père s'occupait des tignasses. Il tenait par-dessus tout à cette opération. Elle constituait un vrai rituel. Il considérait que la coiffure traduisait le respect que l'on se porte, et donc le respect que l'on porte à autrui.

« Une fois par mois, à tour de rôle, nous y passions tous. Quand c'était fini, mon papa avait le sentiment d'avoir accompli un chef-d'œuvre. Pour nous récompenser de lui avoir permis de le faire, il nous glissait une pièce de deux ou de cinq francs dans la main. Et il disait : " C'est pour toi, mon fils. " »

Il surveillait particulièrement la longueur des pattes. Les pattes, dans son esprit, c'était un signe de virilité. Un homme doit avoir des pattes.

« Aujourd'hui, si j'en porte, c'est pour lui. Bien sûr, il ne me demande plus rien. Mais, quand il estime qu'elles ne sont pas à la bonne hauteur – la longueur idéale, selon lui, c'est la moitié de l'oreille –, il me dit quand même : " Mon fils, tes pattes sont un peu courtes. " Alors, je les laisse pousser. »

À la table familiale, Smaïl parlait peu. Il ne reprochait rien à ses enfants. Quand l'un de ses garçons était triste, il lui disait : « Ce n'est rien, mon fils. »

Aujourd'hui, il est beaucoup plus bavard. Il converse pendant des heures avec son enfant footballeur. De son pays, notamment. Il lui dit : « Ici, on n'a pas le droit de se plaindre, mon fils. » Il le conseille. Il n'aime pas le voir jouer quand il est blessé. « Fais attention à toi ; si tu es fatigué, repose-toi... » Il le protège comme il le faisait naguère.

Quinze ans après, il se souvient : « Je partais à l'usine pour donner à manger aux enfants. Leur mère était là pour les aider à marcher. Si un gosse toussait, je ne dormais pas. Quand je prononçais un mot un peu trop fort, je me demandais : " Pourquoi ai-je dit ce mot ? " Je ne les frappais jamais : si vous frappez un enfant, vous risquez de lui faire mal. S'ils sont en paix, ils ne souffriront même pas des maladies. »

Il disait cela, et il le dit encore. Yazid l'écoute toujours. Il éprouve une immense admiration pour lui. Son père ne s'est jamais trompé. « Il détient la vérité. Tout ce

qu'il m'a dit quand j'étais enfant, c'est vrai. Il m'a mis sur le droit chemin. Ce que je suis, je le lui dois. »

Et, plus encore : « C'est son chemin que j'essaie de suivre. J'aimerais être un peu lui. »

Enfin : « Quoi qu'il arrive, mon père sera toujours avec moi. Ce qu'il m'a appris, c'est la voie de Dieu. »

Le silence est lourd dans la maison de Turin. Mais il n'y a aucune tristesse dans la voix, nulle gravité dans le ton. L'ombre du père a recouvert les sonneries des téléphones, les allées et venues d'une dame qui passe derrière, dans la grande pièce.

Zinédine Zidane se lève. Il quitte son coin de table et se dirige vers l'escalier. Il s'arrête devant la télé et montre l'écran.

« À Marseille, dans notre appartement, quand il était présent, mon père regardait toujours les informations à 13 heures et à 20 heures. Moi, je quittais la pièce. Aujourd'hui, quand je suis là, je regarde toujours les informations à 13 heures et à 20 heures. »

Et il quitte la pièce.

Quand il revient, il porte un enfant dans les bras. Luca. Il n'est plus champion du monde. Il est un père jouant avec un bébé de onze mois. Ce n'est pas le même père, ce n'est pas le même gamin ; dehors, il y a un jardin, une pelouse, et pas une place de béton. Zidane le sait.

« Aujourd'hui, dit-il en reprenant sa place à la table, son fils sur ses genoux, je peux offrir aux miens tout ce qu'ils veulent. Mes parents n'ont pas eu cette chance. Rien que pour cela, ils sont fiers de moi. »

Il ajoute, élevant légèrement la voix pour couvrir les gazouillis du bébé : « Ils savent très bien que je n'ai pas changé. »

Les potes de Marseille le savent aussi. Ils sont une quinzaine à accueillir Yazid quand celui-ci revient au bercail. Ils ne jouent plus à l'as balle, ils ne baptisent plus leurs baskets d'un coup de semelle bien appuyé. Mais ce sont les mêmes. « Mes meilleurs potes. Ceux du quartier, ceux de l'enfance. »

Ils n'attendent pas leur copain comme un nabab qui aurait été cueilli ailleurs après avoir poussé sur place.

« *Monsieur* Zidane, ils n'en ont rien à foutre. Quand je reviens au quartier, c'est " Salut, Yazid ; ça va, ta mère ? ", et le discours de quand on était petits : les conneries des quartiers nord. »

Il n'est pas le type qui serait parti et qui aurait changé, qui aurait pris la grosse tête.

« Je suis le mec qui revient de temps en temps et avec qui tout repart comme avant. C'est pour ça qu'ils sont mes potes. Si leur comportement changeait, ça ne me plairait pas. Pour eux, je ne suis pas Zinédine Zidane. Je suis Yazid, leur copain d'enfance. »

À un détail près : il ne joue plus avec eux. Et il le regrette. Beaucoup. Amèrement. C'est dit dans un nuage de cafard, avec le regard vague, au loin : « Si j'étais plus souvent là-bas, j'aimerais bien faire une partie avec eux, jouer comme avant... Mais je suis tellement épuisé par ce que je fais en

Italie ou avec l'équipe de France... par ce foot... Ça me manque. Ce n'est pas la solution. »

Il se lève et fait les cent pas dans la pièce pour calmer Luca dont les piaillements ont suppléé le grelot du téléphone.

« Oui, mes potes me manquent. Je ne vais pas assez les voir. Le foot, au niveau où j'en suis aujourd'hui, m'empêche de m'amuser beaucoup. Je ne rigole plus avec mes copains. C'est fini. »

Il confie Luca aux bras de la dame qui passait dans la pièce. Il se plante devant la fenêtre et observe, bras croisés, la pluie danser sur le feuillage de son jardin. On ne sait pour qui il parle. Sans doute pour sa bande de la place Tartane.

« Ça ne reviendra jamais comme quand j'étais petit. Plus tard, peut-être. Mais ce n'est même pas sûr. »

Il se retourne et redresse la barre d'un coup de tête énergique : « Je savais que ça se passerait comme ça. C'est un choix. Je regrette certaines de ses conséquences, et ça doit être normal. Mais ce n'est pas parce que je suis devenu un joueur de foot professionnel et parce que je gagne bien ma vie que je vais tourner le dos à mon passé. Surtout pas. »

Un sourire, maintenant, éclaire son visage.

« Je suis très fier d'être né et d'avoir vécu dans mon quartier. J'ai retenu ce qu'on dit là-bas : on doit toujours aller chercher ce qu'on veut. »

Il conclut, dans un hochement de tête : « Surtout quand on est d'ailleurs. Alors, il faut être deux fois plus fort que le Français. »

Silence. Puis, comme une goutte d'eau sur la nervure d'une feuille : « Oui, j'ai dû travailler deux fois plus parce que j'étais fils d'immigré. »

Zinédine Zidane a dix ans. Son frère Nordine joue au foot à Saint-André. Lui, il signe sa première licence à l'US Saint-Henri, non loin de la Castellane. Il porte short noir et maillot rouge. Il est un peu plus grand que la moyenne de ses copains, longiligne, gracieux dans le mouvement, rieur, le sourcil barré par la frondaison des cheveux.

Saint-Henri est un club de quartier. Ses dirigeants sont des bénévoles. « Ils avaient une passion incroyable. C'est ce qui manque le plus souvent au foot... »

Eux, les parents et les joueurs, font avec les moyens du bord. « On manquait de cars. Souvent, c'était mon père qui nous emmenait. Il avait une R12 break. On montait à dix : deux devant, quatre derrière, quatre dans le coffre... »

Dans la voiture, c'est le cirque. On crie, on s'amuse, on fait des blagues. Assis au milieu de la petite troupe, Yazid traque le gros mot. C'est l'angoisse chaque fois. Son père ne supporte pas les grossièretés.

« Il a toujours détesté qu'on parle mal. Quand j'étais avec lui et qu'il discutait avec des gens qui lâchaient des injures, je disparaissais. Je ne voulais pas augmenter sa gêne. Après, il se détendait. Il se disait : " Mon fils n'est pas là, c'est bien pour lui... " Quand nous étions ensemble avec mes copains, je faisais attention, je ne voulais pas qu'ils blessent mon père. »

Un père déjà en admiration devant son gamin. Yaz est encore en culottes courtes, et il montre un courage des plus impressionnants. Smaïl se souviendra longtemps de cette nuit où, après une compétition de judo, il a ramené son fils à trois heures du matin pour le voir se relever à six afin d'assurer un match de foot à huit. Le minot avait enfilé sa tenue. Il se tenait dans le couloir, entre la salle de bains et la chambre de ses parents. Il avait ses chaussures à la main.

« On y va, papa !

– Tu as dormi seulement trois heures...

– Oui, mais on y va quand même.

– Tu as les yeux rouges...

– S'il te plaît, papa ! »

Le break R12 a déposé le père et l'enfant sur le terrain. Le père est resté. L'enfant a joué. Il a marqué. Il a rejoué. Il a marqué de nouveau. À la troisième rencontre, Saint-Henri a fait match nul. À l'heure du déjeuner, Yazid était épuisé.

« Je t'embarque, a dit Smaïl.

– Vous ne pouvez pas nous faire ça ! s'est écrié l'entraîneur.

– Et pourquoi je ne le ferais pas ?

– Parce que si Yazid s'en va, l'équipe n'existe plus. Le tournoi est perdu.

– Tant pis pour le tournoi », a répondu le père, définitif.

Le break R12 a repris la route du matin dans l'autre sens. L'équipe de Saint-Henri a perdu le tournoi.

Peu après, Zidane a entamé la deuxième période des matches de l'enfance.

« C'était à Septèmes, au nord de Marseille, sur la route d'Aix. Un niveau plus élevé que Saint-Henri. Surtout, un tremplin pour moi... »

Aux Sports olympiques de Septèmes, Zinédine Zidane, quarante-trois sélections, deux fois champion d'Italie, vainqueur de la Coupe intercontinentale et de la Supercoupe d'Europe, Ballon d'or, champion du monde, est passé de poussin à pupille.

Sans mal.

« J'ai enfilé le maillot jaune et rouge de l'équipe, et j'y suis allé... »

Le premier entraîneur s'appelle Robert Centenero. On le surnomme « Décapotable » parce qu'il a un toit ouvrant au-dessus de la tête : une calvitie qui fait parler d'elle. C'est lui qui a remarqué Yazid à Saint-Henri, et lui qui a bataillé pour que le directeur du club accepte le transfert. La première fois qu'il est venu chercher son poulain à la Castellane, il a récupéré sa voiture en piteux état : on lui avait crevé les pneus.

« L'équipe s'entraînait au stade Pierre-Bechini, près du club. Le club, c'était une baraque en bois avec le nom écrit au scotch rouge sur la façade... J'y suis resté jusqu'à l'âge de quatorze ans. »

Centenero donne le relais à Loïc Fagon, et le pupille devient minime. Il s'entraîne tous les mercredis. Il fait un match le samedi ou le dimanche. Il voyage.

« On est allés dans les Alpes, et aussi à Perpignan. Chaque famille a donné cinquante francs pour la location du car... La plupart de mes copains n'avaient jamais quitté Marseille. »

Il se fait remarquer pour deux raisons : excellent joueur, forte tête. Bon camarade, aussi. Farceur. Peu bavard. Respecté par ses entraîneurs et ses camarades. Pousse le ballon de manière iconoclaste. Premier en passements de jambes. Premier en dribbles. Impulsif. Donne toujours le ballon aux autres. Inégalable sur le plan technique. Semble se moquer des règles pour mieux les transgresser...

En 1986, il joue en cadet première année sous la conduite d'Alain Lepeu. Il doit disputer le Championnat de Ligue. Smaïl vide sa bourse pour lui offrir deux stages. Il est dixième au classement général après avoir marqué trois buts et fait trois passes : rien d'exceptionnel.

À la fin de l'année, il est convoqué pour trois jours au CREPS d'Aix-en-Provence.

« C'est là que j'ai été repéré. »

Il est ailier gauche dans une équipe composée des meilleurs cadets de la région. Sa prestation n'est pas formidable, probablement parce qu'il ne joue pas à sa place. Mais un homme le remarque : Jean Varraud. Il est recruteur pour l'AS Cannes. Il parle du jeune homme au directeur du centre de formation du club : Gilles Rampillon.

Le 11 janvier, les cadets de Septèmes jouent à Saint-Raphaël. Zidane est libero. Parmi les spectateurs, deux hommes ne le quittent pas des yeux : Varraud et Rampillon. Le jeu de Zidane est incomparable.

« Il paraît que je faisais des petits ponts, des roulettes... Que je m'amusais dans ma surface de réparation... »

Jean Varraud est subjugué. Jamais il n'a vu un tel talent. Un tel génie de la balle. Un jeu de pieds si remarquable.

« Il trouvait que j'en voulais. Et aussi que j'avais du courage. »

Il propose au joueur de rester une semaine à Cannes. Yazid téléphone place Tartane. Smaïl donne son accord.

« J'étais venu à Cannes pour huit jours. J'y suis resté six ans. »

C'est à ce moment-là seulement que les parents de Zidane ont commencé à penser que leur fils ferait peut-être une carrière de professionnel. Jusqu'alors, les entraîneurs avaient dit et répété qu'il jouait très bien au foot. Mais personne n'avait envisagé mieux. Cannes était un club de première division. C'était beaucoup plus sérieux que les classes de l'enfance, à Saint-Henri et à Septèmes.

Il avait fallu convaincre Malika. À cette époque, Cannes n'avait pas encore de foyer, et la mère de Zidane refusait de laisser partir son fils loin d'elle. Elle n'accepta que lorsqu'une famille d'accueil fut trouvée. Les Élineau.

« Ils habitaient Pégomas, une maison provençale avec un toit en tuiles et des murs ocre. Je n'étais pas le premier pensionnaire qu'ils recevaient chez eux. Le père dirigeait l'AS Cannes. Il avait une fille et deux garçons. Ils étaient tous géniaux. J'étais très copain avec l'un des fils, Lucky. Il était intelligent, sympa avec moi. On jouait au ballon ensemble sur le terrain de jeu qui se trouvait en face de la maison... Mme Élineau était une deuxième mère pour moi. Elle faisait exactement ce que faisait ma maman. Je ne croyais pas que c'était possible, qu'une autre femme puisse s'occuper de mon linge, beurrer mes tartines le matin, préparer mon chocolat... Il y avait une différence, une petite différence : à Cannes, c'était moi qui faisais mon lit. »

Il y en avait une autre, et elle était de taille. Depuis qu'on avait chargé les affaires du petit footballeur dans le coffre de la R12, depuis que Malika et Smaïl avaient fait le voyage pour installer leur fils dans une ville étrangère, depuis qu'une autre femme beurrait les tartines et préparait le chocolat, la vie n'était plus du tout la même, et les chagrins pesaient lourd. À la Castellane, le frère aîné était seul dans sa chambre. À Cannes, Zizou était seul avec ses larmes.

« Quand je suis parti du quartier, j'étais content. Je voulais jouer, et j'allais jouer. Mais j'avais treize ans seulement. À treize ans, on est encore un gamin. On est fragile. D'un seul coup, j'avais perdu ce qui comptait le plus pour moi : mes parents et mes potes. J'ai été très malheureux. Pendant un an, tous les soirs, je pleurais silencieusement dans mon oreiller. Je voulais revenir. Et en même temps, je me disais qu'il fallait tenir. »

Sa meilleure copine de l'époque était une grande demoiselle grise au regard transparent qui l'attendait au coin de la rue : une cabine téléphonique. Elle était à l'enfant ce que le portable sera à l'adulte : une oreille prolongée d'un cordon ombilical conduisant au cœur d'un foyer éloigné. Véronique aujourd'hui, Malika hier. Chaque soir – et si ce n'était pas tous les jours, c'était le plus souvent possible –, Yazid appelait sa famille. Il racontait son emploi du temps, le ballon, encore le ballon, toujours le ballon.

« Je m'entraînais tout le temps. »

Il avait un protecteur qui ne cessait de l'observer, de le jauger, d'évaluer les progrès, et qui murmurait tout bas : « Petit poisson deviendra grand. » Qui, lorsque l'enfant avait le cafard, lui disait : « Un jour, tu feras quelque chose d'important. » Qui, si le petit bonhomme se désespérait encore, lui dessinait les horizons merveilleux d'un ballon rond comme la lune et beau comme le soleil.

Jean Varraud, le recruteur de Cannes.

« Un grand monsieur. Il connaissait très bien les jeunes, et il en a sorti beaucoup. Je ne suis pas le seul. C'est un homme essentiel dans ma carrière. On ne parle pas assez de lui. Le premier regard porté sur moi, c'est lui. Il mérite une place d'honneur à mes côtés, plus près que bien d'autres qui savent se pousser du col. S'il n'avait pas décidé de me prendre, je n'en serais peut-être pas là aujourd'hui. Des hommes comme lui, on ne devrait jamais cesser de les remercier. »

Réfugié entre les bras de sa meilleure copine, le jeune adolescent demandait à sa maman quand son papa et

elle viendraient à Cannes, si c'était pour le lendemain ou pour la semaine suivante.

« Ça coûtait trop cher. Ils n'avaient pas les moyens de se payer le voyage. Alors je descendais, moi. Tous les quinze jours. Je restais à la Castellane le week-end. Le lundi, je reprenais le ballon. »

Ainsi, de fil en aiguille, de dribble en passe, d'un terrain l'autre, le petit Zidane a commencé à croire qu'un jour il deviendrait grand. Comme l'avait pronostiqué M. Varraud.

« Quand je suis entré au centre de formation de Cannes, quand j'ai commencé à côtoyer des professionnels, à leur serrer la main tous les matins, j'ai pensé que je deviendrais peut-être footballeur professionnel. Je me suis dit : " Pourquoi pas moi un jour ? " Il me semblait que si je travaillais, si j'étais sérieux, j'avais une chance. Les entraîneurs me faisaient confiance. Ils commençaient à compter sur moi pour l'avenir. Ils me trouvaient des qualités. À partir de là, c'était à moi de jouer. Quand j'ai compris ça, je n'ai plus jamais voulu me détourner de ma route. Je souhaitais m'entraîner le plus possible pour jouer un jour en pro. »

À seize ans, sous la direction de Jean Fernandez, il s'entraîne avec les professionnels de l'équipe de Cannes. En 1989, il débute facilement en D1 et joue contre Nantes au stade de La Beaujoire ; face à lui : un certain Marcel Desailly et un non moins futur fameux Didier Deschamps. C'est son premier match avec des professionnels. Il touche sa première prime – cinq mille francs alors que son salaire mensuel comme aspirant est de

sept cents francs – et l'envoie immédiatement à ses parents.

« Désormais, c'était clair : ma seule passion dans la vie, c'était le foot. Le ballon comptait pour moi plus que tout. J'avais dix-sept ans. »

Il quitte la maison des Élineau pour le foyer des jeunes de Provence. Il a une chambre à lui. Il est un moine-footballeur.

« Je ne sortais pas. À 22 h 30, j'étais couché. À 2 heures de l'après-midi, je faisais la sieste : on m'avait appris que c'était essentiel pour récupérer et être le meilleur à l'entraînement. »

Il ne fréquente pas les boîtes de nuit. Il n'achète rien. Parfois, il s'offre une séance de cinéma. De temps à autre, il descend dans les paddocks du Grand Prix de Monaco où il rêve de rencontrer son idole : Ayrton Senna. Jamais plus. Il a le cœur qui tire.

« Je me disais qu'un jour, plus tard, je souffrirais de ne pas m'être amusé dans ma jeunesse. »

En 1990, il dispute vingt-huit matches. L'année suivante – 8 février 1991 –, contre Nantes, il marque en D1. Il a dix-huit ans. Alain Pedretti, président de l'AS Cannes, lui avait promis une voiture le jour où il inscrirait son premier but en professionnel.

« J'attendais une bagnole d'occasion. C'était une Clio rouge, neuve. Le président me l'a remise au cours d'une fête où tous les joueurs de Cannes étaient là. C'était ma première voiture... »

Le jour du match, il y avait une jeune fille sur les gradins. La veille, elle avait frappé à la porte du jeune homme. Lorsqu'il a quitté la fête organisée en l'honneur de son premier but comme professionnel, celui-ci lui a ouvert la portière de la Clio, côté droit. Ils sont rentrés tous deux au foyer des jeunes de Provence.

« Elle était brune. Belle. Elle était grande. Elle avait quelques mois de plus que moi. Elle venait de Rodez, où son père était directeur d'abattoirs. Elle était danseuse. J'étais footballeur. On s'était rencontrés dix-huit mois plus tôt au logis des jeunes travailleurs. »

À l'époque, Zidane vivait dans sa chambre. Véronique avait la sienne.

« Les filles étaient d'un côté, les garçons de l'autre. »

Ils se croisaient dans les couloirs du foyer, au milieu d'autres sportifs, d'autres travailleurs. Il rasait les murs, ne parlait à personne. Rentrait après l'entraînement, se bouclait chez lui, pensait à Marseille, à son père, sa mère, ses copains de là-bas, s'endormait, se levait tôt, retrouvait le ballon, shootait dans ses désespoirs quotidiens, marquait un but et se disait qu'un jour sa vie serait aussi belle qu'un score victorieux. Il suffisait d'attendre.

« Ce n'est pas moi qui ai fait les premiers pas. Je vivais dans mon coin, tout seul. Je ne rigolais pas. J'étais encore plus timide qu'aujourd'hui. Je ne parlais jamais.

Je ne savais pas me brancher avec les filles. S'il y en avait une qui me plaisait, je ne pouvais pas lui dire trois mots. Parler à une fille, c'était le bagne. Peut-être que c'est ce qu'elle a aimé, Véronique. »

Ce garçon très seul, grand et mince, les cheveux bruns coupés court, le front désormais dégagé, les pattes au ras de l'oreille, qui a perdu depuis quelques mois seulement les brumes de l'enfance ; qui s'en va le matin, qui s'en revient le soir, et s'enferme dans sa chambre comme s'il voulait brusquement se couper du monde qu'il vient de traverser.

« Pendant un an et demi, on s'est croisés tous les jours. On ne se parlait pas. Je ne sais plus lequel de nous a adressé un petit signe de la tête à l'autre. Et lequel de nous a dit bonjour le premier. À mon avis, ce n'était pas moi... »

Lorsque, enfin, ils se parlent, il apprend qu'elle veut être professeur de danse. Elle est venue à Cannes pour finir ses études. Ils se sont trouvés là, dans cette ville, l'un et l'autre déracinés, loin des leurs.

« À ce moment-là, j'ai quitté ma chambre pour un studio. J'étais toujours dans le foyer des jeunes travailleurs, mais j'avais gagné une indépendance. J'avais ma ligne téléphonique à moi. Une cuisine américaine pour moi. Un frigo que je remplissais comme je voulais. Une salle de bains personnelle. »

Il pouvait inviter Véronique. Ils pouvaient faire des projets.

« Pour moi, c'était très simple. Depuis toujours, je voulais fonder une famille. Contrairement à mes copains,

la fête ne m'intéressait pas. S'amuser, c'était bien. Avoir des enfants, c'était encore mieux. »

Que disait Véronique ?

« Pareil ! Elle avait le même désir, elle voulait la même chose ! On était d'accord, elle et moi, pour penser que la famille, c'est la plus belle chose qui existe. »

Quatre mois après qu'ils se furent parlé pour la première fois, la danseuse a emménagé dans le studio du footballeur.

D'où : « Je savais alors qu'elle serait un jour ma femme, et la mère de mes enfants. »

Mais, avant, il fallait songer au service militaire. Ça durait un an. C'était souvent plus facile, pour les sportifs.

Zidane est appelé au bataillon de Joinville. Il ne fait pas ses classes parce qu'il participe au championnat du monde militaire avec la promotion précédente (« On a terminé troisième »). Comme il joue la Coupe d'Europe avec Cannes et qu'il lui faut bien préparer les matches, il bénéficie de permissions exceptionnelles afin de s'entraîner. Résultat : « Entre juin et décembre, j'ai dû faire à peine un mois d'armée. »

Le reste du temps, il dort dans son studio des jeunes de Provence. De toute façon, il rentre chaque semaine. Le temps n'est donc pas si long... Sauf pendant la Coupe d'Europe. Là, il est en Hollande, et il y reste trois semaines. C'est désespérant. Que fait le jeune bidasse quand il a quartier libre ? Il cherche une fiancée grise au regard transparent sur le bord des trottoirs : une cabine.

« Je téléphonais à Véronique au moins dix fois par jour. Je gagnais huit cents francs par mois comme aspi-

rant footballeur, et j'en recevais quatre cents au titre de la solde. Sur cette somme, mille francs au moins passaient en téléphone. Quand j'ai quitté la Hollande pour revenir à Cannes, j'ai compris que j'étais fou amoureux de ma femme. »

Ça l'aide. Énormément. Car dans les autres domaines, rien ne va plus. Trois mois effectifs de service militaire, ça fatigue son footballeur. Zidane part le lundi et revient en fin de semaine pour jouer le samedi. Le changement le déroute. Il a perdu ses marques. « Je me plantais dans mes passes. Je jouais mal. » Il craint de redescendre en deuxième division.

Mais il y a autre chose. Les mauvaises nouvelles, les vraies, les pires, viennent de Marseille. Dans le petit immeuble dont les fenêtres donnent sur la place Tartane, l'ambiance est électrique. On craint le court-circuit.

« C'était mon papa. Ça n'allait plus. Il avait encaissé pendant très longtemps toutes les difficultés de la vie sans jamais se plaindre. Il souffrait, et personne ne l'avait vu. Brusquement, il passait de la zone rouge à la zone noire. Il ne supportait plus rien. Il ne supportait plus personne. Il ne disait plus bonjour. Quand les enfants jouaient au foot sous ses fenêtres, il descendait et crevait le ballon... Il avait passé quarante ans de sa vie dans les HLM et il explosait. Il y avait du bruit, tant de bruit... Mon papa avait besoin de calme. Sa tête avait trop subi... »

Par chance, par miracle, alors que Zinédine s'apprête à faire ses valises pour aller jouer ailleurs, tombe une merveilleuse nouvelle : Smaïl va arrêter de travailler. Enfin, le repos !

« Quand j'ai appris qu'il n'irait plus à Casino, j'étais vraiment content et rassuré. Le boulot était fini pour lui ! Il aurait une petite retraite ! »

Deux ans plus tard, la famille Zidane a déménagé. Smaïl et Malika ont abandonné l'appartement de la place Tartane pour une maison dans la banlieue de Marseille. Une maison dans un lotissement. Avec un petit jardin devant et un autre derrière. En six mois, Smaïl a regagné dix ans de sa vie. Aujourd'hui, il est heureux. Il regarde le soleil, il s'occupe de ses plantations. Il ne souffre plus du bruit. Il a de la place pour vivre. Il est resté le centre de son monde, et son monde s'est agrandi : les enfants sont là, mais aussi les petits-enfants. Et les amis. Des ouvriers qui construisent une loggia. Des passants aimables...

C'est Smaïl qui offre à boire aux invités, et lui qui parle, assis comme son fils à un coin de table. Et, comme à Turin, dans l'angle du salon il y a des médailles, des photos, une silhouette en bois, les trophées remportés par Yazid, devenu grand et champion du monde.

Il n'est pas là. Il est passé, il a laissé ses garçons. Ses frères parlent de lui : Nordine, Farid. Lila s'occupe de son enfant. Malika est dans le jardin avec sa mère. Celle-ci est une très vieille et très belle femme. Ses cheveux sont teintés au henné.

Smaïl a choisi la maison. Il s'est chargé des papiers. Il a tout fait, comme d'habitude.

Sauf une chose.

« Il n'a pas signé le chèque, dit son fils. Mais ça ne change rien. En vérité, c'est lui qui s'est offert cette maison. Savez-vous pourquoi ? »

Il affiche une certitude assez désinvolte, une hauteur à laquelle nul ne peut le rejoindre. Excepté un seul.

« Tout simplement parce que moi, c'est mon papa. »

Jeudi 18 juin 1998

Le car blanc file entre les colonnes de voitures. Devant, les motards ouvrent la route. Derrière, les autos referment le sillage. Elles forment une haie colorée de klaxons et de vivats, d'appels de phares, de sinusoïdales, de courses-poursuites interrompues, reprises par d'autres, comme des relais. Cette fois, l'équipe de France ne roule pas vers Marseille mais vers Paris. Le boulevard périphérique succédera à l'autoroute, puis ce sera le goulot en direction de Saint-Denis, le long tunnel, à nouveau le ciel bleu et le soleil, juste avant les embranchements conduisant au ventre du Grand Stade.

France-Arabie Saoudite.

Assis à l'arrière du car, côté gauche, Zinédine Zidane observe les banlieues. Son regard est dissimulé derrière de larges lunettes noires. Faudel sonne dans ses oreilles.

Paris, il s'en fout. Pour lui, c'est une ville de passage qu'il traverse seulement pour se rendre à Clairefontaine ou en un autre lieu où se trouvent les Bleus. Il ne vient

jamais à Paris pour son plaisir. « Cette ville n'est pas faite pour moi. »

Il en est autrement de Saint-Denis.

Pour deux raisons.

La première, la moins importante, c'est le Stade de France. Il l'a découvert avec Pires et Deschamps alors que sa construction n'était pas achevée. Impressionnant. Des escaliers monumentaux qui conduisent à plusieurs tribunes ; un toit elliptique vaste comme la place de la Concorde, dominant une pelouse dont les neuf mille pavés ont été soigneusement plantés ailleurs et rapportés sur place ; une immense verrière teintée ; les gradins les plus proches à quinze mètres du terrain, les plus éloignés à quatre-vingt-cinq mètres.

Quand il y est retourné pour la deuxième fois, il y avait une clameur sourde dans ce stade où quatre-vingt mille personnes acclamaient les joueurs de l'équipe de France venus rencontrer l'équipe d'Espagne. C'était le 28 janvier 1998. Il faisait un froid de gueux. La pelouse était gelée. Aimé Jacquet avait décidé de lancer sa double pointe Zidane-Djorkaeff à l'assaut de la défense ibérique. Depuis trois ans et demi, personne n'avait battu les Espagnols.

« J'ai marqué pour les Bleus, commente sobrement Zidane. De l'intérieur du pied droit. À la vingtième minute. 1-0 pour nous. »

Aujourd'hui, de nouveau, il est prêt. Plus anxieux, cependant, que six mois auparavant.

Lorsqu'il est arrivé aux abords du Stade de France, en janvier, il y avait foule, beaucoup d'officiels, une

tension évidemment perceptible : celle des inaugurations. Mais il n'avait pas senti cette pression particulière que son regard mesure chaque fois qu'apparaissent, ici et là, des silhouettes bleues ou kaki, des casques, des matraques, des uniformes. Toutes les délégations étrangères sont protégées. Les hôtels et les terrains d'entraînement sont surveillés. Des vigiles observent et fouillent. Dans les stades, policiers, gendarmes, militaires et unités d'élite veillent. Un magistrat est chaque fois présent afin de traduire immédiatement devant les tribunaux les responsables des troubles, les faussaires, les escrocs, les faux-monnayeurs. Des physionomistes scrutent, cherchant les hooligans. Les ambulances, les secouristes, les unités de déminage, les pompiers sont prêts.

Lorsqu'il descend du car, Zidane, comme les autres, est pris en charge par un officier de sécurité qui le suit à distance, l'accompagnant dans les couloirs, à l'orée des vestiaires, aux abords de la pelouse.

Stade de France, deuxième manche.

« C'est un lieu impressionnant. Tous les stades, au fur et à mesure des années, découvrent leur personnalité. Je pensais que le Stade de France avait bien commencé sa carrière. Il fallait qu'il la poursuive ce soir-là... »

France-Arabie Saoudite.

« Je savais ce que disait la presse saoudienne. Mais ça ne changeait rien pour moi. Je m'étais préparé comme pour le match contre l'Afrique du Sud, ni plus ni moins. »

La presse saoudienne écrit que Zinédine Zidane est une idole en ce pays-là. Un frère.

« Peut-être... Je les respecte beaucoup. Leur équipe est très puissante. Mais nous sommes en route pour les huitièmes de finale : rien d'autre ne compte. »

Depuis le retour de Marseille, à l'issue du match victorieux contre l'Afrique du Sud, les Bleus n'ont pas baissé la garde. Aimé Jacquet a maintenu l'entraînement. Clairefontaine n'a pas levé ses barrières devant les curieux, et les rythmes sont restés inchangés. Seule l'équipe a subi quelques variations : Petit et Djorkaeff sont au repos. Boghossian est au milieu, Diomède à gauche, Thierry Henry à droite. La défense – Thuram Lizarazu, Desailly, Blanc – ne change pas.

« Les Saoudiens se sont entraînés pendant deux mois. C'est un temps record. Ils ont un avant-centre redoutable : Al-Jaber. En plus, ils ont été battus par le Danemark. Ils n'ont donc plus rien à perdre. Ils vont se donner à fond... »

Mais Zidane ne les craint pas. « On a une forme splendide. »

Il se détourne pour faire quelques étirements, assis au pied du banc en bois, dans les vestiaires du Stade de France, à la place qui restera la sienne jusqu'à la fin : en bordure, au fond, à côté de Lilian Thuram.

Son regard est dans le vague. Il passe rapidement sur les armoires des joueurs, les tables, le tableau d'Aimé Jacquet. Il s'arrête un court instant sur les deux bracelets de ses poignets. Pensée pour ses parents. Pensée pour Véronique et les enfants. Ses

deux familles. Celle d'où il vient. Celle qu'il a construite.

Il se replie en lui-même. Il s'enferme, se mure dans le silence, à l'écart, tandis que les autres se préparent. Il ne dira plus rien. Il est déjà sur le terrain.

Stade de France, 21 heures.

La pelouse est un écrin vert bordé par la marée montante d'une ola majestueuse comme la mer. Les Français et les Saoudiens se sont serré la main, Laurent Blanc a embrassé le crâne chauve de Barthez, l'arbitre mexicain a donné le coup d'envoi. Et les Bleus se sont élancés. Ils portent un brassard noir à la manche, en hommage à Fernand Sastre qui vient de mourir.

« Ce Mondial, c'était lui. Tout le monde l'aimait. Il était le patron du football français, mais il ne la ramenait jamais : on le voyait peu, on ne l'entendait pas beaucoup. J'aurais aimé qu'il voie le résultat de son travail, qu'il soit dans les tribunes, à sa place. »

Dans les tribunes, il y a des ministres, des amis, Platini en cravate. Zidane ne les regarde pas. Lorsque le match commence, il surveille le terrain, à l'affût. Il court, frappe, passe, dégage, reprend, traverse, tacle, charge, place, tire, enveloppe, dribble, s'échappe... Il récupère le ballon au centre, l'amène à la limite de la ligne de

touche, deux Saoudiens derrière lui. Il leur tourne le dos.

Il joue près du piquet de corner, la balle entre les jambes, passement, comme une danse. Il fait face, part en oblique, reprend, face de nouveau, comme s'il narguait puis, avec la légèreté d'une plaisanterie, pousse le ballon d'une pichenette vers Thuram qui tire. Le public est en délire.

« Les applaudissements, ça aide. À vrai dire, on n'entend pas, mais quelque chose passe. Je savais que des copains étaient là, dans les tribunes. Je ne les voyais pas. Je les avais oubliés. Je suivais Lizarazu, côté gauche... »

Le Basque cavale, coudes au corps, pour rattraper le ballon qui file vers la ligne blanche. Al-Khilaiwi, à deux mètres. Il le relance sur la droite. Al-Khilaiwi tombe, tend la jambe, Liza roule sur la pelouse et une pie s'envole tandis que le ballon sort.

Sifflet.

L'arbitre marche vers le défenseur saoudien, carton rouge brandi à bout de bras. L'autre s'est relevé. Il regarde venir à lui le Mexicain. Il ne bronche pas. Il quitte le terrain, escorté par les siens. La détresse dans le regard. Dix-neuf minutes de jeu et puis s'en va.

« La FIFA avait demandé aux arbitres d'être plus sévères avec les tacles par-derrière. Là, c'était exagéré... »

Vingt-neuvième minute. Dugarry lance la jambe pour récupérer une transversale de Diomède. Il saute, le pied en extension, puis retombe violemment, un pas, deux

pas, à croupetons, emporté par l'élan. La main remonte sur la fesse. Dugarry se redresse, puis va en boitant avant de tomber, dos dans l'herbe.

Il est enlevé.

« Je l'ai vu partir. Je me suis dit qu'après avoir ouvert le score de l'équipe de France, à Marseille, six jours plus tôt, il n'avait pas de chance. Il n'avait vraiment pas de chance... »

David Trezeguet entre sur le terrain. Trois minutes, et il frappe. Le gardien arrête et renvoie.

Barthez à gauche pour Diomède. Zidane file de l'autre côté, parallèlement au ballon. Il surveille le jeu. Lizarazu vient de derrière, balle au pied.

« Je l'avais repéré. On a joué quatre ans ensemble à Bordeaux. Ça crée d'immenses complicités. De cette époque, on a des automatismes qu'on a améliorés avec les saisons... »

Lizarazu passe à Zidane.

« On adore jouer ensemble. On s'entend magnifiquement bien, dans la vie comme sur le terrain. Pendant le jeu, on sait toujours où est l'autre. Liza, il est facile à trouver... C'est un joueur rapide, très bon en technique... »

Le Basque fonce. Zidane lui relance la balle.

« Je sais toujours où il va aller, et lui pareil. Souvent, il part de derrière, me donne le ballon, continue sa course, et on attend de se retrouver un peu plus loin. Comme là... »

Lizarazu récupère la balle passée par son copain. Il la garde le temps d'une foulée. Il est assailli, il tourne, petit pont, il tire vers Henry qui shoote et marque.

Trente-sixième minute.
France : 1 – Arabie Saoudite : 0.

Mi-temps.

Christophe Dugarry est allongé dans la salle de soins contiguë aux vestiaires. Il souffre d'une déchirure de l'ischio-jambier droit : un claquage à la cuisse. C'est une blessure grave. Il ne reprendra pas. Il est défait. Il est désespéré. L'un après l'autre, les joueurs viennent le saluer. Zidane, à son tour.

« Je suis sans parole. Je le touche, et c'est tout, parce qu'il n'y a rien à dire. Je suis triste, et il le sait. »

Devant son tableau, Aimé Jacquet est un chaperon bleu impitoyable. Il crie, il galvanise : « Vous avez raté trop d'occasions ! Il arrive comment, le but ?! Il faut venir dessus ! Suivre ! Vous devez bouger, les attaquants ! Si on ne bouge pas, on sort ! »

Ça tombe comme une grêle.

« Il faut animer l'équipe, les gars ! Ça manque de chaleur, de conviction. Et ils ne sont que dix ! »

Tête basse, les Bleus écoutent. Clopin-clopant sur ses cannes, torse nu, cuisse bandée, Dugarry rejoint ses camarades. Puis il les abandonne lorsqu'ils regagnent le terrain, sans lui.

Le public clame. Trompettes dans les gradins.

Djorkaeff remplace Diomède. Et Zidane, à l'approche d'un Blanc et vert, met un genou en terre, tourne sur les mains, lance la jambe droite, s'empare de la balle, se relève, la fait passer à gauche, puis à droite à l'instant où

elle va être interceptée, évite le tacle, bascule, repart à la course, file avec le ballon, passe à Deschamps, qui récupère. Roulette. Il a échappé à deux attaquants. La foule, debout, applaudit, déchaînée.

« C'est ça, le football de rue... De l'invention. Quelque chose d'incroyable qui sort des règles... »

Soixante-huitième minute. Thuram face à un Saoudien. Il le contourne et tire. Le gardien lève les bras et arrête la balle. Elle glisse entre ses mains. D'un coup de tête, en extension, parfaitement dans l'axe, Trezeguet l'envoie au fond des filets.

France : 2 – Arabie Saoudite : 0.

Soixante-dixième minute.

Zidane.

Il court, aile droite. Amin, n° 6, capitaine, se jette dans ses jambes. Chevauchement. Le capitaine tend la jambe droite. Zidane se dégage. Essuie ses crampons sur le flanc du n° 6.

L'arbitre siffle. Il est à cinq mètres, sur la bordure. Il lève le bras. Il s'approche. Il fait un tour sur lui-même et sort un carton rouge qu'il brandit sous le nez du n° 10.

Expulsion.

Les deux hommes sont face à face. Le joueur et celui qui le juge. Tous deux très droits sous la houle qu'ils provoquent. L'un extirpe un carnet de sa poche et griffonne quelques mots ; il est comme un fonctionnaire sourcilleux qui se serait déguisé en sportif. L'autre, fier, la mâchoire carrée, ne bronche pas. Il fixe avec l'impassibilité du renard celui qui le renvoie dans les vestiaires. Qui le sort du Stade de France. Qui brise sa Coupe du monde.

« C'est ce que je me suis dit. Tout de suite. Ça a été un effondrement. Une terrible catastrophe. Quand vous prenez un carton rouge en Coupe du monde alors qu'il n'y a que sept matches entre le premier tour et la finale, vous savez que ça peut virer au drame et que la coupe peut passer à côté de vous. »

Mais il quitte la pelouse sans rien montrer. La bouche close sur la colère. Alentour, quatre-vingt mille personnes hurlent son nom, taclent l'arbitre de mille propos assassins. Et lui, Zidane, marchant droit, la tête dans les godasses, va vers l'entrée désignée, celle des vestiaires : la sortie, l'anéantissement de tous ses espoirs.

Au passage, il attrape une bouteille que lui tend un responsable. Il ne le regarde pas. Il ne regarde pas non plus les officiels qui se lèvent, Henri Émile qui lui donne une tape affectueuse sur le cou. Et pas plus Aimé Jacquet qui, debout devant le banc de touche, ne lui adresse pas un signe, pas un geste, rien.

« Je m'en foutais. Il ne me voit pas ? Moi non plus. Pour moi, il n'est pas là. Je suis totalement sonné. Je marche vers les vestiaires, point final. »

Il y entre. C'est comme le caveau du *Titanic*.

« Il y avait des habits partout. Des shorts et des serviettes. Des gobelets vides, des survêts, des sacs... J'ai enlevé mon maillot. Je crevais de chaud. Ce que j'avais fait n'était vraiment pas bien méchant. Ça ne méritait pas un carton rouge. Surtout le pire de tous les cartons rouges : celui qu'on reçoit en Coupe du monde. Ça fait mal. Ça fait atrocement mal. »

Il délace son short. Il ramasse une bouteille qui traîne et s'en revient vers le banc. Il s'assied. Il boit directement

au goulot. Il se rappelle l'Euro 96, en Angleterre. Il avait été choisi avec Djorkaeff pour être le dépositaire du jeu à la place de Cantona. Après l'accident de voiture, dans la nuit, il avait téléphoné à Henri Émile pour lui dire que sa blessure était bénigne, qu'il jouerait normalement. Mais il avait sous-estimé son état. Il s'était trouvé gêné dans les accélérations. Et il avait raté la compétition. Depuis, il a rêvé de cette revanche qui paraît lui échapper aujourd'hui, une occasion unique de montrer sa valeur au monde entier. Il est passé à côté du Championnat d'Europe. Qu'en sera-t-il de la Coupe du monde ?

Un homme pousse la porte et dit : « Thierry Henry a marqué. »

C'est le troisième but. Huit minutes plus tard, Lizarazu marquera le quatrième. Zidane ne verra rien. Il ne se souviendra pas.

Un an après, il dira : « C'était un match dur. Mais tous les matches sont durs... Celui-là, je n'en retiens rien de bien. J'ai un mauvais souvenir... »

Il y est encore, seul dans les vestiaires. Il a enlevé une chaussure. Il en fixe les crampons et se souvient de la paire de Kopa que son père lui avait offerte quand il était minot.

« Mon père... »

Saint-Denis, ce n'est pas seulement le Stade de France. La visite avec Pires et Deschamps. Le match remporté en janvier contre l'Espagne. Celui-ci, qui le privera peut-être de la Coupe du monde. C'est aussi Smaïl.

« Quand il est venu en France, avant la guerre d'Algérie, il s'est installé derrière le stade. À l'époque, Saint-Denis, c'étaient des bois, des jardins ouvriers, des terrains vagues et des baraques en ruine. Il n'y avait pas de RER. Mon papa habitait là... Ma mère m'a montré une photo de lui en ce temps-là. C'est une photo en noir et blanc. Mon père est tout jeune. Il a les cheveux coiffés en arrière. Il porte une grosse veste de cuir. Il est grand et fin, très beau. Il est magnifique. Il a la classe. On voit très bien que c'est un homme entier. Et aussi qu'il est très seul. Comme moi, à ce moment-là, assis comme un con sur le banc du vestiaire. Seul. Affreusement seul. »

Les joueurs sont revenus après avoir remporté le match contre l'Arabie Saoudite. 4-0, c'était un écart formidable, le plus important de tous les scores marqués pendant ce Mondial.

Ils ont chanté, ils ont battu des mains, ils se sont congratulés. Zidane ne s'est pas mêlé à la liesse générale.

« J'étais seul dans mon coin. »

Ils se sont douchés, puis habillés. Après, l'équipe s'est rendue en salle de presse afin de répondre aux questions des journalistes. Face à face dans une ambiance survoltée.

« Il fallait que je me débrouille avec ce que mes copains avaient dit, avec les questions posées, l'avis des uns et des autres. Dur... »

D'après Didier Deschamps, le geste de Zidane est impardonnable (il s'excusera le lendemain pour ce propos trop rapide). Selon Aimé Jacquet, il est peut-être regrettable, mais il ne justifie pas une expulsion. Desailly est triste pour le groupe, mais remet les pendules à l'heure : le plus à plaindre reste le n° 10 lui-même. Barthez estime que la solidarité de l'équipe réglera tous les

problèmes. Laurent Blanc espère que la sanction ne sera pas trop lourde puisque le carton rouge du jour s'ajoute au carton jaune reçu à Marseille... De ce côté-là, hormis quelques exagérations, tout reste amical. Zidane s'expliquera simplement avec un joueur et tournera la page : « Il n'y a rien eu de méchant et les petites choses furent très vite oubliées. Barthez avait raison : la solidarité entre nous a tout balayé. Je n'en veux à personne. Mes copains étaient avec moi dans l'épreuve. »

Ce qui n'était pas le cas des journalistes. Ou, plutôt, de certains d'entre eux. Ceux, notamment, qui écrivirent que, face à l'arbitre, Zidane était « pétrifié par les conséquences de son mauvais geste », lequel relevait d'une « méchanceté gratuite ».

« En fait, réplique " le coupable ", si j'étais pétrifié, c'était par un sentiment d'injustice. Au cours de ce match, j'avais pris pas mal de coups. À un moment donné, j'ai eu un réflexe que je n'aurais pas dû avoir. C'est vrai. Je savais bien qu'il ne fallait pas répondre aux agressions. Mais je n'ai pas pu... Je m'en voulais. J'avais pénalisé le groupe, et je m'étais pénalisé moi-même. Mais franchement, la sanction était lourde. Très lourde... J'ai été la première victime des consignes de la FIFA, dont certains membres avaient demandé aux arbitres d'être plus sévères. Et je n'ai pas été le seul : le jour du match contre l'Arabie Saoudite, cinq joueurs d'autres équipes ont été expulsés. »

Peu après la décision prise par l'arbitre, Carlos Parreira, le sélectionneur brésilien de l'Arabie Saoudite, devait reconnaître qu'il existait bien un plan « anti-Zidane ».

« Ce plan consistait à me marquer. J'avais toujours un joueur sur le dos. Je déteste l'injustice et la violence. Je prends des dizaines de coups, j'encaisse sans rien dire, mais arrive un moment où je ne peux plus tenir : je me révolte, j'explose, c'est plus fort que moi. Je viens d'un quartier dur de Marseille. Là-bas, on ne cherche jamais la bagarre, mais, si on te provoque, tu ne te laisses pas faire ! »

La presse a commencé à compter les poux dans la tonsure de cet enfant du Sud. Quelques journalistes ont rappelé le carton jaune de Marseille, les impatiences en Finlande et au Maroc. Ils ont vilipendé la fragilité nerveuse du joueur. Ils se sont penchés avec suspicion sur son passé : à Cannes, déjà, le jeune Yazid n'avait-il pas allongé un direct du droit à un adversaire un peu trop entreprenant ?

« Oui. L'entraîneur m'a même obligé à nettoyer les vestiaires pendant une semaine. C'était mon premier carton rouge. Mais quel joueur n'en a pas reçu ? »

Quand il était adolescent, ses copains n'estimaient-ils pas qu'il était trop impulsif et trop bagarreur pour faire carrière ?

« Parce que je n'ai pas fait carrière ?! »

Il reconnaît néanmoins qu'il est plus volontaire sur un terrain de foot que partout ailleurs.

« Mais il ne faut rien exagérer. À la Juve, où je dispute au moins un match par semaine pour le Championnat, je n'ai pris que deux cartons jaunes dans l'année... »

Alors, serait-ce le Mondial ?

« L'enjeu est considérable, et la pression terrible, c'est vrai. La popularité pousse parfois à la faute. On est

acclamé par un public auquel on veut tout donner. Moi, je me défonce pour ceux qui nous applaudissent, pour les autres joueurs, pour le jeu, pour notre entraîneur. Alors, je deviens plus nerveux. »

L'entraîneur, justement. Lorsqu'il est passé devant lui, au moment de rejoindre les vestiaires, Aimé Jacquet ne l'a même pas regardé. Comment interpréter cette réaction d'ignorance ?

« Je n'en sais rien. »

On saura pour lui. On prétendra qu'il y avait de la colère chez l'entraîneur qui, se trouvant privé de son meneur de jeu, se découvrait également sans stratégie de substitution : tous les postes étaient doublés, à l'exception de celui de Zidane.

Or, tout cela n'était que spéculation. Aimé Jacquet n'ignorait évidemment pas que Zidane était irremplaçable. N'avait-il pas déclaré que les deux grands leaders des Coupes du monde précédentes avaient été Raymond Kopa en 1958, Michel Platini en 1982 et 1986, et que la révélation du Mondial 1998, ce serait Zinédine Zidane ? Connaissant l'aspect unique de son meneur de jeu, il avait testé d'autres organisations susceptibles de constituer des alternatives en cas de défaillance du n° 10. Et il expliquera bientôt que s'il n'a pas regardé son joueur expulsé, c'est parce qu'il s'occupait de pallier cette défection avec Didier Deschamps.

Quoi qu'il en soit, le vrai regret de Zidane, ce n'est pas d'avoir été expulsé : c'est de ne pas avoir marqué à la quatrième minute, lorsque par deux fois il s'est trouvé contré.

Pas pour la raison qu'on croit.

« Si j'avais envoyé la balle dans le filet, Christophe ne se serait pas déchiré la jambe. Il ne se serait pas défoncé comme ça. Il aurait été plus calme. Il n'aurait pas été stoppé dans la course du Mondial. »

Parce que la pire des catastrophes, pour lui, n'est pas d'avoir été sorti de la compétition. La sanction ne pèse d'aucun poids face à celle qui frappe son pote. Lui, il se demande de combien de suspensions il va écoper. Pour un carton rouge, le tarif, c'est deux matches. Il espère que la commission de discipline ne lui en donnera qu'un. Si ses copains jouent bien, il a une chance de revenir dans la course. Mais Christophe ?

« Quand on est arrivés à Clairefontaine, tard dans la nuit, on savait qu'il en avait pour deux semaines. On était le 18 juin. Il n'avait aucune chance de jouer avant la demi-finale – s'il y avait une demi-finale pour nous. »

Dans la chambre que partagent les deux amis, l'air est plombé et l'ambiance sinistre. L'un souffre d'une impossibilité, l'autre d'une injustice. Ils ont mal. Ils sont allongés chacun sur son lit, ruminant des pensées noires. Alentour, dans les profondeurs de Clairefontaine, c'est la fête. Pas chez eux.

« On était comme deux malheureux. J'avais ma douleur à moi, et lui la sienne. Mon copain avait connu une année un peu difficile, et puis il entrait en Coupe du monde, il marquait, il était promis à de grandes choses et, au deuxième match, c'était déjà fini. Il s'était pété. Il ne rejouerait plus. Sincèrement, j'avais plus de chance que lui... Moi, j'étais seulement en colère... On ne peut pas dire que c'était notre soirée. »

Pour se remonter le moral, ils glissent dans le magnétoscope une vidéo que Christophe a reçue quelques jours plus tôt. Quelqu'un a filmé la réaction de ses parents lorsque leur fils a marqué le premier but du Mondial, à Marseille. De voir cette joie, le père Dugarry en larmes, les ranime quelque peu. Ils passent et repassent la cassette. Ils en rient. Ils retrouvent des couleurs. Puis, alors que l'ombre de la nuit s'épaissit sur les arbres du parc, ils changent d'exercice. Ils enlèvent la cassette familiale et la remplacent par celle de la rencontre du jour.

France-Arabie Saoudite. 4-0.

Ainsi, jusqu'au petit jour, l'un touché à la jambe et l'autre la rage aux dents, les deux futurs champions du monde s'exclament, pleurent et rugissent au spectacle de leur infortune.

La fureur pour l'un. L'accablement pour l'autre. Le désespoir pour les deux.

« Dugarry, c'est mon grand pote. Je l'ai rencontré aux minimes de l'équipe de France. On avait quinze ans. Je l'ai vraiment connu en 1992, quand j'ai quitté Cannes pour venir à Bordeaux. Il était déjà là, avec Lizarazu... »

Les trois Bordelais. En équipe de France, l'un sera à l'arrière et à gauche, l'autre devant, à la pointe. Le troisième, Zinédine Zidane, dira : « Moi, je faisais les passes... »

À vingt ans, celui qui fera des passes (!) coupe un deuxième cordon ombilical : il quitte les Élineau et l'AS Cannes pour les Girondins et une autre famille.

Les Girondins, c'est un rêve ; peut-être pas aussi idyllique que l'OM, mais Marseille, pour des raisons confuses, n'a pas voulu de Zidane. « Bernard Tapie le souhaitait. Certains lui ont dit de me laisser où j'étais... Ils ont finalement choisi quelqu'un d'autre qui était aussi à Cannes... »

La famille, ce sera celle qu'il va fonder. Car Véronique vient avec lui. Elle a choisi de renoncer à ses études de danseuse pour accompagner celui qu'elle aime. Ils entreront ensemble dans la vie.

Bordeaux, c'est l'inconnu. Une ville très sage, très bourgeoise, qui ignore l'exaltation de la cité phocéenne. Quand on n'y connaît personne, on est un peu perdu. Mais Dugarry et Lizarazu sont là, qui tendent une main fraternelle.

« Avec Liza, j'ai beaucoup appris. Et pas seulement dans le foot. C'est quelqu'un de très intelligent, de très instruit. Il est clair avec lui-même. Il déteste les embrouilles... »

Dugarry, lui, c'est un autre genre.

« Il venait des banlieues tranquilles de Bordeaux. Moi, j'arrivais des quartiers nord de Marseille. Ce ne sont pas les mêmes vies. »

Elles sont même inversées. L'attirance des contraires. Le Bordelais sort en bande, joue, descend dans les boîtes, participe à toutes les fêtes. Le Marseillais fuit le tumulte et les plaisirs. Quand Christophe l'invite à le suivre, il refuse et rentre chez lui ; sa femme l'attend, qui pourrait s'ennuyer s'il n'est pas là : elle connaît encore moins de monde que lui.

« Christophe avait tout le temps envie de s'amuser. Moi, j'étais beaucoup plus renfermé et casanier. Mais il m'a beaucoup aidé. Il m'a introduit dans ce monde nouveau que je découvrais. Il m'a pris sous son aile. On est partis ensemble en vacances, à la mer, à la montagne... On a même fini par avoir un restaurant. »

Le Nulle part ailleurs. Une brasserie située au centre-ville. Les deux copains l'ont achetée sur un coup de tête, c'est-à-dire un coup de cœur. « On avait envie d'avoir quelque chose ensemble. Aujourd'hui, je m'en occupe

encore ; ça m'intéresse de savoir ce qui s'y passe, ce qu'on y fait... »

Mais Bordeaux, c'est d'abord et avant tout le foot. Cannes devient un souvenir qui a sombré en deuxième division peu avant le départ du nouveau Girondin. Personne n'a pu empêcher le club de perdre en demi-finale de la Coupe de France.

« Cannes, ça a été très formateur pour moi. Mais il fallait que je passe à une étape supérieure. Bordeaux est venu me chercher... »

Bordeaux voulait Zidane ; Bordeaux a payé Zidane : trois millions et demi de francs, quarante mille francs de salaire mensuel. Bordeaux lui donnera également ce diminutif affectueux qui fera plus tard le tour du monde : Zizou. Ou plutôt, ce n'est pas la ville mais le nouvel entraîneur du club : Rolland Courbis.

« Il venait de Marseille, comme moi. C'est lui qui a favorisé le tandem que j'ai formé avec Christophe Dugarry. Au début, je jouais sur le côté gauche. J'étais un peu comme un milieu défensif. »

Il avait encore besoin de progresser.

« On disait que je prenais un tel plaisir avec le ballon que je le baladais tout le temps entre les jambes, oubliant de le passer aux autres. Mon jeu était trop personnel. »

On disait surtout qu'il avait besoin de consolider sa musculature.

« J'avais tout juste vingt ans... »

Rolland Courbis admirait son élève : dans les vestiaires, il prenait un immense plaisir à le regarder jouer

avec le ballon, de cette manière iconoclaste qui en fascinait plus d'un. Mais sur le terrain, il le ménageait, l'obligeant à revenir sur le banc en cas de fatigue.

« Je détestais ça... »

Il le montrait bien. Rares sont ses compagnons de l'époque qui échappèrent à ses assauts de mauvaise humeur provoqués par un séjour sur le banc. Car le Zizou nouveau était impétueux, impatient, désireux d'en découdre – et, au moins dans les premiers temps, pas heureux du tout.

« À Cannes, j'étais entouré. À Bordeaux, je me sentais beaucoup plus seul. C'était plus professionnel. Tout était plus dur parce qu'il fallait gagner sa place... La première année a été difficile. Je n'aimais pas du tout Bordeaux. Je restais seul dans mon coin. Ma vie, c'était ma femme et moi. Plutôt que de rencontrer des gens, de boire des coups aux terrasses des bistrots, de rejoindre mes copains de foot au restau, j'étais avec Véronique. On déjeunait ensemble à la cafétéria de Casino. On ne sortait jamais le soir, sauf pour aller au cinéma. Je m'enfermais. On habitait à Caudéran, à cinq minutes du centre, un appartement de deux pièces. D'un côté, il y avait cette maison, de l'autre, le château du Haillan, magnifique, où je m'entraînais. Entre les deux, rien du tout. »

Comme à Cannes, lorsqu'il y arriva à treize ans. Et le même regret, toujours, éternel : « Dire qu'à Marseille j'avais été un vrai diable ! »

Mais pourquoi ce changement ?

« Après, je crois que j'ai eu peur. J'ai été plongé dans des milieux nouveaux. J'ai toujours la crainte de ce

que je ne connais pas. Je préfère les choses préparées, pesées. Je déteste l'inconnu. C'est probablement pour me protéger que dès la période de Cannes, je me suis consacré à mon métier et à rien d'autre. »

Certes. Mais il a fallu en payer le prix. Soupir et confession : « Trop longtemps, j'ai vécu comme un vieux. »

Zidane répète, un peu envahi par le mot : « Un vieux. »

Par chance, ce sentiment grisâtre de solitude, de déracinement, n'a pas duré. Le rajeunissement est venu assez vite. En même temps qu'un genre de métamorphose.

Zizou s'est fait de nouveaux copains. Il a réalisé que la mer était à trois quarts d'heure, et la montagne à une heure. Que personne ne l'importunait à Bordeaux. Il a fini par apprécier la ville. Aujourd'hui, il lui tresse d'innombrables lauriers : « Là-bas, j'ai tout connu : le très beau, le moins bien, le plus difficile... J'avais l'âge où on apprend les choses de la vie. Maintenant, il arrive que Bordeaux me manque. »

Il y a vécu deux grands bonheurs : il s'y est marié; Enzo y est né. Les deux fois, c'est de cette ville très sage qu'il est parti pour Marseille et pour la salle à manger de la maison familiale.

Afin d'annoncer la nouvelle.

Toute la famille est réunie autour de la table. Le moment est solennel. Les frères et sœur savent déjà. Pas le père. Et pas la mère. Ils connaissent Véronique. Sans doute ont-ils toujours imaginé la suite. Mais il faut la dire. Ce jour-là a marqué Zidane à jamais.

« Pourtant, ce n'était pas très difficile : puisque je vivais avec elle, nous devions nous marier et avoir des enfants... Mais je sentais une grande tension. J'avais le trac, terrible. Pour nous, se marier, c'est se marier pour la vie. On ne se marie qu'une seule fois... »

Il a pris son souffle, il a promené son regard autour de la table, il a cherché un appui du côté de sa sœur Lila, puis, très vite, il a lâché : « Papa et maman, je vais me marier. »

Il y a eu un grand silence. Smaïl a souri et il a seulement dit : « Mabrouk, mon fils. »

Le 28 mai 1994, ils étaient présents au château du Haillan. Le siège du club des Girondins, ses vestiaires, ses terrains d'entraînement, son restaurant et son parc avaient changé de tenue pour arborer le costume de la fête. La danseuse était en blanc; le footballeur était en bleu. Véronique portait une coiffe, une robe longue, des dentelles, un sourire grand comme le bonheur. Zizou arborait un costume de jeune homme, une pochette à pois assortie à la cravate, une alliance en or toute neuve et un « oui » franc, massif et amoureux. Les pattes étaient à la bonne hauteur. Tous les joueurs de Bordeaux avaient été invités, ainsi que les amis de France et de Navarre. « Il y avait au moins deux cent cinquante personnes. »

La seconde fois que Zidane a repris la route de Marseille, c'était afin d'annoncer que Véronique attendait un enfant. Il s'est retrouvé à cette table où il avait tant de fois dîné en alternance avec tous ceux de sa famille. Il a pris son souffle, il a promené son regard autour

de la table, il a cherché un appui du côté de sa sœur Lila, puis, très vite, il a lâché : « Papa et maman, ma femme est enceinte. »

Il y a eu un grand silence. Smaïl a souri et il a seulement dit : « Mabrouk, mon fils. »

« Enzo est né le 24 mars 1995, à 10 h 12. Je me souviendrai toute ma vie de sa naissance. Ma femme était entrée à l'hôpital le matin. Je devais la rejoindre pour déjeuner. À 10 h 12, j'étais en plein entraînement. À 10 h 20, on m'a appelé de l'hôpital pour me dire que l'accouchement avait été plus rapide que prévu et que depuis 10 h 12, j'avais un fils.

« J'ai sauté dans la voiture, je suis parti à fond la caisse jusqu'à l'hôpital. Là, j'ai jeté la voiture, et j'ai foncé encore dans les escaliers, les ascenseurs, les couloirs. Je suis arrivé à la chambre de ma femme. Elle était vide. J'ai fait demi-tour et je suis reparti en courant dans d'autres couloirs. Je regardais partout. Je cherchais les bébés, les nouveau-nés. Plus loin, il y avait une infirmière qui poussait un berceau. J'ai cavalé dans sa direction. Elle me connaissait. Je n'ai même pas eu le temps de lui poser la question qui m'incendiait la bouche. Elle s'est arrêtée, elle a tendu la main vers le berceau, et elle m'a dit cette phrase toute conne que je n'oublierai jamais : " C'est votre fils. " »

Il n'a jamais oublié. Quand il court en lui-même à travers les couloirs qui, quelques années auparavant, l'ont conduit jusqu'à ce bébé qu'il regardait, hébété, ému, attendri, cet enfant qu'il a pris dans ses bras et qui étouffait son cœur, les larmes lui viennent. Et comme chaque

fois qu'une émotion l'assaille ou qu'il veut s'enfermer à l'intérieur de ses propres murailles, à l'abri des autres, il baisse la tête, cache son regard, oscille un peu et reste ainsi, seul, pendant un long moment.

Quand il revient à autrui, c'est pour saisir la main qui l'a toujours hissé hors des chagrins ou des joies merveilleuses, sur des voies où nul ne peut lui contester ses pudeurs naturelles : le football.

Il dit, comme une excuse : « En général, c'est lorsque je raconte les choses que j'ai les larmes. Au foot, c'est pareil. Quand ils marquent ou quand ils perdent, beaucoup de joueurs pleurent. Moi, c'est après. Quand je regarde les matches à la télé. »

Il esquisse une ombre de sourire, se retrouve dans le couloir de la maternité, se penche vers le berceau, un tout petit oiseau sur l'épaule d'un ange, son enfant qui vient de naître, et il se dit : « C'est à moi, ça. »

Le médecin qui a observé le bébé a détecté une faiblesse cardiaque : le cœur battait trop vite. Il a décidé de le placer en couveuse. « Il fallait qu'il retrouve un peu la chaleur qu'il avait connue dans le ventre de sa maman. »

Mais il y a eu des complications. On a transporté Enzo en réanimation, dans une clinique.

« Il n'avait même pas trois jours, et son petit corps était transpercé par des tas de perfs... Dans ces cas-là, tout vous passe par la tête. Surtout quand c'est votre premier enfant. Toutes les deux secondes, j'avais une peur folle qu'il lui arrive quelque chose. Je me répétais tout le temps : " Mon fils est en réanimation. " Ça a été très dur. J'avais l'impression qu'avant la naissance d'Enzo je n'avais rien connu de difficile. »

Pendant une semaine, le père a poursuivi son parcours du combattant : du stade à la clinique, de la clinique à l'hôpital, de l'hôpital au stade, du stade à la clinique...

« Une semaine d'enfer. J'ai passé des heures dans la voiture, mort d'inquiétude pour mon enfant, mais aussi pour ma femme. Car, pour elle, c'était pire encore : elle était trop fatiguée pour se lever et aller voir notre fils. Au bout de huit jours, elle n'a pas pu tenir, et je l'ai embarquée avec moi. »

Ils se sont retrouvés tous deux devant leur enfant. Ensemble.

« On était trois. C'était le début d'une très longue histoire. J'étais arrivé à faire ce que je voulais, ce que j'avais toujours voulu faire : une famille. *Ma* famille. »

Il a pris Véronique par la taille, puis il s'est penché vers son petit bonhomme. Il l'a longuement regardé en silence. Trois mots dansaient en son esprit. Il s'est rapproché encore et il a chuchoté : « Mabrouk, mon fils. »

Vendredi 19 juin 1998

Ils descendent des chambres, moulus, vermoulus, raides sous les courbatures. La mine générale est moins enjouée qu'au lendemain de la rencontre avec l'Afrique du Sud. La victoire reste amère : le score est généreux, mais le cœur de l'équipe est sur le côté. Un meneur de jeu suspendu, un avant-centre sur béquilles.

Celui-ci rejoint les autres, monté sur ses cannes métalliques. Celui-là se prépare dans sa chambre. Aujourd'hui, pas de short. Survêt et tee-shirt.

Quand il débarque à son tour dans la salle à manger de Clairefontaine, tous les joueurs font semblant de goûter aux jus de fruits, aux céréales, à la vie qui s'ouvre devant soi. Sauf qu'on ne parle de rien. L'horizon, c'est France-Danemark, à Lyon, dans cinq jours.

Sans celui-ci, sans celui-là.

La question que chacun se pose a trait au bulletin météo que les autorités du football délivreront dans la journée : quel temps pour Zidane ? C'est-à-dire : de combien de matches sera-t-il interdit ?

« Un, prédisent certains.
– Deux », se chagrinent les autres.

Ce n'est pas tout à fait pareil. Car la prochaine rencontre, l'équipe est sûre qu'elle aura lieu. Mais si elle perd ensuite ?

Dans la matinée, Christophe Dugarry quitte Clairefontaine pour un hôpital parisien : il y subira des examens approfondis. Les joueurs retournent à l'entraînement ; aujourd'hui, le programme est *andante molto*. Pas de surmenage.

La décision de la commission de discipline de la FIFA tombe en fin de matinée : c'est deux matches. Sur le terrain, loin des autres mais en même temps avec eux, Zidane broie du noir. Il est assis dans l'herbe, en chemise et pantalon, non loin de ses copains qui poussent le ballon sur la pelouse. Il compte les jours. Il évalue ses chances de retour. Pour la centième fois depuis la veille, il se demande si le Mondial, pour lui, c'est fini.

« On a tous pensé que deux matches de suspension, c'était sévère. Je n'avais blessé personne. Si les responsables de la FIFA avaient demandé aux arbitres de se montrer plus stricts, c'était pour protéger les joueurs comme moi, marqués à la culotte à chaque match. La mesure se retournait contre moi... »

Il reste, cependant. Il ne veut pas s'éloigner de ses copains.

« Il y avait une ambiance si formidable, si exceptionnelle entre nous... »

L'après-midi, tandis que Deschamps et Desailly partent en vélo dans la forêt de Rambouillet et que les

joueurs remplaçants disputent un match contre l'équipe de France de la police, Zinédine Zidane tourne dans l'enceinte de Clairefontaine, râlant et maugréant contre ses censeurs.

Le soir, il assiste au spectacle d'animation organisé pour les joueurs par le staff de Clairefontaine. Le lendemain, vêtu de la chemisette bleue et du pantalon crème signés Daniel Hechter qui constituent la tenue « civile » des joueurs, il se promène entre les étals du marché de Rambouillet. Il répond aux acclamations. Il signe des autographes. Mais, ainsi que ses vingt et un compagnons, il a perdu la pêche. Pour l'heure, l'équipe de France a le cafard. Et Zinédine Zidane fête son anniversaire dans la tristesse.

Dès le lundi, Aimé Jacquet redistribue les cartes. C'est-à-dire les rôles. Les remplaçants montent en première ligne. Il s'agit à la fois de protéger les joueurs qui ont écopé d'un carton jaune – Deschamps, Blanc, Lizarazu – et de ménager les piliers de l'équipe avant la deuxième manche, qui sera beaucoup plus épuisante que la première.

Marcel Desailly est promu capitaine. Patrick Vieira et Emmanuel Petit se donneront la main au milieu du terrain. Youri Djorkaeff et Robert Pires feront à deux ce que Zidane faisait tout seul. David Trezeguet viendra en pointe. Frank Lebœuf sera en défense centrale. Christian Karembeu et Vincent Candela camperont à l'arrière, l'un à droite, l'autre à gauche.

Et l'entraînement reprend. Pour Zidane comme pour les autres. Pire pour lui que pour les autres. Certes il ne

joue pas. Ni en compétition ni en match amical : aucun n'a été prévu. Mais il doit maintenir le rythme, ne rien perdre, rester au niveau des meilleurs. S'il revient en quarts de finale, il faut qu'il s'élance sur le terrain avec la souplesse, la rapidité, l'efficacité de tous les autres.

Alors, il se donne à lui-même pour mieux se donner à l'équipe, plus tard. Pendant quinze jours, il subit un entraînement intensif. Il en bave. Il souffre épouvantablement. Mais c'est le prix à payer. Comme une dette. Il paye. Il ne bronche pas. Il sait que cette épreuve se révélera peut-être inutile, que les Bleus ne resteront pas dans la course à coup sûr. Mais, même s'il jouait à un contre cent, il irait quand même. Et il y va. Il travaille, il force, il sue sang et eau, il s'épuise, il recommence. Encore et encore.

Il change, aussi. D'habitude, il est noyé dans le groupe. Décisif, très influent dans le jeu, il se métamorphose sitôt qu'il a quitté le terrain, se fondant alors dans cette discrétion qui lui est si naturelle. Il n'est pas comme Didier Deschamps, capitaine dans l'âme, meneur d'hommes, passant dans les chambres, parlant avec ses gars, les défendant auprès des autorités. Zidane, lui, est plutôt individuel. Il se prépare seul. Sa personnalité, conquérante quand il a un ballon au pied, change de nature dès qu'il s'est débarrassé de ses crampons. Alors, il ne se soucie plus d'avoir une influence quelconque sur les autres. Sa famille, oui. Christophe Dugarry, aussi. Quelques copains, certainement. Mais pas les joueurs avec qui, pour l'heure, il partage ses jours.

Sauf à ce moment-là. Lorsqu'il les voit se préparer pour deux rencontres auxquelles il assistera, mais de loin; quand ils expriment leurs angoisses, leurs espoirs. Alors il les encourage. Il leur donne du nerf. Il est proche de tous. Il se comporte comme un leader, comme un patron, comme un entraîneur. Il les motive. Il veut les voir gagner. Il se sent responsable d'eux.

Le 22 juin dans l'après-midi, toute l'équipe prend le train pour Mâcon. Quelques heures plus tôt, le préposé au matériel a enfourné les tenues, les sacs des joueurs et les chaussures dans la camionnette du Centre : vingt mètres cubes pleins à ras bord.

Le n° 10 est du voyage.

La rencontre avec le Danemark doit avoir lieu le surlendemain, à Lyon. Mais l'horaire a changé. Désormais, les matches de l'équipe de France ne commenceront plus à 21 heures mais à 16 heures. Aimé Jacquet a modifié les horaires en conséquence : on déjeune plus tôt, et la sieste est supprimée.

Les Bleus prennent leurs quartiers au château de Pizay, à Saint-Jean-d'Ardières. Ils s'entraînent.

Zidane regarde.

Le 24, par quarante degrés sous le soleil, ils entrent sur le stade Gerland.

Zidane accompagne.

Il s'assied sur le banc des remplaçants. Il porte un maillot blanc Adidas à bandes tricolores.

« C'était bizarre d'être là. Je suivais les joueurs, j'étais avec eux, et en même temps je ne pouvais pas les aider. J'étais plutôt rassuré parce que je trouvais qu'ils se

débrouillaient très bien. Ils n'avaient pas vraiment besoin de moi... »

À la douzième minute, Djorkaeff marque sur penalty. Aussitôt, quarante mille personnes se lèvent et l'ovationnent, lui, l'enfant du pays d'origine arménienne mais né ici, dans la banlieue lyonnaise.

« Ils avaient raison. Youri est un super-joueur. »

À quelques minutes de la mi-temps, l'arbitre siffle un coup franc contre les Bleus. L'action est très rapide. Petit donne le ballon à Michael Laudrup.

« On aurait pu voir venir le coup. C'est un grand classique. On joue très vite pour déstabiliser la défense adverse... »

Candela accroche un joueur à l'entrée de la surface de réparation danoise.

« ... On provoque la faute. »

L'arbitre siffle un penalty.

« ... Il y a penalty... »

Laudrup se met en place.

« ... Et but. »

Laudrup marque.

« Je me disais que si les Bleus perdaient, quelque part, j'en serais pour partie responsable. »

Mais à la cinquante-sixième minute, d'un pied gauche lancé à ras de terre, Emmanuel Petit libère Zidane de ses angoisses : il marque le deuxième but pour la France.

Zidane applaudit.

« 2-1, c'était un score correct. On était les premiers du groupe C. La question qui se posait maintenant, c'était de savoir en face de qui nous nous retrouverions en hui-

tièmes de finale. Ça pouvait être la Bulgarie, l'Espagne ou le Paraguay. »

Le soir même, au château de Pizay, après le dîner, ils apprennent que ce sera le Paraguay.

« Le Danemark, ç'avait été assez tranquille. Et puis on était déjà qualifiés. Contre le Paraguay, je savais bien que ce serait beaucoup plus difficile. »

Il le sait, mais il est encore loin de la réalité. Le 28 juin, quand il pénètre dans les sous-sols du stade Félix-Bollaert, à Lens, il lâche aux caméras qui le suivent : « Rester sur le banc, c'est stressant. Aujourd'hui, ça va être pire que mercredi. Ça va même être terrible. »

Le calvaire va durer près de deux heures. Les Bleus se défoncent face à une équipe du Paraguay qui n'a plus rien à perdre et qui défend chèrement sa peau. D'entrée de jeu, sa tactique est claire : former une ligne de défense imparable ; dépasser le temps réglementaire afin d'aller jusqu'aux tirs au but. Alors, le gardien-capitaine, José Luis Chilavert, donnera son maximum. Et puis, ce qui ne gâche rien, il est un très grand comédien. Sur la pelouse, il harangue ses joueurs, les encourage, les engueule, les place, les déplace, les appelle, quitte ses filets, monte en ligne, hurle, lève les poings, frappe des mains, ignore l'arbitre qui lui donne un carton jaune, se campe devant les buts et arrête tous les tirs.

Assis sur son banc, Zidane l'observe, assez admiratif : « C'est un vrai personnage. Il a une personnalité incroyable. Tous ses gestes, ses gueulantes... C'est bien ! »

À la mi-temps, les Bleus n'ont pas marqué. Au cours de la seconde période, Emmanuel Petit sort. Thierry Henry, victime d'une entorse à la cheville gauche, prend le même chemin. Zidane le suit du regard, navré.

« Titi, c'est un formidable joueur. Il a des accélérations incroyables et un physique qui m'impressionne. Il aurait pu faire de l'athlétisme... Quand il entre sur le terrain, il donne tout, il veut tout décalquer. »

Et pas lui ?

« À vingt-six ans, la motivation n'est pas la même qu'à vingt ans. Et pourtant, on n'est pas vieux. Mais on a de l'expérience. On essaie de gérer ses efforts... Chaque année, ma façon de voir les matches change... »

Mais ce jour-là, observant la tactique du Paraguay, il partage l'avis général : « On est tombés sur un mur. Des joueurs très forts en défense, qui ne veulent rien lâcher. Ils rêvent de battre l'équipe de France et d'aller en quarts de finale. Alors, ils donnent leur maximum. »

Quelques minutes avant la fin du temps réglementaire, une *Marseillaise* virulente éclate dans les tribunes. Mais le jour de gloire n'est pas encore arrivé : il faut en passer par les prolongations. Deux fois quinze minutes. Le premier qui marque a gagné : c'est le principe du but en or.

« À mon avis, il vaudrait mieux qu'il n'y ait ni prolongations ni but en or. Les tirs au but directement après le match... »

Les joueurs sont épuisés. Ils peinent derrière le ballon. Ils courent sans vigueur. Ils jettent leurs ultimes forces dans la bataille. Ils savent que s'ils perdent, c'en est fini de la Coupe du monde.

Zidane est assis sur le banc de touche au côté de Christophe Dugarry. Il exprime par le geste les craintes qui le rongent. À sa manière, qui n'est jamais celle des autres. S'il crie, c'est à mi-voix. S'il perd la maîtrise de ses gestes, c'est pour tendre un bras, secouer la tête, fermer les yeux. Pas davantage, mais beaucoup plus que d'habitude. Il est très mal.

« En général, quand je suis sur le banc, je reste assez tranquille. Même quand l'équipe gagne ou qu'elle prend un but. Mais, cette fois-là, je n'en pouvais plus. Je voulais absolument que les joueurs réussissent. Pour eux, parce qu'ils avaient donné le maximum. Pour moi, parce que je voulais rejouer. Les prolongations, c'est aussi terrible que les tirs au but. Ça peut être dramatique ou extraordinaire. Assis sur le banc, à l'écart, je crevais d'envie de me lever et d'y aller. »

Mais il ne bouge pas. Il attend. Il espère un miracle. Les minutes s'écoulent. C'est comme un compte à rebours qui égrène le temps jusqu'à l'ultime poussière du sablier, celui que souhaite le capitaine-gardien du Paraguay : le moment des tirs au but.

Et puis le miracle survient. À six minutes et demie de la fin du temps de prolongation, Laurent Blanc fonce vers la surface de réparation adverse. Il dépasse Pires, qui vient de passer le ballon à Trezeguet, lequel le réexpédie de la tête au n° 5. Blanc lance la jambe. Chilavert s'avance sur son aire, côté droit. Le ballon file sur sa gauche.

But en or.

France : 1 – Paraguay : 0.

Chilavert roule au sol, vaincu. Barthez s'approche, l'aide à se remettre debout et l'embrasse. Blanc demeure immobile, bras tendus face au public. Thierry Henry revient, cheville bandée. Chilavert, se remettant peu à peu, va vers les joueurs de son équipe et, l'un après l'autre, les encourage à se redresser, à garder la tête haute.

Zidane s'est levé comme un drapeau. Il a couru vers le terrain, vers ses camarades, vers les quarts de finale. Il s'arrête soudain, frappe par terre, joie, bonheur, espoirs mêlés. Il a retrouvé les siens. Il reprendra sa place. Il n'est plus un homme seul.

Quatre ans plus tôt, Zidane s'est précipité avec autant de bonheur du banc sur lequel il était assis jusqu'au terrain où Aimé Jacquet venait de lui ordonner de jouer.

Trois pas.

Trois pas qui allaient le conduire d'une place de remplaçant à celle qui était la sienne lors de la Coupe du monde. Des bordures au centre.

17 août 1994. Parc Lescure à Bordeaux. L'équipe de France joue contre la République tchèque. Elle est menée 2 à 0. Dans les tribunes, sur les gradins, partout alentour, le public hue les joueurs, les Ginola, Thuram, Blanc, Cantona, qui ne parviennent pas à prendre le dessus sur leurs adversaires. Et à domicile, qui plus est.

Aimé Jacquet ne sait plus à quel saint se vouer. Le match tourne à la Berezina. Comme Corentin Martins, après bien d'autres, semble marquer le pas, l'entraîneur décide de faire appel au joueur qu'il a « emprunté » aux Girondins après la défection d'un certain Youri Djorkaeff, blessé.

Il lui demande de s'échauffer.

Le jeune homme obéit. C'est sa chance, et il le sait. Depuis qu'il est arrivé à Bordeaux, il est monté en grade : deux ans auparavant, il jouait sur le côté gauche. Au cours de sa première saison, il a inscrit douze buts en championnat. Rolland Courbis a attendu quelques mois, puis il lui a confié la direction du jeu et le n° 10.

Ce 17 août 1994, lorsqu'il entre sur le terrain, Zinédine Zidane porte le n° 14 et le maillot bleu. C'est la première fois. Le match en est à la soixante-troisième minute. Le public vocifère, à peine calmé par la silhouette élancée de ce jeune homme brun qui pénètre en courant sur la pelouse de la défaite. Un jeune homme qui ne pense qu'à deux choses : il joue en équipe de France ; là-haut, sur les gradins, deux paires d'yeux sont fixées sur lui : sa mère et sa femme.

Smaïl est également présent. Chez lui, il ne suit jamais en direct les matches de son fils. Il les visionne plus tard, sur vidéo. Ce jour-là, fidèle à son habitude, il regarde les autres joueurs. Il ne voit pas le coup franc raté tiré par Yazid. Ni les passes maladroites qui suivent. Rien. Il est au cœur de cette clameur mécontente qui étouffe les Bleus. Il se demande si elle cessera bientôt. Il ne voit pas non plus Laurent Blanc offrir une passe au n° 14, lequel feinte, file et tire du gauche, à vingt-cinq mètres, dans la lucarne.

Le public ne bronche plus, souffle coupé. Puis, presque immédiatement, les cris fusent. Smaïl comprend qu'il s'est passé quelque chose. À la quatre-vingt-cinquième minute, le n° 14, Zinédine Zidane, a marqué contre la République tchèque. Et deux minutes plus

tard, sur un corner d'Angloma, il récidive d'une tête parfaitement ajustée. C'est le délire dans les tribunes.

Après le match, un joueur vient le trouver. Il est grand, costaud, il a son franc-parler et il s'appelle Éric Cantona. Il tend le fanion de la République tchèque au n° 14 et il lui dit : « Tu es un jeune. Tu l'as bien mérité. Tu iras loin. »

Quelques jours auparavant, lorsque Zidane avait rejoint l'équipe, les joueurs s'étaient réunis pour parler des primes relatives aux matches. Le nouveau venu était resté dans sa chambre. « J'arrivais. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû parler avec les autres. »

Cantona est venu le chercher. Il lui a dit : « Ta place, c'est là. Avec les joueurs. »

Un autre jour, il lui donnera sa paire de chaussures. Longtemps après, Zidane se souviendra :

« Cantona, c'était un caractère, une personnalité. Quand il avait envie de dire merde à quelqu'un, il le disait. J'aime les mecs comme lui, francs, directs... »

Canto avait vu juste. Après le match contre la République tchèque, Zinédine Zidane entame une carrière fracassante. Les professionnels connaissaient déjà ses aptitudes techniques exceptionnelles. Ils venaient de découvrir qu'il pourrait également devenir un formidable buteur.

Il reste à Bordeaux, mais il joue désormais avec l'équipe de France. Le 6 septembre 1995, il marque contre l'Azerbaïdjan. Le 11 octobre, il marque contre la Roumanie. Le 21 février 1996, il marque contre la

Grèce. Puis ce sera contre l'Italie, l'Espagne, la Norvège, la Belgique et le Brésil. À Cannes, il avait marqué six buts. À Bordeaux, il battra tous les records : vingt-huit buts inscrits.

« Il n'y a que l'Euro 96 qui s'est mal passé. J'étais crevé... En 96, j'avais disputé plus de soixante matches. »

Cette année-là, pourtant, la Juventus de Turin prend contact avec lui. Zidane réfléchit à peine et signe les yeux fermés ; il sait que son agent et ami, Alain Migliaccio, veille à tout ; il sait aussi ce que représente la Juve pour lui : « Le meilleur club du monde ».

Le transfert s'accomplit pour vingt-cinq millions de francs. À Bordeaux, nul ne s'étonne du départ de la star des Girondins : il a les épaules trop larges pour la ville.

Vendredi 3 juillet 1998, Stade de France

« La Juve, ça a été une expérience impitoyable. »

La Juve en particulier, mais aussi l'Italie en général. Pour s'en souvenir, il suffit à Zidane de balayer du regard l'ensemble de l'équipe tricolore, ce vendredi 3 juillet, Stade de France, 18 h 30. Les quarts de finale en sont au troisième et dernier acte : les tirs au but. Quatre-vingt-dix minutes de temps réglementaire, deux fois quinze minutes de prolongations n'ont pas départagé les deux équipes. Les joueurs, épuisés, sont cloués au sol. Cesare Maldini, pour l'Italie, Aimé Jacquet, pour la France, viennent de communiquer la liste des tireurs. Djorkaeff devait ouvrir le jeu : il a déclaré forfait. Ses muscles ne répondent plus. Il est liquéfié. Tout comme Deschamps, qui a terminé le match en marchant.

Zidane se souvient de la réflexion du Dr Jean-Marcel Ferret, le médecin de l'équipe. Avant la rencontre, il avait donné l'avantage physique aux Italiens, surtout en

cas de prolongations. Italie-Norvège, c'était le 27 juin ; France-Paraguay, le 28 : vingt-quatre heures de plus pour se refaire une santé, ça compte pour un joueur. Surtout quand celui-ci a rendu ses crampons après cent treize minutes d'éprouvantes empoignades sous un soleil à mourir.

« L'Italie, dans la foulée du Paraguay, ce n'était pas bien méchant. On connaissait les joueurs, on savait comment ils évoluaient, ils ne nous avaient pas battus depuis longtemps... On avait confiance. »

La première mi-temps a prouvé la supériorité des Bleus. Nul n'a marqué, mais les occasions ont été nombreuses. Les onze d'en face s'en sont tenus à un jeu défensif extrêmement puissant, guère plus. Peu d'offensives, des passes trop longues...

« Ils avaient des attaquants extraordinaires. Mais ils ont été bien meilleurs en qualification. »

Ensuite, la fatigue a pesé. Et le marquage, qui en a paralysé beaucoup. Zidane le premier.

« Ils m'ont collé Pessotto dans les jambes. »

Lorsqu'il a été remplacé par Di Livio, à la quatre-vingt-treizième minute, Pessotto a été félicité pour l'efficacité de sa mission : le n° 10 avait été parfaitement bien bloqué dans toutes ses tentatives d'action.

À Senlis déjà, où ils s'entraînaient, les Italiens avaient dit et répété aux journalistes, prompts à amplifier la rumeur, que celui qu'ils redoutaient le plus parmi les Bleus, c'était Zinédine Zidane, le stratège de la Juve.

« Ils me connaissent depuis 1996. Tous les dimanches, dans le Championnat d'Italie, je joue avec ou contre eux. »

C'est Giovanni Agnelli, patron de Fiat, éminence de Turin et grand argentier de la Juventus, qui l'a acheté aux Girondins de Bordeaux. La nouvelle recrue n'a pas endossé le maillot n° 10, passé de Platini à Del Piero, mais le 21, qui restait libre. On l'a obligée à jouer défensif. Ses débuts n'ont pas été brillants. En Italie, lorsqu'on perd, mieux vaut rester chez soi le lendemain. Agnelli s'est ému des mauvaises performances du Français : « C'est ce joueur-là que j'ai payé si cher ? »

Réplique du joueur en question : « J'ai l'habitude d'être un étranger là où je me trouve. Et je sais que pour faire sa place, un étranger doit se bagarrer deux fois plus. »

Il s'est exécuté. Pour assurer ses arrières affectifs, il a fait venir non seulement sa famille, mais aussi son ami Malek.

« C'est mon pote depuis toujours. Celui avec qui j'ai le plus d'affinités. Quand on était petits, il restait le dernier avec moi pendant les matches. Il m'attendait sous la pluie... Lorsque je suis venu en Italie, je lui ai demandé s'il voulait m'accompagner. J'avais besoin d'un copain. Il a habité deux ans avec moi. Puis il est reparti : il fallait bien qu'il fasse sa vie aussi... »

Malek est rentré, et Zidane a continué de bosser. Terriblement. En France, la saison est plus longue. En Italie, tout est plus ramassé, donc plus intense. Et l'effort porté sur la musculation est plus développé. « La gagne » est une exigence permanente. Soumis au régime de la Juve, Zidane a eu l'impression qu'il n'avait jamais travaillé avant. L'entraînement le mettait sur les genoux.

« Parfois, j'en vomissais. »

Il devait prendre la succession d'un autre Français, adulé des tifosi, porteur du même maillot et du même numéro que lui en équipe de France : Michel Platini. La première fois qu'il est entré dans les vestiaires de la Juve, à Turin, un homme du club lui a montré une place, sur le banc : « Installe-toi là. C'était la place de Platini. »

Platini, qui n'a jamais cessé de le défendre : naguère, lorsqu'on le critiquait à Turin – « Ce n'est pas un patron, mais il a des qualités exceptionnelles » –, aujourd'hui, pour faire baisser la pression – « Non, il ne joue pas sa réputation dans ces quarts de finale contre l'Italie » –, bientôt pour l'encenser – « À mon avis, le plus grand joueur de ces dix dernières années, c'est Zidane. »

Platini, présent ce vendredi après-midi dans les tribunes, entre Jacques Chirac et Lionel Jospin.

Il y a aussi Véronique. Mais Zidane n'est pas avec elle. Ni de près ni de loin. Premier des joueurs français à monter à l'attaque, il marche sur le terrain en direction du point de penalty.

« Si on n'est pas assez concentré, on rate. »

Quelques minutes auparavant, les deux gardiens se sont préparés. Barthez, en noir et blanc, riait en ôtant ses protège-tibias ; Pagliuca, en noir et orange, était assis sur son banc, tendu.

« Les tirs au but, c'est dramatique ou extraordinaire. »

Le gardien est en face, à onze mètres. Droit, les bras le long du corps, en souplesse, comme un animal aux aguets.

Zidane se penche sur le ballon. Il le prend dans ses paumes et le replace très délicatement.

« Il faut toujours que je sache, avant de poser le ballon, où je vais tirer. »

Six pas en arrière. C'est à lui d'ouvrir, de donner la première énergie à l'équipe de France.

« Si on tire à l'endroit exact qu'on a choisi, on a toutes les chances de marquer. »

Il fixe les filets. Mâchoires bloquées. Regard étroit. Comme une mire. Comme une ligne de tir. Un pas en arrière. Le gardien, en appui sur la jambe droite. La main gauche un peu surélevée. Les gants épais. Le corps trouvant l'assise. Il baisse la tête. La relève. Douze secondes. Zidane, jambe gauche tendue.

« Quand on tire un penalty, il faut faire le vide. »

L'arbitre, au milieu.

Zidane, deux pas en arrière.

« Il n'y a que le ballon qui compte, et le gardien. »

Sifflet.

« Il faut repérer l'endroit où on va tirer, et marquer. »

Zidane, un pas en arrière. Il a repéré l'endroit, et il va tirer.

« L'endroit où je tire, je suis le seul à le choisir. »

Zidane, cinq pas en avant, les bras s'éloignant du corps, le torse projeté vers l'arrière. En appui sur la jambe gauche. Le regard sur le ballon. Il lance la jambe droite, brosse de l'intérieur du pied. Le gardien s'incline sur la gauche, puis se tend, bras en extension, appui sur la paume gauche, se couche et meurt sur la pelouse tandis que le ballon entre puis se stabilise au fond des filets,

côté droit, là où Zidane voulait, là où il a tiré, là où il a marqué.

Il s'en retourne avec les autres, sur la pelouse, dans le rond central.

Les Italiens d'un côté, les Français de l'autre.

« C'est Marcello Lippi qui m'a entraîné... Trois mois après mon arrivée à Turin, alors que j'étais tapé par la critique, il m'a demandé de ne pas disputer un match de Coupe d'Europe qu'on devait jouer contre Vienne. Il m'a expliqué qu'il préférait que je réserve mes forces pour le dimanche suivant. On jouait contre l'Inter de Milan. Ce dimanche-là, la Juve a gagné. 1-0. C'est moi qui ai marqué. C'était mon premier but dans le Calcio. Après, on m'a laissé tranquille. »

Roberto Baggio remonte le terrain, s'arrête dans la surface de réparation, face à Barthez. Il soulève le ballon et le replace. Il attend le coup de sifflet de l'arbitre. Prend lentement son élan. Revient, tire et marque.

Égalité.

Lizarazu.

Il a les traits tirés. Il regarde Pagliuca. Il fait onze pas en arrière. Pagliuca est ramassé sur lui-même. Il mâche un chewing-gum. Il oscille doucement de droite à gauche, regard braqué sur son adversaire. Ses mains sont prêtes. Lizarazu tire. Plat du pied gauche. Il écrase sa frappe. Pagliuca récupère le ballon au creux de ses bras repliés. Lizarazu lève la tête, ferme les yeux et enferme son visage dans les deux mains de sa honte.

Puis s'éloigne.

Deschamps vient à lui, glisse un bras autour de son cou et console le joueur malchanceux.

Cet échec confirme-t-il un signe négatif? Le matin, la FIFA ayant tiré au sort, l'équipe de France s'est retrouvée en puissance invitée et non invitante. Elle a abandonné la tenue bleue aux Italiens et a revêtu l'équipement blanc. *La Marseillaise* a résonné après *Fratelli d'Italia*, l'hymne de la Péninsule. Surtout, les Bleus ont hérité les vestiaires des visiteurs. Or, toutes les équipes précédentes qui ont occupé ce lieu ont été éliminées.

« Pourtant, on n'avait vraiment pas peur. Sept d'entre nous jouent en Italie. C'est nous qui avons rassuré les autres. Et puis on s'était très bien préparés... »

Sous la pluie et les brumes d'un mauvais temps d'automne. Mais quand Albertini tire, quand Barthez arrête, quand le public s'exclame, le soleil est là, même si l'air reste frais. Zidane s'est assis dans le rond central. Petit est à côté de lui. Derrière, Deschamps, Djorkaeff et Thuram suivent du regard la course de Trezeguet. Sur les bordures, le long du banc de touche, les autres observent aussi. Henri Émile ronge son stylo. Aimé Jacquet bouffe son carnet. Dugarry se mange la langue.

Trezeguet marque.

Zidane applaudit.

« À Turin, j'ai appris à avoir envie de gagner. De gagner toujours. Porter le maillot de la Juve, c'est quelque chose d'extraordinaire. Il faut être à la hauteur. Jouer là-bas, c'est un immense défi. »

Il se lève après que Costacurta a marqué. Le joueur italien s'éloigne, le maillot remonté sur le visage. Thierry Henry se présente. Zidane s'agenouille dans le rond cen-

tral, très droit, les mains derrière le dos. Deschamps est à côté de lui, jambes écartées.

Henry marque. Les Français mènent par trois tirs au but contre deux.

« Après, ça a été Vieri... »

Christian Vieri. Le meilleur buteur de la compétition. Fixé, sur ordre de Jacquet, par Desailly et Blanc. Une carrure de bestiau. Surnommé *El Mudo* (le Muet) par les Espagnols.

« Les autres, je les connais, mais ça ne change rien. On s'était tous embrassés avant le match, et on s'embrasserait après. Entre ces deux moments, j'avais tout oublié. La rivalité était exactement la même que si nous ne nous connaissions pas. Si pendant le temps de l'épreuve vous êtes copains avec ceux d'en face, si vous ne l'oubliez pas, alors la Coupe du monde devient un match amical. Autant rester chez soi... »

Mais Vieri, ce n'est pas comme les autres. Avant de rejoindre l'Atletico, à Madrid, il était à la Juve. C'est là que Zidane et lui se sont rencontrés, là qu'ils sont devenus amis. Le dernier Italien à qui il a parlé, la veille ou l'avant-veille, avant de couper son portable, c'est lui. Au début du Mondial, ils se sont souhaité bonne chance. Son copain.

« Il a marqué, bien sûr... Après, il est reparti, sans un mot, sans un geste. Il était seulement soulagé. »

C'était le jour de son anniversaire.

Égalité.

Laurent Blanc s'approche à son tour. Il est l'ultime tireur de l'équipe de France. S'il échoue et que le dernier

tireur italien marque, la France est éliminée de sa Coupe du monde en quarts de finale.

Il se penche vers le ballon, le ramasse, l'effleure, touche la terre sur laquelle il repose, le place, s'éloigne, se jette en arrière au coup de sifflet, puis lance le pied et tire. Pagliuca se couche à gauche. Le ballon entre dans les filets.

Les tribunes s'enflamment. Dans le cercle que forment les joueurs italiens, à proximité du rond central, les mines sont grises, longues et fermées. Désormais, si l'Italie rate, la France est en demi-finale.

Zidane n'a pas bougé. Il attend Di Biagio. La suite de la Coupe du monde va se jouer sur lui, sur son souffle et son coup de pied. Il est le dernier tireur de l'équipe d'Italie. Et Fabien Barthez, l'ultime rempart de l'équipe de France. Barthez qui ne rit plus. Barthez, au milieu de ses filets, arc-bouté devant son territoire. En noir face au maillot bleu de l'autre. Barthez qui n'entend pas Vincent Candela, assis en bordure de terrain, se tourner vers ses camarades et prédire ce qui, dans la seconde, va arriver : Di Biagio va échouer. Il va tirer trop haut.

Di Biagio échoue : il tire sur la transversale. Tandis qu'il se couche au sol, ravagé, sur le dos, c'est la ruée vers le terrain. Joueurs, amis, familles, officiels se précipitent vers les héros de l'équipe de France. On les étreint. On les embrasse. Ils en pleurent. Ils chantent. Ils rient. Ils dansent. À un moment, court moment, Zinédine Zidane s'éclipse. On le cherche, mais il n'est pas là. Ni avec les Bleus ni avec Véronique. Pas dans les vestiaires. Invisible sur les bordures. Planqué. Il n'entend

pas un joueur italien qui répond aux questions des journalistes : l'homme chargé de le marquer, de le pister, de l'étouffer. Gianluca Pessotto. Qui déclare : « Je souhaite à Zidane de gagner la Coupe du monde. Il le mérite. »

Pour le moment, Zidane est ailleurs. Très loin de la Coupe du monde ou de ce qu'il mérite. Il est avec son copain Christian Vieri. C'est le jour de son anniversaire. Christian Vieri pleure. Zidane le console. Il murmure : « Tu restes le meilleur de nous tous. Et on est toujours les mêmes super-potes. »

Oui. Mais l'Italie n'ira pas en demi-finale.

Vendredi 3 juillet 1998, Clairefontaine

Les femmes sont venues. Toutes. Elles suivaient les joueurs dans un car qui leur était réservé. Depuis le début de la Coupe du monde, elles sont là. Mais elles ne font que passer. Elles assistent aux matches et viennent embrasser leur bonhomme à l'issue de la rencontre. On se croise dans les vestiaires. Après quoi, elles regagnent leur hôtel et vivent leur vie tandis que les joueurs retournent au bercail. Mais pas ce soir. Didier Deschamps s'est fait le porte-parole des joueurs. Il est allé trouver Henri Émile, l'intendant général, celui qui supervise l'ensemble et le particulier du tout et du détail.

« Elles ne pourraient pas venir ce soir ? »

Henri Émile a toujours souhaité que les femmes rejoignent les joueurs à l'issue des rencontres. Il a facilité leur venue, l'organisation de leur séjour à Marseille, Lens, Lyon et Paris. À condition qu'elles ne restent pas : l'équilibre des compétiteurs est fragile...

« Et la récupération ? demande-t-il à Deschamps.

– On la fera après.
– Les soins ?
– Après.
– Elles dînent avec nous et elles repartent, d'accord ? »

Didier Deschamps a approuvé. Puis il est allé annoncer la bonne nouvelle. Les vestiaires du Stade de France se sont emplis d'une nouvelle clameur. Henri Émile a pris son téléphone, il a appelé Clairefontaine pour dire qu'on serait trente-cinq de plus à dîner.

Zidane a retrouvé Véronique. D'abord avec les autres, dans le grand salon du château. Puis ils sont partis bras dessus bras dessous dans les allées du parc. Ils ont croisé d'autres couples, assis sur une marche d'escalier, appuyés à un arbre, allant main dans la main au creux des feuillages.

Zidane n'avait pas sommeil. Il était dans cette phase d'excitation nerveuse qui suit tous les matches. Il ne dormirait pas avant longtemps. Véronique lui donnait des nouvelles de ses parents, de ses enfants. Elle lui racontait par le détail le mode d'emploi de sa vie sans lui, et il se disait que dans une semaine il la rejoindrait, que tout serait comme avant.

Il serait en vacances le 8, ou le 12. Quatre jours, ce n'est qu'un petit éventail du temps. Un souffle de rien du tout, rapidement oublié.

« Tu préférerais être avec nous le 8 ou le 12 ? a demandé Véronique en riant. Le 8 est un mercredi, le 12 est un dimanche. Réfléchis bien.

– Le 8, c'est la demi-finale et, le 12, la finale... Je ne jurerai de rien, mais à mon avis, on a une chance sérieuse pour que ce soit le dimanche.

– Si tu préfères...

– Normalement, j'aurais choisi le mercredi. Quatre jours plus tôt, c'est quatre jours de vacances en plus.

– D'accord. Et moi, je ne te veux pas avant le dimanche.

– On va essayer », a conclu Zidane.

S'il rentrait le mercredi, c'était au soir de la demi-finale. En ce cas, il aurait échoué. Si c'était le dimanche, c'était au soir de la finale. En ce cas, il avait une chance sur deux de retrouver les siens en papa champion du monde.

Il a pris Véronique contre lui, et ils sont revenus lentement vers le château. Il était près de minuit. C'était la limite fixée par Henri Émile. L'heure des adieux. On se retrouverait le mercredi. Au Stade de France. Contre l'Allemagne ou la Croatie.

Le car ronronnait doucement devant le château. C'était comme ce jour où le Sports olympiques de Septèmes s'était déplacé jusqu'à Perpignan. Mais, depuis, beaucoup d'eau avait coulé sous bien des ponts. Désormais, ce n'était plus Smaïl et Malika qui accompagnaient Yazid jusqu'aux premières marches d'un long voyage. C'était Zidane, n° 10 de l'équipe de France, qui donnait la main à sa femme pour l'aider à grimper sur le marchepied ; puis qui rejoignait ses vingt et un complices sur le parvis du château et levait le bras avec eux pour saluer les passagères s'éloignant dans la nuit.

Ils courent quatre-vingt-dix minutes, soit douze kilomètres, perdent deux litres d'eau et brûlent les calories d'une journée normale. À condition d'absorber des sucres rapides dans l'heure qui suit la fin du match, des sucres lents deux heures plus tard, des protéines dans les douze heures, et de recommencer l'entraînement le lendemain, ils ont une chance de récupérer en trois jours. Quatre, c'est mieux. Cinq, c'est le délai qui les sépare de la demi-finale.

Samedi, ils se sont levés tard. Moulus. Ils ont repris l'exercice aussitôt – musculation et tennis-ballon. Thierry Henry est arrivé en retard au déjeuner. Punition : cinq cents francs d'amende.

Les prochains matches étant le soir, la sieste a été rétablie. Pour la plus grande joie de Christophe Dugarry, qui récupère autant qu'il peut, le moral comme le physique : il saura seulement la veille de la rencontre si les médecins l'autorisent à retrouver le terrain.

Match l'après-midi.

Une séance de course devait avoir lieu dans la forêt : elle a été annulée suite à la présence d'une centaine de curieux, informés par une fuite.

Le soir, l'équipe de France regarde le match Allemagne-Croatie sur les téléviseurs du bord. Résultat :

« On se battra contre la Croatie. C'est inattendu, mais ça ne change pas grand-chose... Même s'ils ont écrasé l'Allemagne par 3 à 0. »

Zidane est confiant. « Eux ou d'autres... C'est nous qui comptons. On est costauds. »

Un bémol cependant : « On doit absolument les battre. Perdre contre l'Allemagne, ç'aurait été très dur. Mais contre la Croatie... Personne ne comprendrait. »

Quand il ne s'entraîne pas, il regarde des vidéos, il fait du VTT, ou il joue au ping-pong. Si c'est contre Pires, deux styles s'opposent : l'un assure du geste et de la voix, l'autre d'un revers et d'un sourire. Pareillement quand il joue à la pétanque avec Dugarry contre Blanc et Candela. « Mais là, on prend la piquette... »

Henry et Trezeguet préfèrent la Playstation, Djorkaeff le clavier d'Internet, Lama les séances au baby-foot, et Didier Deschamps les cartes à jouer. Le soir, le capitaine réunit quelques joueurs dans sa chambre, plus vaste que les autres, et ils tapent le carton en riant.

Le lendemain, c'est dimanche. Jour de repos. Barbecue dans le parc. Aimé Jacquet s'éclipse, visionnant à tour de cassettes les films des rencontres croates. Il sait que ce ne sera pas facile. Il n'en parle pas encore.

Lundi, les journalistes sont là. Quatre cents au moins, pour une trentaine de chaînes de télévision. Les parkings

sont pleins. Clairefontaine est en état de siège. Zidane se fait le plus discret possible.

Mardi, seuls Aimé Jacquet et Didier Deschamps se rendent au point de presse. Les autres membres de l'équipe commentent les cassettes que l'entraîneur leur a montrées.

Les Croates.

L'entraîneur les craint. Leur équipe est moins connue que celles de France, des Pays-Bas, du Brésil. Mais elle est solide. Ses caractéristiques de jeu sont comparables à celles de l'équipe de France : l'une et l'autre sont très techniques. Celle qui s'imposera dans ce domaine l'emportera. Et là, Zidane aura un rôle essentiel à tenir. Le groupe attend de lui qu'il prenne l'ascendant, qu'il offre la maîtrise du jeu aux Bleus. Il est le brin de folie que toute grande équipe possède. À lui de le prouver.

Mercredi 8 juillet 1998

Les Bleus quittent Clairefontaine en fin d'après-midi. Direction le Stade de France.

Ils emportent leur tenue. Cette fois, elle est bleue pour le maillot et le short, rouge pour les chaussettes : ainsi l'a exigé la FIFA. Les Croates seront en blanc avec un maillot à damier rouge.

On n'entre pas à Clairefontaine comme dans un moulin, et on n'en sort pas comme d'une catapulte. Les abords sont noirs de monde. Calé dans son siège, à l'arrière, Zidane songe que les choses ont bien changé depuis le match contre l'Afrique du Sud, vingt-six jours plus tôt. Il observe les visages, les banderoles, les voitures arrêtées, les familles rassemblées sur le chemin qui descend en virages jusqu'à la petite église du village. L'auberge, à droite, a été prise d'assaut par les curieux. Et les trottoirs, les bordures, les carrefours, les grilles, les fenêtres, les balcons... Toute la route est envahie par des nuées d'admirateurs qui attendent, parfois depuis des

heures, le passage du car transportant l'équipe de France.

Zidane découvre cette passion nouvelle et collective pour les Bleus.

« Là, on voyait bien que le pays était derrière nous. Que les gens ne doutaient plus trop. Qu'ils nous faisaient confiance. »

Il ignore qu'aux abords des stades, les vendeurs de maillots écoulent désormais de plus en plus facilement leurs stocks en bleu : jusqu'aux quarts de finale, les couleurs brésiliennes l'emportaient largement.

« À Clairefontaine, on était dans notre bulle, protégés de partout, sans trop regarder la télé ou les journaux. C'est en allant au Stade de France qu'on a compris... »

Douze millions de téléspectateurs pour France-Italie. Et combien ce soir-là, pour la demi-finale ?

Ils ont retrouvé leur vestiaire favori, qui n'était pas celui des invités. Chacun sa place, et Zidane au bord. Ils se sont échauffés. Ils se sont habillés. Zidane a embrassé Dugarry, qui restera sur le banc de touche : ainsi en ont finalement décidé les médecins. Lizarazu a embrassé Deschamps. D'autres se sont étreints. Ils se sont frappés dans les mains.

Ils se sont rassemblés dans le couloir. Ils ont attendu à l'intérieur, Français à gauche, Croates à droite. À 21 heures, ils sont sortis sous les applaudissements, les chants, les cris, les olas. Ils se sont figés à l'écoute des hymnes nationaux. Ils se sont égaillés sur le terrain. Laurent Blanc a embrassé le crâne de Fabien Barthez. L'arbitre a donné le coup d'envoi.

« La première mi-temps a été dure. La plus dure de toutes. Et le public ne nous aidait pas. »

Les costumes-cravates l'emportaient sur les foules populaires de Lens et de Lyon.

« Pendant le jeu, on n'y fait pas attention, sauf si les manifestations sont très bruyantes. Alors, elles ont une influence. Nous n'y sommes pas insensibles. Avant, c'est important. Après, aussi. Les footballeurs, on est fragiles. Quand on est hués ou sifflés, c'est difficile. Il faut essayer d'oublier. À dix-sept ans, c'est terrible... »

Un public gelé pour une première période éprouvante. Après un début de match très offensif, les Bleus reculent face aux Croates. Ils subissent la pression de leurs adversaires. Le ballon est plus souvent de leur côté que près des buts croates. Ils ne dominent plus le jeu.

« Peut-être que la pression était trop forte, qu'on s'était trop dit qu'il était hors de question de perdre... Et aussi le spectre de la finale au bout... Jamais on n'avait fait de première période aussi mauvaise. Ce n'était pas catastrophique. Mais difficile, certainement. Il n'y avait pas d'action, pas de jeu... »

À la mi-temps, dans les vestiaires, Aimé Jacquet se déchaîne. Face à des joueurs effondrés sur leur banc, il tire les sonnettes d'alarme. Sa voix résonne contre les murs : « Ou on y va parce qu'il y a une finale au bout, ou vous laissez tomber ! Personne ne bouge, personne ne réagit ! Vous êtes amorphes ! Vous avez peur ! Vous allez perdre, les gars ! »

Il fait un tour de piste, regarde les joueurs à la hâte, et répète : « Vous allez perdre ! »

Zidane, cloué sur son banc, réagit comme les autres.

« On devait se remobiliser. Faire mieux que ce qu'on avait fait. Aimé n'était pas content, mais nous non plus. Il nous secouait. Ça nous faisait du bien. Il fallait qu'on soit meilleurs. Sinon, oui, on allait perdre. »

Ils remontent un peu ragaillardis sur le terrain. Mais, à la quarante-sixième minute, Davor Suker, couvert par Thuram qui tarde à remonter, se retrouve seul face à Barthez. Il n'est pas hors jeu. Il tire.

But.

Pour la première fois depuis le début de la compétition, la France est menée au score.

« Ça a été bizarre. On a refait le centre et, une minute après, on a marqué. »

Lilian Thuram, poussé par l'orgueil, sur une passe de Djorkaeff.

« Aussitôt, l'équipe de France est revenue... On a repris notre jeu, on s'est retrouvés... Lilian nous avait tous soulevés. »

À la soixante-neuvième minute, tirant du gauche à vingt mètres, Thuram recommence. C'est son deuxième but au cours de trente-six sélections. Et l'occasion, pour lui, de se poser une question sans prétention, appuyée par une moue dubitative, la main aux lèvres : « Comment ai-je pu marquer, moi qui, tirant du gauche, expédie généralement la balle directement dans les tribunes ? »

« Parce qu'il est exceptionnel, répond Zidane. Autant dans le jeu que quand il s'y prépare. Qu'il soit en Coupe du monde ou en Championnat, il se concentre de la même manière. C'est sa force : il est toujours constant. »

Pour la plus grande malchance des Croates, qui deviennent nerveux. Puis brutaux.

Cartons jaunes.

Carton rouge : Laurent Blanc est expulsé à la soixante-quatorzième minute pour avoir répondu à une agression.

Dix contre onze.

« Parfois, l'arbitre donne un avertissement afin de calmer le jeu. Quand on prend un carton qui n'est pas mérité, c'est très dur. Surtout qu'on ne peut pas parler avec l'arbitre. Il faut se retenir. Laurent, si exemplaire, si exceptionnel durant tout ce Mondial ! Et il se prenait une finale ! J'étais triste pour lui. Je savais ce qui lui passait par la tête... »

Les Bleus, finalement, l'ont emporté. Ça n'a pas été facile. Mais, pour la première fois de son histoire, la France était qualifiée pour la finale de la Coupe du monde.

Au retour, dans le car assailli par les badauds, les admirateurs, les foules composites qui guettaient aux abords du stade et sur la route, Zinédine Zidane, assis à l'arrière, fredonnait une chanson de Michel Polnareff : *On ira tous au paradis.*

Cette nuit-là, dans le monde entier, des villes et des villages se sont habillés aux couleurs de la France. Marseille, oui, et Paris, bien sûr. Clairefontaine, Bordeaux, Cannes, Lavelanet, Nantes, Les Ulis, Fontainebleau, Concarneau, Dieppe... Partout où l'un des vingt-deux a éclos, a fait son nid, a grandi, jusqu'à cette victoire en demi-finale au Stade de France.

Mais la fête s'est aussi donnée hors des frontières. En Arménie pour Djorkaeff, au Ghana pour Desailly, en Guadeloupe pour Thuram, en Nouvelle-Calédonie pour Karembeu, en Kabylie pour Zinédine Zidane...

Là, c'est un hameau de Petite Kabylie, ouvert sur le ciel et la rocaille. Un sentier, quelques bâtisses, un café, une grappe d'enfants autour d'un ballon... L'un d'eux porte un maillot estampillé Juventus de Turin. L'autre est en bleu n° 10. Un troisième exhibe le portrait collé sur tissu du héros de Boukhelifa, le village où Smaïl est né.

Yazid est venu là quand il était enfant. Tous s'en souviennent, surtout les gamins de l'époque qui ont tapé le

ballon avec lui. Ils ont peut-être pris un peu de bouteille, mais la mémoire reste intacte. Elle se nourrit des photos affichées ici et là, des inscriptions à la gloire du héros du village, dont le père est parti avant la guerre chercher la chance sur l'autre continent.

« J'avais huit ans quand j'ai découvert la maison où mon père est né, se souvient Zidane. Ce n'était pas la première fois que j'allais en Algérie. On a fait la traversée en bateau, tous les sept. L'avion, c'était beaucoup trop cher. Mais le bateau, il était tellement énorme, tellement beau ! »

Il rigole. Lui qui ne voyage plus qu'en première classe et parfois dans des avions privés...

« Ça fait une sacrée différence avec aujourd'hui... »

On peut se poser la question. Aujourd'hui, quelques mois après la demi-finale, il est à Laval, en Mayenne. Il est arrivé la veille, à 2 heures du matin, en voiture parce qu'il avait raté son train et un rendez-vous à Paris, gare Montparnasse.

Toute la ville le cherche. Les caméras sont à l'affût, les chroniqueurs sur le pied de guerre. On sait qu'il est là. On le guette. On l'attend. Des vigies sont postées aux points névralgiques, grands hôtels, grands restaurants, magasins chics. D'heure en heure, la rumeur a enflé.

Pour le trouver, il suffit de savoir. Pour savoir, il suffit de téléphoner. Quinze fois, à trois interlocuteurs différents, dont lui-même, quarante-huit heures avant le jour choisi. Recommencer toutes les six heures pour s'assurer que l'heure et le lieu du rendez-vous n'ont pas varié.

Attendre une confirmation définitive. Prendre le train pour la Mayenne, descendre à Laval, suivre l'avenue qui mène au centre-ville, s'arrêter à l'hôtel indiqué, demander le patron.

C'est un homme affable, et il n'a jamais vu ça. Il reçoit les plus grands joueurs du monde, il est habitué aux caméras braquées, aux micros tendus, aux appels téléphoniques incessants, aux foules stationnant devant chez lui, carnets d'autographes en main. Mais Zidane, c'est au-delà du concevable. Une traînée de poudre qui s'est enflammée à la vitesse du vent et qui brûle désormais toute la ville. Le trouver, c'est facile. Le garder, c'est moins sûr.

Prendre une rue toute blanche qui descend doucement vers le calme et le soleil. Obliquer sur la gauche. Tout droit. Longer les façades. S'arrêter devant une série de boutons de sonnette, repérer celle où il y a inscrit « Kiné », appuyer, pousser, entrer, demander, se laisser conduire vers une salle d'attente, s'asseoir, regarder, stupéfait.

Où est-on ?

Dans un cabinet de médecine au presque fin fond d'une province française. Avec des journaux sur la table, des vieillards sur les chaises, quelques sportifs entre deux portes, un goût d'éther, du pansement, de la Velpeau, des relents de pommade.

S'il n'y avait quelques affiches aux murs – dont une de l'équipe de France et une de l'équipe d'Arsenal –, on penserait s'être trompé. On vérifierait auprès des présents si c'est bien ici le cabinet du Dr Boixel.

Philippe Boixel est l'un des plus grands kinésithérapeutes du monde. Il soigne la dame du bout de la rue, le monsieur son voisin, les urgences de la ville et les blessures des grands sportifs. Sa base est à Laval. Son rayon d'action s'étend jusqu'à Clairefontaine, Turin et Londres. Où sont l'équipe de France, la Juventus et Arsenal.

Zinédine Zidane est allongé sur un banc de kiné, au fond et à droite d'une petite pièce où d'autres font des mouvements, des efforts et des grimaces. Il est torse nu, en short. Il montre une petite cicatrice qui court sur la rotule. La blessure reçue à Athènes s'étant aggravée, il a fallu opérer. Zizou revient de Strasbourg. Le Pr Jaeger a soigné son ménisque. Il ne jouera pas pendant deux ou trois mois. Il en est triste, mais c'est ainsi. Cela lui laisse le temps de parler de son pays.

« ... Je n'avais jamais pris le bateau... On a passé vingt-quatre heures sur la mer. Quand on est arrivés, ça a été génial. On est montés dans deux taxis, des 404 break, et on est allés voir mon arrière-grand-mère, à Alger. Puis toute la famille est partie pour la campagne, où vivent les oncles et les tantes. Mon père nous a emmenés à Béjaïa. Son frère habitait là. Il est mort depuis. C'était un frère jumeau de Smaïl. Ils avaient la même tête. C'était terriblement impressionnant... »

Il se lève : les soins, c'est fini pour ce matin. Il doit revenir à l'hôtel, où l'attend son copain Mustapha Mazouz. Celui-ci est du pays, lui aussi. Quand son pote revient de Turin, il l'accompagne. Il lui tient compagnie.

Dans la rue, Zidane ne peut rien faire contre les grappes d'admirateurs qui foncent sur lui, carnets et

crayons tendus. Il ne s'est pas dissimulé derrière des lunettes noires, une casquette, un col remonté. Résultat : il signe. Avec le sourire, toujours. Il pose pour des photos. Il ne témoigne d'aucune impatience. Il lui faut une bonne demi-heure pour parcourir les deux cents mètres qui le séparent de son hôtel, mais il ne se plaint pas. Dans le hall, il dit seulement que lorsqu'il est arrivé à Montparnasse, la veille, avant de repartir en voiture pour Laval, il a traversé toute la gare sans se faire arrêter une seule fois. Il est ravi. C'est comme un bon tour qu'il aurait joué à la notoriété.

« J'étais comme ça, en tee-shirt et pantalon, sans lunettes... Le truc, c'est de marcher vite, la tête baissée. Les gens vous reconnaissent, mais le temps qu'ils soient sûrs que c'est bien vous, vous êtes déjà loin. »

Il gravit les marches de cet hôtel où descendent tous les sportifs qui se rendent à Laval pour être soignés par Philippe Boixel. On est loin du luxe un peu suranné de Clairefontaine. La moquette du couloir est passable, les bancs en vis-à-vis, campagnards, tout comme les dessus-de-lit qui recouvrent les deux matelas de la chambre. À gauche, Mustapha, à droite, Yazid. Tout comme à Clairefontaine : à gauche, Dugarry, à droite, Zidane.

« Le soir, on se retrouve comme on était à vingt ans. On s'en fout de ce qu'on est devenus... On se dit des conneries pendant toute la nuit... »

Les murs sont blancs, la salle de bains minuscule, la télé accrochée en hauteur, les chaussures et les sweat répandus ici et là, au petit bonheur des trajectoires. Une chambre de deux jeunes mecs fauchés en vacances.

Deux cent vingt francs pour une personne, deux cent quarante pour deux.

« Et si on allait manger ? »

Sur la route, Zinédine et Mustapha parlent du pays. Zidane : « C'était important pour moi de voir l'Algérie et ma famille de là-bas. C'est quand même là que sont mes racines... »

Dans sa chambre d'enfant, à côté de la photo d'Enzo Francescoli, il y en avait une autre : celle d'un joueur de foot algérien qui s'appelait Djamel Zidane. Simple homonymie...

« Je me suis toujours intéressé au football des pays du Maghreb. J'étais content que les Marocains et les Tunisiens participent au Mondial. Dommage pour l'Algérie... »

Plus de quinze ans après, il se souvient encore de la Coupe du monde 1982, en Espagne, quand l'équipe d'Algérie avait battu l'Allemagne, pourtant grande favorite. Et de sa rage de l'époque lorsqu'on avait réalisé que les Allemands et les Autrichiens s'étaient accordés pour jouer un match bidon entre eux afin d'éliminer l'Algérie.

Place Tartane, on ne parlait pas beaucoup du pays. Aujourd'hui, les choses ont changé. « Quand il voit ce qui se passe en Algérie, mon papa a le moral plus bas que terre. Il souffre parce que ses frères et ses sœurs y sont encore. »

Smaïl dira : « Je suis triste et en colère parce que le pays ne mérite pas ce qui lui arrive. »

Et son fils : « Moi, ça me fait mal de voir mon père comme ça. Ça me touche aussi. »

Silence. Puis, après quelques pas et quelques autographes : « Je ne veux pas trop parler de ça... »

Il est coutumier de ces ruptures de ton, de ces brusques rétractations qui le font passer pour ce qu'il n'est pas. Il est timide, certes. Et gentil. Et respectueux d'autrui. Quand il marche dans les rues de Laval, il salue qui le salue. Quand il s'assied à la table d'un restaurant chic, il balaie le décor du regard, commente : « C'est classe, ici ! », mais il n'ose pas réclamer une place un peu abritée, éloignée des regards ou des bruits alentour. Seulement, quand il dit non, c'est non. Sauf qu'il l'exprime à sa manière : elle reste toujours aimable, courtoise, attentionnée. Pour autant, elle n'en est pas moins définitive. Ainsi est son père. Ainsi est-il.

Pourquoi se tait-il si souvent ?

« Beaucoup croient que je n'ai rien à dire... »

Nul ne peut avoir connu la vie d'enfant qui fut la sienne, avoir suivi un destin semblable, être le plus grand stratège du monde sur un terrain de football... et n'avoir rien à dire. Son silence est un choix. Il est le gage de sa liberté. La première exigence de Zinédine Zidane, c'est de n'être récupéré par rien ni personne. Que nul ne puisse utiliser un propos, une attitude, un point de vue, une déclaration. Ainsi, rien de ce qu'il dira ne sera déformé. Ainsi ne pourra-t-on lui attribuer d'autre rôle que celui pour lequel il est fait depuis toujours. Ainsi, enfin, restera-t-il à la place qu'il a choisie et qu'il sait si bien défendre.

« Aujourd'hui, dès que j'ouvre la bouche, ce que je dis est multiplié par dix. Je ne le supporte pas. Et quand on

me fait raconter des choses que je n'ai jamais dites, ou qui sont le contraire de ce que j'ai exprimé, ça me met hors de moi... Dans ces conditions-là, mieux vaut se taire. »

Il subit aussi les conséquences de ce silence. Les Guignols ne l'ont pas loupé.

Entre la viande et la salade, dans ce restaurant de Laval, Zizou se penche et, de sa voix basse et tranquille, il dit : « Ma marionnette n'est pas très juste. »

Une bouchée, une gorgée, puis : « Je suppose que personne ne trouve la sienne ressemblante. Mais moi, ils me font toujours dire la même chose : " Je veux jouer avec mon copain Dugarry... " Je n'ai pas que ça à la bouche ! C'est tout de même un peu limité ! »

Une gorgée, une bouchée, une question : « Deschamps, lui, a beaucoup plus de chance. Vous savez pourquoi ? »

C'est Mustapha qui donne la réponse : « Deschamps, il dit plein de trucs.

– Exact », confirme Zidane.

Il boit une gorgée de vin et conclut : « Ils lui font dire au moins deux ou trois mots. Lui, c'est un vrai bavard ! »

Il a pris une entrée, un plat, deux verres de vin, et il commande fromages et dessert.

En général, il fait attention à ce qu'il mange.

« Sauf aujourd'hui.

– Et hier », renchérit Mustapha.

Hier, c'était une côte de bœuf.

Arrive le plateau de fromages. Zidane choisit soigneusement, avec gourmandise, en connaisseur. Puis il

dévore avec plaisir. Au détour d'une pâte molle, son enfance lui revient : « À midi, je ne mangeais que du fromage. Je me faisais une tartine, et je descendais jouer. Ma mère essayait de me retenir. " Tu manges d'abord, tu joueras après ! " Je disais d'accord. Je lui échappais, le pain dans la main gauche, le fromage dans la main droite... »

Il ajoute, la bouche pleine : « Et le ballon dans les pieds ! »

Il évoque quelques souvenirs.

« On faisait du football de rue... C'est celui que je préfère. Il est génial et inventif. »

Il se lève. Maladroitement à cause de l'opération récente. Il tend sa jambe blessée. On le regarde des tables voisines. Il s'en fout. Il surfe sur sa passion.

« Je prenais un ballon et j'inventais des gestes. Ici, on n'a pas de ballon, mais tant pis. »

Il est debout, devant la table, la tête penchée vers une balle imaginaire. Il s'est glissé derrière une porte pour que ceux qui déjeunent ou consomment ne voient pas ses mouvements.

« Avec mon frère Nordine, on avait trouvé un truc pas commun. »

Il lance un pied sur le côté, puis l'autre, incline la chaussure, et commente : « C'est un geste qui vient du râteau. Vous faites un râteau normal, vous le poursuivez sur la deuxième jambe et vous finissez par un petit pont. »

Il montre.

« Le ballon passe de la jambe gauche à la jambe droite. Vous tendez celle-ci vers l'extérieur et vous fein-

tez en envoyant la balle entre les jambes de l'adversaire. Il faut le faire très vite pour que l'autre ne s'y attende pas. Et quand il a pris le petit pont, il reste baba et il se demande ce qu'il lui est arrivé. »

Il montre encore, deux fois, trois fois, puis se fige et retrouve sa place.

« Ce truc-là, c'est du football de rue. Un mouvement si particulier qu'on ne peut pas le faire dans un match. J'ai essayé. Deux fois à Bordeaux et une fois à la Juve. Mais ce n'est possible que quand on joue avec des copains, quand on peut se lâcher. Le petit pont, chez nous, c'est une humiliation terrible. Si on fait ça dans un match, on se fera taper. Celui qui a été humilié par une belle feinte se vengera dès qu'il le pourra. Les actions décontractées, ce n'est possible qu'à l'entraînement... Le football de rue, c'est tous ces gestes qu'on inventait avec Nordine et avec les potes pour surprendre... Nordine, quand j'étais petit, j'ai passé des heures à le regarder. Je rêvais de jouer comme lui. »

Quand Nordine était gamin et que ses profs lui demandaient sur des fiches ce qu'il voulait faire plus tard, il écrivait : footballeur professionnel. Il est allé à Septèmes lui aussi, mais il s'est arrêté à Aix-en-Provence, en division niveau quatre. Aujourd'hui, il fait de l'imprimerie. Il ressemble à Zinédine. Il a un sourire lumineux. Il joue encore au foot, mais de temps en temps seulement. Sitôt qu'il a un moment, il fonce place Tartane, où Zizou est devenu une vedette. Les deux garçons sont restés aussi attachés l'un que l'autre à leur quartier, mais l'aîné y va plus souvent que le cadet.

Nordine cherche dans le jeu de son frère des traces de leur manière commune, quand ils projetaient le ballon dans des buts marqués par des pierres. Et il ne trouve plus. Ou à peine. Seulement dans une façon de courir ou de faire des passes. Mais le football a beaucoup changé. Aujourd'hui, il est plus exigeant que naguère. Plus contraignant aussi. Les joueurs donnent davantage. « Un match tous les trois jours, c'est énorme. » Ils doivent avoir une musculature proche de celle d'un coureur de cent mètres, alors qu'hier le gabarit idéal était celui d'un coureur de fond. Les actions sont devenues violentes, éphémères, quand elles reposaient sur la constance. Le jeu est plus tactique, plus efficace, moins instinctif que le sport auquel se livraient Zinédine, Nordine et leurs copains sur la place Tartane, à Marseille.

« En compétition, conclut Zidane, la fantaisie n'existe pas. Et c'est normal. On ne joue pas une Coupe du monde comme on balance une balle à un copain de quartier, sur une place publique. »

Dimanche 12 juillet 1998

La France retient son souffle. Depuis un mois, elle attend ce jour. Elle le redoute aussi. Autant parce qu'elle pourrait perdre une partie à laquelle elle a commencé de croire (assez tard) que pour le deuil qu'elle s'apprête à faire et qui sera inéluctable. Quel que soit le gagnant, le rideau va tomber et les comédiens quitter la scène de l'univers. C'est-à-dire les écrans de télévision. Pendant un mois, le pays dans son ensemble et le monde dans ses diversités ont suivi l'incarnation absolue du meilleur spectacle jamais conçu. Soixante-quatre fois quatre-vingt-dix minutes. Une montée en puissance, en tension, en enjeu, jusqu'à la coda, 12 juillet, Stade de France. Des personnages inouïs, dont une vingtaine de héros inégalables et quelques caractères bien trempés. Des bons et des méchants. Des conflits. Des injustices. Des dénouements imprévisibles.

Quelques millions d'irréductibles ont attiré à eux tous les sceptiques, les dubitatifs, les hésitants. Ensemble, avec

une attention particulière, parfois crispée, jamais violente, ils ont établi un lien incomparable. Un pacifisme extraordinaire, chaleureux, s'est répandu. Une ola universelle, profonde comme la paix.

Les soirs sans match, un désœuvrement général envahissait les villes. Il y avait un vide dans les conversations. Une attente. Quelque chose manquait.

Les bons jours, les rues se vidaient dès 19 heures. Le silence était d'une qualité incroyable. Il était troublé par les mêmes clameurs, aux mêmes instants : lorsqu'un ballon pénétrait dans les filets. On entendait alors des hourras, des applaudissements.

Plus tard, les gens descendaient dans la rue. Les klaxons sonnaient. Il n'était question que de cela, ceux-là.Toutes les conversations tournaient en ronds, et ces ronds étaient faits des volutes de chacun se rejoignant au paradis des bleu, blanc, rouge. Avec du café au lait, avec du Black, avec du Kanak, avec du partout. Le Pen tête de nœud.

Dès les quarts de finale, les restaurants s'étaient équipés de téléviseurs. Les solitaires partageaient leur table. Il y avait beaucoup de femmes seules. Elles aussi, contrairement à maintes prévisions, avaient succombé. Et tous les enfants du monde avaient suivi le même chemin. Les joueurs étaient leurs dieux. Les gamins ne se serraient plus la main mais se frappaient les paumes. Ils cavalaient sur les places des mairies, sur le béton des terrains de fortune, touchaient des poteaux imaginaires, embrassaient des maillots trempés, grimaçaient sous la douleur après avoir succombé à des tacles vertigineux.

Comme Zinédine Zidane, quinze ans plus tôt, dans les quartiers nord de Marseille.

Alors, il n'imaginait pas qu'il vivrait cet extraordinaire événement qui sera sans doute le plus grand moment de sa vie de footballeur : la finale d'une Coupe du monde. Contre le Brésil, tenant du titre. La rencontre dont toute la France rêvait.

S'il la gagne, c'en sera fini des critiques qui ne cessent de s'abattre sur ses épaules de meneur de jeu, depuis l'Euro 96 jusqu'aux derniers matches. Ce matin encore, alors que la rencontre décisive est pour ce soir, la presse le pique avec ses épingles habituelles : est-il vraiment l'homme des grandes occasions ? Ne manque-t-il pas de ténacité dans l'offensive ? Il promène la balle, certes, mais est-il aussi essentiel à l'équipe de France qu'on le prétend ? À preuve, ce Mondial : combien de fois a-t-il envoyé le ballon dans la cage adverse ?

« Aucune, reconnaît-il. Et ce n'est pas ce qu'on attend de moi. Je suis là pour offrir des occasions aux autres. Et cela, je l'ai fait... On ne joue pas une Coupe du monde pour soi. C'est toujours pour une équipe, et aussi pour une nation... On n'est pas seul. On joue à vingt-deux. J'ai peut-être raté des occasions. Mais attendez donc un peu... »

Il a bien dormi. La veille, il s'est couché à 1 heure du matin. Quand il a ouvert l'œil, Christophe Dugarry respirait doucement sur son matelas. Il jouera sans doute la finale. Mais d'abord sur le banc ; il n'entrera sur le terrain que plus tard.

L'équipe s'est solidement entraînée. Vendredi, les vingt-deux ont passé la journée au château Ricard, sur la route de Saint-Arnoult. Cheval, pêche et VTT. Déjeuner au bord de la piscine. Un repos bien mérité sur le parcours de l'étape.

Ce soir, tout sera fini.

Ce soir, la partie sera jouée.

Ce soir, ils se sépareront.

Zidane se soulève sur un coude. Il se redresse doucement et va à la fenêtre. Il entrouvre les rideaux. Loin, au-delà des arbres, apparaît la verdure policée du stade Michel-Platini. Combien de séances d'entraînement depuis ce jour, 24 mai, où il a rejoint l'équipe après un détour par Rodez ? Et combien de complicités nouvelles, d'amitiés renforcées, de fraternités indélébiles ? Jamais l'équipe ne s'est si bien entendue. Pas une seule fois il n'a trouvé le temps long. Contrairement à d'autres occasions, en Championnat d'Europe par exemple, il ne s'est pas surpris à compter les jours qui le séparaient de la fin de la compétition. « Le temps est passé à toute vitesse, pense-t-il. On était si bien ensemble... »

Il se rappelle soudain que l'équipe de France jouera une manière de prolongations. Ils ne se sépareront pas ce soir, mais le surlendemain. Henri Émile a annoncé la nouvelle ces derniers jours : il y a table ouverte le 14 au palais de l'Élysée. Fête nationale. C'est Jacques Chirac qui invite. Les Bleus seront de la garden-party traditionnelle.

Zidane s'amuse en songeant à la réaction des joueurs. Ils ne voulaient pas aller là-bas. Tous avaient hâte de

retrouver leurs familles pour partir en vacances. Henri Émile a dû développer les trésors de gentillesse et de rondeurs dont il est capable pour persuader les vingt-deux qu'il serait malséant de bouder l'invite. Et comme ces messieurs persistaient, l'intendant a été contraint de téléphoner aux épouses afin qu'elles l'aident à juguler des impatiences si déraisonnables. Résultat : ils iront tous.

Zidane prend son téléphone portable sur la table. Abandonnant Christophe à la fin de ses rêves, il quitte la chambre sans bruit. Il est 8 h 30 aux horloges de Clairefontaine.

Dans les entrailles de la grande maison, Jean-Pierre Cantin, l'officier chargé de la sécurité, décroche ses téléphones pour réveiller les joueurs qui dorment encore. Le staff technique est levé depuis longtemps. À 5 heures, Aimé Jacquet était déjà plongé dans ses vidéos. Il a fait quelques découvertes intéressantes dont il a parlé à Henri Émile et à Roger Lemerre qui, à 6 h 30, couraient avec lui dans la fraîcheur du petit matin. Quant au chef cuisinier, il a largement eu le temps de filer jusqu'au marché de Trappes, d'en revenir, de vider le coffre de sa voiture et d'aligner les œufs frais du petit déjeuner sur la desserte habituelle.

Où Frank Lebœuf mange des crêpes.

Et Zizou un bol de céréales.

Emmanuel Petit arrive. Il dort très mal depuis quelques jours. Pourtant, il est incroyablement décontracté. Et il n'est pas le seul. Lorsque, un peu plus tard, tous les joueurs se retrouvent dans les vestiaires pour se préparer à un entraînement matinal exceptionnel, aucun n'appa-

raît tendu. Excepté le Dr Ferret, qui s'inquiète pour Didier Deschamps : « Il a mal dormi... Il n'est pas dans sa meilleure forme.

– Et Karembeu ? demande Aimé Jacquet. Sa cheville ?

– Il pourra jouer.

– Zizou ?

– Impeccable, répond le meneur de jeu.

– À votre avis, à cette heure-ci, les Brésiliens dorment encore ? »

Non. Et ils bénéficient d'un avantage non négligeable sur les Français : ils ont eu un jour de plus pour récupérer.

« Allons sur le terrain... »

Là, Aimé fait part aux joueurs du résultat de ses visionnages. Il les répétera au cours de sa causerie traditionnelle : « Premièrement, les Brésiliens sont légers sur les marquages lors des coups de pied arrêtés. Deuxièmement, Ronaldo fait ses passements de jambes toujours du même côté. »

À bon entendeur salut. Zidane enregistre. Il retiendra la leçon.

Ronaldo ? Tout le monde en parle. Pour Lizarazu, il est pire que David Copperfield. Desailly renchérit : le meilleur des magiciens. Thuram : là où il passe, la balle disparaît. Zidane : « Il m'impressionne aussi. C'est le meilleur joueur du siècle... Ou de la fin du siècle. Mais personne ne me fait vraiment peur. Si un adversaire vous panique quand vous vous apprêtez à jouer contre

lui, autant rester dans les vestiaires. Car vous n'avez aucune chance de gagner. »

Ronaldo ne s'est pas entraîné la veille. Aux quatre cents journalistes venus assister aux ultimes préparatifs de l'équipe brésilienne au stade d'Ozoir-la-Ferrière, il a affirmé qu'il ne ferait qu'une bouchée des Bleus. Il a rendu hommage à la défense de l'équipe de France, et à l'attaque brésilienne, « la meilleure du monde ».

Pourquoi ne s'est-il pas entraîné ? À cause d'un bobo au genou gauche.

Qui craint-il le plus parmi les tricolores ? Personne.

A-t-il bien dormi cette nuit ? Parfaitement.

Dit-on.

Didier Deschamps, lui, va beaucoup mieux depuis la séance collective de décrassage.

En fin de matinée, il descend chez le kiné. D'autres se promènent. Quelques-uns, dans leur chambre, commencent à réunir leurs affaires et à ramasser leurs bagages. Zidane laissera ses shorts, ses maillots et ses tenues sur place : il n'emporte rien. Comme d'habitude, ses effets seront mélangés à ceux de Dugarry. Il les retrouvera plus tard, lorsqu'il jouera de nouveau en France.

Après le déjeuner, il est au ping-pong dans la grande salle du bas. Barthez fume une cigarette.

« On va gagner », assure-t-il.

Quelques-uns boivent un café en se livrant à l'épreuve des pronostics. Zidane ne se pose pas ces questions-là. Il se sent au mieux de sa forme, prêt à donner le meilleur de lui-même.

Quand il est sorti de table, plusieurs joueurs sont venus le trouver : « Tu dois nous faire gagner. On compte sur toi, sur ton imagination... »

La pression, encore et toujours. Mais celle-ci est bonne, profitable, enrichissante.

« Si on gagne, ce sera à vingt-deux, ne cesse de répéter Zizou. Tous ensemble. »

L'heure de la sieste est venue. Il abandonne sa raquette et grimpe à l'étage.

Il ignore que les abords du Centre technique sont désormais surveillés par les gardes mobiles. Ils ont reçu l'ordre d'interdire le stationnement à proximité. Ils n'empêcheront pas les curieux, les fidèles, les supporters, les amis de lentement converger vers ce petit village de sept cents habitants qui va bientôt se gonfler comme une baudruche riche d'un seul et unique rêve.

Tout en haut du chemin qui sinue dans la forêt, au-delà des barrières et des uniformes qui les gardent, vingt-deux hommes ont gagné leur chambre. Ils se sont allongés sur leur lit. Les yeux mi-clos sur des espoirs doux comme le gazon, ils tentent de trouver le sommeil.

Au château de la Grande Romaine, à Lésigny, résidence des Brésiliens, l'heure est également à la sieste. Les rêves sont les mêmes qu'à Clairefontaine, bien qu'on en connaisse mieux les contours : le Brésil a déjà remporté quatre fois la Coupe du monde.

Un cri, cependant, trouble le sommeil des Auriverde. C'est celui que pousse Roberto Carlos, qui partage la chambre de Ronaldo. Il vient de découvrir son camarade, allongé sur son lit, le teint cireux, un nuage sur les lèvres, agité par des tremblements spasmodiques.

Il donne l'alerte.

Edmundo file de chambre en chambre pour informer les joueurs et, surtout, prévenir le service médical de l'équipe. Celui-ci accourt. Cesar Sampaio est déjà sur place. Il veille à ce que Ronaldo ne s'étouffe pas avec sa langue. Les médecins diagnostiquent des convulsions et ordonnent des examens. Ils soulagent le joueur. Celui-ci descend boire un verre au bar.

Le sélectionneur de l'équipe, Mario Zagallo, s'enferme avec son staff. Tandis que les médecins

ordonnent des examens, il prend une décision qui paraît sage à tous : Ronaldo ne jouera pas. Edmundo le remplacera.

« Ce n'était pas forcément une mauvaise décision », commente Zinédine Zidane qui, à l'heure où Ronaldo quitte le château de la Grande Romaine escorté par des responsables de l'équipe brésilienne et un garde du corps prélevé sur les effectifs du GIGN, ignore tout de ce qui est arrivé à la star brésilienne. « Mais dès cet instant-là, puisque Ronaldo semblait avoir récupéré, Zagallo aurait pu décider de le faire jouer. À un certain niveau, même légèrement blessé, un footballeur aussi fort que Ronaldo vaut mieux qu'un autre d'un gabarit au-dessous. »

Tandis que le joueur brésilien gagne la clinique des Lilas pour y subir des examens neurologiques et cardiologiques, scanners et électroencéphalogrammes, les Bleus se préparent. Ils se sont levés. Ils ont pris une légère collation. Ils ont récupéré l'une de leurs deux tenues (l'autre a été emportée par l'homme du matériel). Ils blaguent. Ils parlent. Certains se rongent les ongles. Tous attendent. Ils sont encore protégés à l'intérieur des murs de Clairefontaine, mais ils savent que cela ne durera plus. Déjà, des hélicoptères survolent le Centre. Leur battement d'ailes sonne comme une présence tenace, un peu lancinante.

À 15 heures, Zidane téléphone chez ses parents, à Marseille. Son frère Nordine décroche.

« C'est Yaz...

– Pourquoi tu m'appelles ?

– ...

– Tu es fou de me téléphoner maintenant ! J'ai la pression !

– Pourquoi ?

– Le Mondial !... Tu ne te rends pas compte ! »

Dans le parc de Clairefontaine, Yazid rigole.

« Calme-toi. Ce n'est pas le stress...

– Je viens de faire la sieste et je vais me servir une petite collation, poursuit Nordine. Après, je te regarderai. Ne me téléphone plus ! »

Et il raccroche.

D'habitude, il assiste à tous les matches de son frère. Cent fois, il est allé à Turin. Et à Marseille, à Lyon, à Paris. Aujourd'hui, il a choisi de rester : il était présent aux rencontres de Coupes d'Europe, quand la Juventus a perdu. Pour la finale, il ne veut pas porter la poisse à Yazid. Il regardera le match dans la maison familiale, avec Smaïl et Malika. Luca sera aussi de la partie. Tous les autres sont montés à Paris.

À 17 heures, les policiers du Raid et les motards de la gendarmerie se retrouvent autour de Jean-Pierre Cantin pour choisir l'itinéraire que le car empruntera. Il en existe deux. L'un passe par Saint-Arnoult-en-Yvelines, l'autoroute A10 et Boulogne. L'autre contourne Rambouillet et Versailles.

À 18 heures, les deux voitures du Raid encadrent le car frappé aux couleurs de l'équipe de France. Les

motards se mettent en place : quatre devant, deux derrière.

« On est montés. On a pris nos places. Moi, à l'arrière, comme toujours. Sur la banquette, il y avait Barthez et Laurent Blanc... »

Aimé Jacquet est à l'avant, entouré de son staff. Un peu plus loin, dans un coin formant carré, Deschamps et Thierry Henry font face à Vieira et Trezeguet.

L'officier de sécurité compte les joueurs. Il donne le signal du départ. Le convoi s'ébranle.

« Ça a été tranquille jusqu'à la porte. Après, on a tout de suite vu que c'était de la folie. Incroyable. Plus encore, beaucoup, beaucoup plus que pour la demi-finale. Je regardais, fasciné... »

Mille personnes, deux mille personnes, trois mille personnes... Toutes serrées les unes contre les autres, s'élevant pour saluer, crier, siffler, chanter. Avec des banderoles partout, des drapeaux tricolores, des fleurs, et le bruit des hélicoptères par-dessus...

Les motards ouvrent la route à pas d'homme. La première voiture du Raid clignote de ses feux et de ses gyrophares. De chaque côté du car, des policiers en chemise forment une chaîne humaine entre la foule massée le long des arbustes de la forêt et cette sorte de char majestueux, immense, brillant de ses feux et de ses chromes, qui glisse vers le bas, emportant en son sein une équipe de France que des milliers de bouches acclament.

Trente minutes pour parcourir les quelques centaines de mètres conduisant à la route.

« On a eu peur d'arriver en retard au Stade de France... »

Et peur encore de renverser l'une de ces innombrables silhouettes qui, de Clairefontaine à Rambouillet, de Rambouillet au Perray, du Perray aux Essarts, se tiennent massées sur le bord de la route pour saluer les héros du jour. Plus le convoi approche, ayant quitté l'autoroute à la porte de Saint-Cloud, plus les motos l'entourent, passagers dressés à l'arrière, certains brandissant des foulards, quelques-uns des caméras, parfois d'autres drapeaux, d'autres banderoles...

À l'arrière, Zidane se retourne pour faire un geste de la main. Il est émerveillé par l'enthousiasme que tous suscitent.

« C'est grand. Magnifique. Je me sens une responsabilité incroyable face à tout ce monde qui s'est déplacé et qui attend tellement de nous. »

Emmanuel Petit écoute Mozart, Frank Lebœuf et Bixente Lizarazu lisent, d'autres fixent un point en eux-mêmes tandis que, dans le silence de cette fin d'après-midi brûlante, les motards percent la route.

Porte Dauphine, porte Maillot, porte d'Aubervilliers. À gauche, rocades, puis les boucles ovoïdes du Stade de France.

« Cette fois, on y est. C'est pour maintenant. »

Avec vingt minutes de retard.

Le car transportant l'équipe du Brésil est arrivé. Ronaldo n'a toujours pas quitté la clinique des Lilas. Chez les Français, nul n'est encore informé de ce qui s'est passé à Lésigny.

« Une fois de plus, on avait le vestiaire des invités. On s'est installés. C'est à ce moment-là qu'on a su que quelque chose ne tournait pas rond du côté des Brésiliens. »

Une première feuille de match circule : le nom de Ronaldo n'est pas mentionné. Les Bleus se posent des questions. Dans la salle de presse, les journalistes brésiliens s'arrachent les cheveux. Qu'est-il arrivé à l'idole nationale ? Une rumeur court : Ronaldinho est mort.

Pour les tricolores, ce remue-ménage relève de l'intox. Laurent Blanc part à la chasse aux nouvelles. Les autres empruntent le couloir qui débouche sur le stade afin de sonder la pelouse pour choisir les bons crampons. Mais une bâche recouvre l'herbe : en prélude au coup d'envoi de la finale, Saint-Laurent a organisé un défilé de mode.

« On a aperçu nos femmes, au-dessus de la tribune d'honneur. Elles étaient en bleu, maquillées tricolore. Enzo était sur les genoux de Véronique. »

Il y avait aussi Johnny et Belmondo dans les mêmes couleurs, Ophélie Winter en cheveux rouges, Delon en survêtement blanc... Mmes Catherine Deneuve, Juliette Binoche, Mathilda May, MM. Arnold Schwarzenegger, Robert Hue, Lev Korovine et Jack Nicholson... Sans oublier tous les autres qui, à l'extérieur, cherchaient une place au cours du marché noir : dix mille francs la séance.

« On est retournés dans les vestiaires. On s'est échauffés dans le gymnase, à côté... »

Les uns avec un ballon, les autres à terre, jambes tendues, parfois allongés sur le dos, parfois sur le ventre, flexions, étirements, dans le silence et la concentration.

Laurent Blanc est revenu. Il avait vu Ronaldo à l'entraînement : le teint blême, seul et immobile. Après deux heures d'examens minutieux, les médecins de la

clinique des Lilas n'avaient rien découvert qui pût expliquer l'état du Brésilien. Strictement rien. Il jouerait probablement.

« On a continué l'entraînement sans rien changer. Avec toujours le même principe : c'est nous d'abord. »

Fabien Barthez est monté sur le terrain avec Lama, Charbonnier et Philippe Bergeroo, l'entraîneur des gardiens. Calé devant ses buts, il a reçu le ballon qu'on lui envoyait, droite, gauche, gauche, droite. De nouveau, mais plus loin. Les trois face à lui. Centres. Dégagements. Frappes. Soudain, Barthez s'est écroulé en criant. Il se tenait le genou. Bergeroo s'est précipité.

« Vous m'avez bousillé la jambe ! »

Panique.

Le gardien s'est relevé en riant : « Pas mal la blague, non ? ! »

À 20 h 25, l'équipe au complet s'est retrouvée sur la pelouse. Une rumeur profonde courait sous les voûtes circulaires : le public, attentif. Sur l'écran géant du stade passaient des images des Coupes du monde précédentes.

L'entraînement a commencé. Les Brésiliens n'étaient pas là.

« C'était assez humiliant pour nous. On croyait qu'ils nous snobaient. »

En vérité, les Brésiliens étaient enfermés dans leurs vestiaires. Ils s'entraînaient à l'intérieur. Ronaldo était allé trouver son entraîneur et lui avait dit qu'il voulait jouer. En sorte qu'une dernière feuille de match allait bientôt circuler. Il n'y avait pas d'intox : Ronaldinho était en forme ; il serait présent sur le terrain.

« Quand on est rentrés dans les vestiaires, Laurent Blanc est venu me voir. Il a été extraordinaire. Lui qui ne jouait pas, il m'a demandé de sortir quelque chose de bien. Plus que pour n'importe quel autre match. Et moi, j'étais très ému. Laurent, ce jour-là, j'ai vraiment compris qui il était pour moi : un grand frère. Je le respecte énormément, et pas seulement parce qu'il a fait une belle carrière. Il est gentil et ouvert à tout. Il a agi avec moi comme il agit toujours avec les jeunes : il m'a encouragé. Quand je suis arrivé, il m'a expliqué ce qui me manquait encore. Il m'a dit ce qu'il dit aux autres : si on est là, c'est qu'on le mérite. Ce type-là, c'est un monsieur. »

À son tour, Didier Deschamps s'est approché de Zidane : « Maintenant, c'est à toi d'y aller. »

« Même ce jour-là, alors que j'allais disputer une finale de Coupe du monde, j'avais encore besoin qu'on m'encourage. Ou qu'on m'aide. Dans le foot, on apprend toujours... »

Ils se sont habillés. Maillot bleu, short blanc et bas rouges. Zidane, selon son habitude, a roulé une bande d'Élastoplaste autour de ses chevilles, à la base des protège-tibias. Puis il a étreint Christophe Dugarry, admis sur le banc de touche comme remplaçant. Les joueurs se sont tous tapés dans les mains. Embrassés. Les deux Basques, Didier Deschamps et Bixente Lizarazu, se sont souhaité bonne chance dans la langue du pays. Barthez a enfilé ses gants. La voix d'Aimé Jacquet résonnait entre les murs du vestiaire, claquant comme un chant revigorant.

Ils sont sortis. Les uns derrière les autres, dans le souterrain conduisant à la pelouse. Inspirant, expirant. Tendus. Les Français à droite, les Brésiliens à gauche. Ceux-là, bras croisés derrière le dos ou battant le long des jambes. Ceux-ci, main dans la main, formant une chaîne. Les deux capitaines, Deschamps et Dunga, en tête. Ronaldo, derrière Leonardo, fermant le ban. Zidane, de l'autre côté, derrière Desailly, devant Petit.

Ils sont arrivés sur le terrain sous les acclamations du public. Les hauteurs étaient pavoisées aux couleurs des équipes : bleu, blanc, rouge, vert, jaune. Comme un dais multicolore recouvrant les gradins, les tribunes, la fin du jour.

Les Brésiliens ont salué en levant les mains, côté est, côté ouest. Ils ont chanté leur hymne national. Puis la France. La garde républicaine pour le *la*, le public pour la gamme, les joueurs, bras crochetés les uns aux autres, derrière le dos. Zidane entre Petit et Djorkaeff, les lèvres murmurant. Karembeu, bouche close. En face, le président de la République, le Premier ministre de la République chantant eux aussi, graves.

Les rangs se sont défaits. Les Français sont allés au-devant des Brésiliens. Ils se sont tous serré la main avant de se regrouper, par équipes, pour la photo. Les deux capitaines ont entouré l'arbitre pour le tirage au sort de l'occupation du terrain. L'arbitre a lancé une pièce, puis l'a ramassée. De nouveau, les capitaines se sont serré la main.

Laurent Blanc, depuis les bordures, s'est approché de Fabien Barthez pour lui embrasser le crâne, comme il a

toujours fait depuis la première fois, trente jours auparavant, à Marseille.

À 21 heures, sous les cris et les applaudissements du public, l'arbitre a donné le coup d'envoi de la finale de la Coupe du monde 1998.

Zinédine Zidane a jeté un coup d'œil vers les tribunes, sur les hauteurs. Puis il a embrassé son alliance.

Dimanche 12 juillet 1998, Stade de France, 21 heures

La France est en finale. La France est sur le terrain.

Le temps, très doux, soulève les tissus multicolores dans les tribunes. Lorsque le ballet des passes commence, les applaudissements succèdent aux cris, les angoisses aux silences retenus. Platini a enfilé un maillot bleu sous son costume.

Sur une tête de Thuram, Zidane récupère la balle. Ronaldo s'élance derrière. Zidane passe à Djorkaeff. Ronaldo s'éloigne. Barthez lance à Zidane. Quatre-vingt mille gorges déployées, cris et hurlements, « Allez les Bleus ! »

Zidane, revenant vers le centre : « On était si impressionnants que je ne craignais pas grand monde. L'équipe de France avait la meilleure défense, elle était la plus constante. On devait gagner. »

Balle à Ronaldo, le long de la ligne de touche. Il la laisse aller, scrute, droite, gauche, petit temps, fait mine de shooter, allonge doucement le pied, passe à Rivaldo.

On s'observe. On se teste. On prend ses marques. De part et d'autre du milieu de terrain, à équidistance. Les failles. Les faiblesses. La houle monte des gradins quand la balle approche d'un but ou de l'autre, tantôt nerveuse, parfois soulagée, retenue souvent, comme en suspens. Elle rythme les courses et les accélérations, les demi-tours et puis reviennent, les échappées, les étouffements.

Roberto Carlos tire à droite. Trop haut. Barthez s'élance. La balle mord au-delà de la transversale.

Les trompettes sonnent dans les tribunes. Une ola part d'un bord pour aussitôt toucher l'autre. Le stade se lève, bras tendus, acclamant.

Ronaldo face à Thuram. Le maillot bleu tourne sur lui-même pour accompagner la course de l'autre, coude à coude, genoux se touchant presque, bas blancs, bas rouges. Dans l'embrouillamini des couleurs, Ronaldo l'emporte. Il tend la jambe, tire, le ballon monte, Barthez, arc-bouté devant le poteau, balance les bras, se lève, bascule et stoppe la balle entre ses paumes. Elle s'échappe, il la reprend, au bord du déséquilibre.

Vingt-septième minute.

Corner pour les Bleus.

« C'est vrai que les Brésiliens n'avaient pas trop de marquage individuel. Jacquet nous l'avait dit. Mais le foot, ce n'est jamais la même chose. Sur ce match-là, ils pouvaient avoir d'autres stratégies. »

Peut-être. Ils sont neuf joueurs en jaune devant les buts de Taffarel. Un tricolore dans la surface de réparation. Lebœuf approche. Emmanuel Petit cale le ballon au point de corner. Trois pas en arrière. Il tire. La balle

s'envole. Zidane est loin du but. Il approche, ramassé sur lui-même. Saute, rentre la tête dans les épaules, couche le visage, frappe dans la foulée, de la tête, au premier poteau.

Le ballon s'écrase dans les buts de Taffarel.

France : 1 – Brésil : 0.

Zidane fait trois petits tours et puis s'en va, bras levés, au-delà de la barrière. Il revient. Ses camarades l'étreignent. Il s'en défait. Il embrasse Emmanuel Petit. Son visage est figé. Il ne rit pas. Il ne sourit pas.

« Ce but de la tête, c'était de la folie... Un truc de fou... J'étais comme dans le coma. J'avais marqué en finale de la Coupe du monde ! Pour la France ! »

Il remonte, cependant. Aussitôt. Passe à l'attaque, encore. Pendant quatorze minutes, il roule, il fonce, il dribble, il passe, il tire.

Arrêts de jeu.

Quarante-cinquième minute.

Corner pour les Bleus.

Djorkaeff pose la balle. Cinq pas en arrière. Il tire. Zidane se précipite, à sept mètres.

« La première fois, j'étais assez libre. Là, j'étais plus chargé... »

Il penche la tête. Il frappe, en extension. La balle passe entre les jambes de Roberto Carlos, et le Brésil meurt dans ses propres filets.

France : 2 – Brésil : 0.

Dans la maison de Marseille, Nordine abandonne le téléviseur. Il fonce dans le jardin.

« Yazid a marqué ! Papa, Yazid a encore marqué ! Deux buts ! »

Smaïl ne dit rien. Il est assis sur une chaise. Il tient le petit Luca dans ses bras. Il le berce pour l'endormir. Comme d'habitude, il regardera le match après, sur le magnétoscope.

« Papa ! Tu as entendu ! Yazid a encore marqué ! »

Smaïl ne répond toujours pas. Un immense sourire éclaire son visage.

À Saint-Denis, Zidane court vers le public.

« Deux buts ! Tu imagines ?! C'est de la folie ! »

Il soulève son maillot et l'embrasse.

« Là, tu deviens fou. »

Il sourit. Tous l'embrassent, et il les embrasse tous.

« Quand tu marques toi, ça n'a rien à voir avec un but marqué par un joueur de ton équipe. Les autres, tu vois. Tu entends le public. Tu sais où sont les gens. Un match, on voit les mêmes choses que n'importe qui devant sa télé. »

Il lève la main en direction des gradins, où c'est l'explosion : cris, trompettes, chants. Des dizaines de milliers de personnes se sont levées. Elles hurlent et scandent son nom, interminablement : « Zizou-Zizou... » Il ne constate pas : il devine.

« Si c'est toi, tu ne vois rien. »

Dugarry jaillit du banc de touche. Ils s'étreignent.

« Quand on te félicite, quand les autres t'embrassent, tu ne sais même pas qui est autour de toi. Tu leur tapes la main, mais c'est tout. Tu ne sais pas qui est là. Tu es à

l'intérieur de toi. Et seulement là. Tu n'entends même pas le public. Après seulement, tu réalises... »

Mi-temps.

« ... Tu réalises que tu as marqué deux buts en finale de la Coupe du monde ! »

Il est allongé sur le dos, torse nu, dans les vestiaires du Stade de France. Ses pieds reposent sur le banc. Son corps se relâche. Autour, les masseurs s'activent auprès des joueurs. Didier Deschamps exhorte l'équipe à ne rien céder, à poursuivre, à attaquer. Il a pris le relais d'Aimé Jacquet.

« Moi, je pensais à mon fils et à ma femme. Ils étaient dans les tribunes, ensemble. Et à la maison, mes parents regardaient le match. Je me disais que tout ça, c'était beau... Que c'était unique. Que je ne revivrais jamais ça. »

Il se redresse, prend un maillot propre.

« Je n'avais pas envie de pleurer. C'est venu après. Il fallait que j'y retourne... »

Il pensait à une chose. À une petite chose très simple. Et à un homme. Jean Varraud, le recruteur de l'AS Cannes.

« Il disait que j'avais peur de mettre la tête. J'avais déjà un gabarit proche de celui d'aujourd'hui. J'étais grand et costaud. Il répétait tout le temps : " Celui-là, quand il montera de la tête, il cassera tout. " Mais je croyais que c'était pas demain la veille. Parce qu'à Marseille on ne joue pas avec la tête. Dans les quartiers, on n'en a rien à foutre de la tête. On joue avec les pieds. »

Il a quitté les vestiaires. Il a rejoint l'équipe. Une autre fois, déjà, il a marqué d'une tête magistrale : le 17 août 1994, au stade Lescure à Bordeaux, contre la République tchèque, lors de sa première sélection en équipe de France.

À la reprise, Denilson a remplacé Leonardo.

« Il nous a fait mal. Très mal. Il était tout frais, et on était morts. Je me disais qu'il fallait tenir, qu'on ne devait pas lâcher. On avait fait une très bonne première mi-temps, qui avait sans doute empêché les Brésiliens de jouer au top. Ils avaient repris du poil de la bête. Il fallait les contrer. »

Desailly s'est vu infliger un carton jaune parce qu'il contestait un propos de l'arbitre. Zinédine Zidane est allé le rechercher sur le bord de la pelouse. Il l'a ramené vers le jeu.

Karembeu, à son tour, a été sanctionné. Dix minutes après, il a été remplacé par Boghossian. Barthez a magistralement arrêté une frappe de Ronaldo tirée à bout portant. À la soixante-sixième minute, Dugarry a remplacé Guivarc'h. Il a frappé Zidane dans la main. Il a raté un tir face à Taffarel.

« Dommage. Il avait ouvert la Coupe. Il aurait pu la refermer et être le dernier buteur... »

Marcel Desailly s'est vu infliger un second carton jaune. Il a été expulsé. Edmundo est entré à la place de Cesar Sampaio, et Patrick Vieira à la place de Djorkaeff.

« On ne jouait plus trop... Les Brésiliens avaient plein d'occasions. Ils pouvaient marquer puis égaliser. Mes deux buts, alors, n'auraient plus rien valu. »

Heureusement, il y a eu Emmanuel Petit.

« Pendant toute la Coupe du monde, il nous avait impressionnés. Beaucoup ne s'attendaient pas à le voir jouer à ce niveau-là. Moi, je savais qu'il était bon joueur, mais, franchement, je ne pensais pas qu'il aurait été si déterminant. Et là, il s'est trouvé à cette place alors qu'il était milieu de terrain défensif... »

Quelle place ?

À huit mètres de Taffarel. Dans les arrêts de jeu. À une minute de la fin.

« Il a marqué sur une passe de Vieira, près du poteau droit. »

France : 3 – Brésil : 0.

« C'était le but de la victoire. Quand il a marqué, j'ai compris que cette fois ça y était : on était champions du monde. »

Paris, août 1999

« ... Après, ça a été le délire... »

C'est la dernière fois. Zinédine Zidane est au Royal Monceau, à Paris, un an après ses deux buts. Il n'a rien oublié. Quand il se souvient, l'émotion le gagne de nouveau.

« Christophe Dugarry pleurait dans mes bras, Barthez était en larmes aussi... On dansait entre nous sur la pelouse, en chantant " On est champions du monde ". Les Brésiliens nous regardaient de loin, tristement...On a fait un premier tour d'honneur avec un immense drapeau tricolore. C'était fou. Complètement fou... »

Du salon Versailles au salon Pompadour, le Royal Monceau étend ses lustres et ses couleurs pastel, ses damiers en marbre, ses fauteuils Empire. Passent des hommes d'affaires affairés, des touristes américains, des retraités en or. Moyenne d'âge : entre cinquante et cent soixante ans.

« On a échangé nos maillots avec les Brésiliens. Djorkaeff a réconforté Ronaldo. Ensuite, on est allés dans les tribunes. Didier Deschamps était le premier. Il a embrassé Michel Platini et le président. À nous, on nous a serré la main. On nous a offert nos médailles. Après, Didier a grimpé sur la table. Le président lui a donné la Coupe. On est montés derrière lui, et on s'est tous passé le trophée. On l'a embrassé. Il y avait *La Marseillaise*. C'était un moment exceptionnel. »

Zinédine Zidane est en chemise noire et pantalon blanc. Costaud, élancé, jeune. Avec l'accent de Marseille. Sans bronzage de star ou perles de milliardaire. Il est assis à une table, dans un coin, et il attend un coup de fil important.

« ... Ensuite, on est redescendus sur le terrain. C'est là que j'ai vu ma femme et mon fils. Je les ai embrassés tous les deux, et je les ai serrés contre moi. Là, oui, j'ai pleuré. Avec eux, tous les trois, tout seuls... »

Malgré le bruit et la fureur.

« Je les ai laissés... Pas pour longtemps. On a fait des tours et des tours d'honneur. Je suis parti sur la pelouse avec mes potes Lizarazu et Dugarry. Bordeaux... Et Marseille aussi : quand j'ai vu mes copains dans les tribunes, tous mes potes d'enfance, j'ai couru vers eux, et ils m'ont pris dans leurs bras. Ça a duré longtemps, longtemps... »

Ils sont partis à 2 heures du matin. Ils ont traversé Paris en liesse. Partout, des drapeaux : aux balcons, dans les voitures, entre les mains des passants, dans les arbres...

« Il y avait mon nom sur l'Arc de triomphe... »

Des millions de personnes hurlaient : « Zidane président ! » On l'acclamait sur toutes les places publiques, de Marseille à Lille, dans les campagnes, dans les villages, au-delà des frontières. À Bastia, il était fêté à coups de rafales de mitraillette – joyeuses et pacifiques. La presse du monde entier s'apprêtait à le célébrer comme le meilleur joueur de son temps. Des dizaines de bébés allaient naître, qui s'appelleraient Zinédine...

Mais il est assis sur une chaise, dans l'attente d'un appel important : sa femme. Elle arrive de Turin. Il doit aller la faire chercher à l'aéroport. Alors il décroche chaque fois que sonne le portable. De la même voix basse et douce, il dit qu'il est occupé, il demande qu'on rappelle.

« Notre car était le premier. Derrière, il y avait celui des femmes. Des motards suivaient et précédaient... »

La route a été longue. Les champions du monde dansaient sur l'air de *I will survive*. La Coupe passait de main en main. Nul ne s'est aperçu que pour gagner du temps, la sécurité avait modifié l'itinéraire habituel. Quand Henri Émile a réalisé, c'était trop tard : des milliers de supporters attendraient encore pendant longtemps un convoi qui avait changé de chemin.

« La petite route de Clairefontaine était noire de monde. On a mis autant de temps à rentrer au château qu'on en avait mis à sortir. »

Les portes se sont refermées sur les héros du soir. Seuls. Avec leur famille. Zidane est monté avec le petit

Enzo dans sa chambre. Il l'a bercé, il l'a endormi. Après quoi, il a rejoint les autres dans la salle à manger. Plus tard, dans la nuit, les artificiers ont tiré un feu d'artifice. Des bleues, des blanches, des rouges. Plus tard encore, les vingt-deux de l'équipe de France ont dansé, fumé des cigares, admiré, caressé, embrassé la Coupe du monde. À 5 heures du matin, tous ne dormaient pas encore.

« Le lendemain, ça a été très chaud. L'équipe a déjeuné à la Fédération française de football. De là, on est partis dans un car à impériale pour remonter les Champs-Élysées. Je n'avais jamais vu une foule pareille... »

Des grappes de femmes, d'hommes et d'enfants juchés sur les cabines téléphoniques, les kiosques à journaux, les arbres... Des drapeaux tricolores partout. Des maillots. Des visages maquillés. Des cris de joie, de bonheur et de délire. À l'avant du car, Petit, Desailly et Pires brandissent la Coupe. Aimé Jacquet chante avec la foule : « Et un, et deux, et trois – zéro ! »

Enzo s'est endormi sur les genoux de son père.

« C'est quand même incroyable de savoir que dans toutes les villes, tous les villages, les gens crient votre nom. Un million de personnes sur les Champs-Élysées ! Pour nous ! Pour l'équipe de France ! Simplement parce qu'on a fait notre devoir. »

Hors du car dont les flancs ont été repeints aux couleurs des joueurs, face et profil, les drapeaux tricolores se mêlent aux croissants de l'Algérie, aux youyous des femmes, aux vivats lancés dans toutes les langues par des bouches de tous les âges. Juchés sur l'impériale, les

joueurs chantent avec leurs adorateurs. Ils ont revêtu un maillot blanc orné de la Coupe du monde, cette Coupe qu'ils exhibent à tour de rôle, la montrant et la remontrant à la foule. Eux seuls savent que le trophée est un faux : l'original se trouve dans un sac de sport qu'un policier du Raid emporte à la même heure vers une banque suisse et un coffre en profondeur.

Tout là-haut, au bout de la plus belle avenue du monde, perché au sommet de l'Arc de triomphe, Michel Platini attend que les héros du jour le rejoignent. Il voit, certes, le soleil qui rougeoie, l'herbe qui verdoie, et les Bleus qui approchent. Mais si lentement !

La foule est telle qu'il y a danger. Cinq compagnies de CRS tentent de faire barrage entre le car et le public qui se précipite. Les policiers forment une haie que les supporters franchissent parfois. Zidane, le plus acclamé, le plus fêté d'entre tous, est obligé de quitter l'impériale pour se réfugier à l'étage du dessous, où il devient invisible à la foule. Et à 18 h 30, la fête s'achève. Au moins pour ce jour-là. Le car de l'équipe de France bifurque à George-V, quitte les beaux quartiers et s'enfonce dans des rues désertes. Michel Platini rentrera bredouille.

« C'est sur les Champs-Élysées que j'ai vraiment réalisé l'importance de ce que nous avions fait. Un million de personnes ! Les gens étaient si heureux ! Fous de joie ! Ils ne pensaient même pas à regarder la couleur du voisin. »

Zidane est ému. Il a un vague sourire pour un chasseur d'autographes à qui il donne ce que l'autre demande. Il ajoute : « Même un an après, ça reste formidable... »

Le téléphone sonne. Il répond. C'est Véronique. Il est soulagé.

Après avoir raccroché, il dit : « Parfois, j'ai le vertige. J'ai tout fait si vite !... »

Il incline la tête, se berce un instant comme il fait dans les moments de grande émotion, et chuchote, plus pour lui-même que pour autrui : « J'ai quitté mes parents à treize ans... Je me disais alors : " Maintenant, c'est toi tout seul. Ton papa, ta maman, tes frères et ta sœur ne sont plus là... Tu dois te débrouiller sans eux. " Je me suis marié vite. J'ai eu deux enfants vite. À vingt ans, j'avais l'impression d'avoir tout connu... »

Et aujourd'hui ?

« J'ai vingt-sept ans. C'est jeune encore. Mais, bientôt, la courbe de ma carrière va changer. Ça ne m'angoisse pas du tout. J'ai connu des moments extraordinaires. La seule chose que je demande, c'est de pouvoir jouer si j'en ai envie. »

Pendant le Mondial, il portait un bracelet en coton à chaque poignet : un rouge, un blanc. Ils ont disparu.

« Le blanc, je l'avais acheté en 1996, sur une plage, en Guadeloupe. J'avais fait un vœu. Le vœu s'est réalisé. Au-delà de mes espérances. »

Sourire, petite précision : « Ça se rapportait au foot. »

Le bracelet est tombé tout seul après la Coupe du monde.

« Le rouge ? »

Il feint de ne pas entendre.

Il se lève. Sa blessure est guérie. Il repart pour Turin.

« Quand j'étais minot, à la Castellane, on organisait des tournois sur la place Tartane. On tirait les équipes

au sort, comme au Mondial. Il y avait une boîte en carton qui servait de cagnotte. Chacun mettait ce qu'il pouvait : un ou deux francs. L'équipe qui gagnait le tournoi emportait la cagnotte. Et il y avait un trophée, aussi... Quand j'ai soulevé la Coupe du monde, après la victoire, je me suis souvenu de ce trophée. »

Ce n'était pas une coupe en or. Et aucun président d'aucune République ne la remettait aux vainqueurs.

« On la fabriquait nous-mêmes. Elle n'avait pas la même valeur... »

Il sourit. Il hoche doucement la tête.

« On y tenait. On y tenait énormément... »

Le téléphone sonne. Il ne répond plus. Il enfourne l'appareil dans sa poche.

« Ce n'était pas une sculpture ou un bijou. C'était seulement une bouteille de plastique. »

Et il ajoute, avant de disparaître : « Avec du papier d'alu autour. »

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Robert Laffont
en septembre 1999

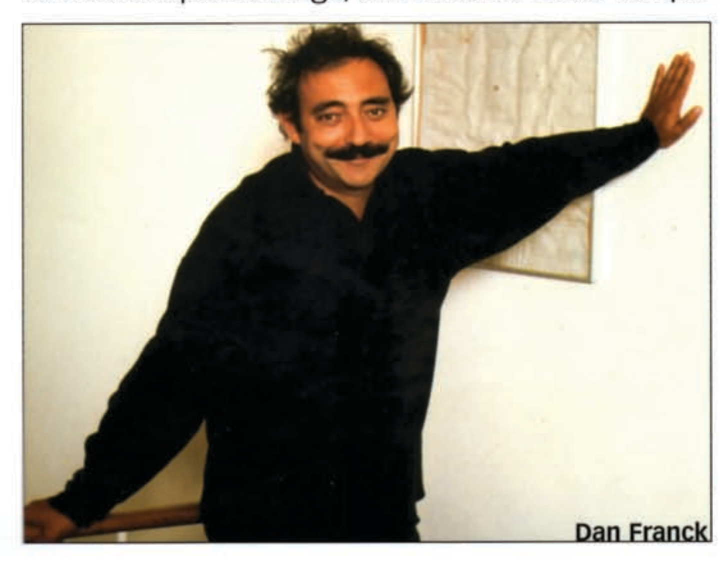
Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 1999
N° d'édition : 40105/01 – N° d'impression : 48201



Il est le numéro 10 de l'équipe de France. Le meilleur joueur de foot du monde.

Avant de devenir une star adulée par des millions de supporters, il poussait la balle de son enfance sur le bitume des quartiers nord de Marseille. Son chemin est fascinant.

Le Roman d'une victoire est né d'une rencontre entre Zinédine Zidane, le sportif, et Dan Franck, l'écrivain. Ce livre donne la parole à un homme habituellement secret et silencieux qui s'offre ici sans mystères. Il apparaît dans ses passions, ses angoisses, ses joies, une Coupe du monde, quelques rêves, des tristesses – un formidable personnage, un héros de notre temps.


Dan Franck

99-X 9 782221 090190 19,67 € TTC FRANCE

Couverture : page 1 : © Antoine Le Grand , page 4 : © Pressesports et Sophie Bassouls / Sygma.
Maquette : Guy Trillat.